NNÉE Nº 245 1er FÉVRIER 1934

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

GOBINEAU ET LE GOBINISME

— L'AIR DU MOIS —

Une semaine à Berlin. — Stavisky. — Dures extrémités. — Le monstre du Loch Ness. — Fait-divers espagnol. — Lectures. — Les Ballets Joos. — Prodiges musicaux. — Marianne Oswald. — Une femme qu'a le cœur trop petit. — Métro. — La loi de lynch. — Madame Bovary. — Les Aventures du roi Pausole. — La Patelière au Salon d'Automne. — Dessin de Pascin. — J'efface tout et je recommence. — Navigation fluviale. — Dictature. — Janvier.



NCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

IBRAIRIE GALLIMARD

5, BOULEVARD RASPAIL — TÉL. : LITTRÉ 24-84



U C. SEINE 35.807

BULLETIN MENSUEL DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Dans cette liste sont indiqués, chaque mois, les ouvrages récemment parus ou à raître qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des teurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement gratuitement sur la demande de toute personne nous honorant de ses ordres.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

ALAIN. Propos de littérature. 15 fr.

P. ALLARD. Que faire de nos fils et de nos filles ? .. .. .. 15 fr.

J. DE BOSSCHÈRE. Les paons et autres merveilles .. .. 12 fr.

J. COLLIER. Le mari de la guenon. Prix.. .. .. 18 fr.

L. COLLISON-MORLEY. Histoire des Borgia .. .. 25 fr.

R. COURAU. John D. ROCKEFELLER, le roi des pétroles.. .. .. 18 fr.

Geneviève DUHAMELET. Les sœurs bleues de Castres.. .. .. 15 fr.

FERRI-PISANI et Claire CLAVENAD. Frigidité .. .. 15 fr.

L. GUILLOUX. Angelina. .. 15 fr.

10. Souvenirs du Prince EULENBURG. Trad. par M. LANOIX .. .. 25 fr.

11. P. MORAND. Rococo .. .. 15 fr.

12. Journal intime de Nicolas II. Juillet 1914 Juillet 1918 .. .. 18 fr.

13. H. NICOLSON. Tensions diplomatiques. Prix. .. .. 15 fr.

14. J. Eustasio RIVERA. La Voragine. Prix. .. .. 15 fr.

15. J. ROUJON. Louvois et son maître. Prix. .. .. 25 fr.

16. Schalom ASCH. Pétersbourg.. 15 fr.

17. J. C. TARVER. Tibère le tyran 30 fr.

18. Dr P. VACHET. Psychologie du vice. Prix. .. .. 15 fr.

POLITIQUE — SCIENCES — DOCUMENTATION

Essad BEY. Histoire du Guépéou. La police secrète de l'U. R. S. S. 1917-1933 .. .. 20 fr.

20. M. BLONDEL. La Pensée. I .. 60 fr.

21. F. DE BRINON. France - Allemagne 1918-1933 .. .. 15 fr.

Les conditions d'abonnement à *La Nouvelle Revue Française* figurent aux pages 52 et 53 du cahier d'annonces

22. H. HAUSER. La prépondérance espagnole .. .. 60 fr.

23. Abbé G. JACQUEMET. Tu es Pétrus, encyclopédie populaire sur la Papauté. Prix. .. .. 60 fr.

24. L'espionnage et le contre-espionn[age] pendant la guerre mondiale d'ap[rès] les archives militaires du Reich al[le]mand .. .. 20 [fr.]

25. L. TROTSKY. Histoire de la révolut[ion] russe. Tome III .. .. .. 25 [fr.]

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

26. STENDHAL. Correspondance, 3 vol. Prix. .. .. 75 fr.

27. A. CAZES. Madame de LAFAYETTE, La princesse de Clèves .. .. 18 fr.

28. H. IBSEN. Tome V. Œuvres de CHR[IS]TIANIA .. .. 60 [fr.]

BULLETIN DE COMMANDE

FRANCO DE PORT A PARTIR DE 50 FRANCS POUR LA FRANCE ET LES COLONIES

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint — par le débit de [mon] compte (2) — les ouvrages indiqués dans le BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sou[s les] numéros ....

....

....

....

....

....

....

....

NOM .... Signature

ADRESSE ....

....

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour c[ela] il suffit d'avoir un compte-courant. — (2) Rayer les indications inutiles. (2)

Pour économiser
du temps et de l'argent
faites-vous ouvrir un
compte-courant
à la

LIBRAIRIE GALLIMARD

15, BOUL. RASPAIL, PARIS-7e — Tél. : Littré 24-84

Vous serez tenu au courant des nouveautés de l'Edition Française par nos divers bulletins et catalogues bibliographiques, périodiques et mensuels. De plus, vous aurez un carnet de commandes imprimé spécialement pour vous et qui vous évitera les ennuis de la correspondance.

Sur vos indications (auteurs préférés, genre d'éditions, nombre de volumes à recevoir par mois) vous seront envoyés automatiquement tous les livres qui vous intéressent dès leur publication. Vous ne craindrez plus de laisser échapper le livre désiré, qu'il soit en édition courante ou de luxe.

(Le bulletin à remplir est à la page suivante)

LIBRAIRIE GÉNÉRALE

Recherches Bibliographiques, Achat et Vente de

Livres Anciens et Modernes d'occasion

Manuscrits — Autographes

Le service d'expéditions le plus rapide de Paris

Envois franco de port à partir de 50 francs
pour la France et les Colonies

Bulletin

à remplir et à adresser à la

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, B^{D} RASPAIL, PARIS (7

(Rayer les indications inutiles)

Veuillez trouver ci-inclus la somme de fr. ....
à titre de provision pour l'ouverture d'un compte-courant dans vot
maison.

Veuillez me faire le service régulier et gratuit de :
a — votre Bulletin Bibliographique Mensuel,
b — votre Circulaire de livres en souscription,
c — votre Catalogue de livres anciens et modernes d'occasion.

Je désire recevoir par retour les ouvrages suivants : ....
....
....
....

Notez de m'envoyer automatiquement dès leur publication
ouvrages nouveaux des auteurs suivants : ....
....
....
....
....

Je désire recevoir ces ouvrages en éditions courantes — sur pap
alfa — velin — Hollande — Japon — Chine.
Mes illustrateurs préférés sont : ....
....

Envoyez-moi automatiquement les ouvrages nouveaux rentrant da
les catégories suivantes : Droit — Philosophie — Sociologie — Tec
nologie — Histoire — Géographie — Beaux-Arts — Musique
Médecine — Sports — Sciences — etc...
Je désire recevoir en moyenne .... volumes par mois po
une dépense d'environ .... par mois. Envoyez-moi
relevé de mon compte mensuellement — trimestriellement.

Nom .... SIGNATURE
Adresse ....
....

nrf VIENT DE PARAITRE

PAUL VALÉRY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'IDÉE FIXE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE	**12** fr.
50 exemplaires sur vélin pur fil Lafuma-Navarre	**35** fr.
00 exemplaires sur alfax Lafuma-Navarre	**20** fr.

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIES *(CHARMES — LA JEUNE PARQUE — ALBUM DE VERS ANCIENS)*	**15** fr.
VARIÉTÉ	**15** fr.
VARIÉTÉ II	**15** fr.
EUPALINOS OU L'ARCHITECTE, *précédé de* **L'AME ET LA DANSE**	**15** fr.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, *suivi du Discours de M. Gabriel Hanotaux..*	**15** fr.
RÉPONSE AU DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE DE M. LE MARÉCHAL PÉTAIN, *précédée du Discours de M. le Maréchal Pétain..*	**15** fr.
MORCEAUX CHOISIS..	**15** fr.
MONSIEUR TESTE..	**10.50**
MORALITES — CHOSES TUES	
Chacun de ces volumes in-8° couronne tirés à :	
50 exemplaires sur japon impérial..	*(épuisés)*
1.000 exemplaires sur alfax	**18** fr.
RHUMBS	
50 exemplaires sur japon impérial.	**50** fr.
1.000 exemplaires sur alfax	**18** fr.
L'IDÉE FIXE, ou *DEUX HOMMES A LA MER*	
50 exemplaires sur japon au format in-4° couronne	**225** fr.
500 exemplaires sur rives	**95** fr.
DISCOURS EN L'HONNEUR DE GOETHE	
50 exemplaires au format in-4° carré	**250** fr.
500 exemplaires sur hollande	**120** fr.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

GON

CONDITIO

ANDR

avant le Prix GONCOURT

Une p

André Malraux, dans *La Condition humaine*, nous décrit, avec encore plus de c de dépouillement et de grandeur, des visages de hors-la-loi et de révoltés, analo ceux des *Conquérants* et de *La Voie royale*, ses précédents romans...

THIERRY-MAULNIER, *La Revue Universelle*, 1

Ce livre est à peine moins complexe que *La Guerre et la Paix*. Malraux a p série de personnages, tous se trouvent rassemblés dans une action qui les dép Mais aucun d'eux n'est sacrifié à l'autre : ils sont tous personnage principal, M ayant accordé à chacun le maximum d'attention et le maximum de chances...

Il est évident que le talent de Malraux mûrit, que sa maîtrise s'affirme, que devient plus large...

EMMANUEL BERL, *Marianne*, 1

On n'aime pas à dire d'un homme que l'on connaît et que l'on aime qu'il a du Je dirai donc, par égard pour l'amitié, qu'il y a dans le livre d'André Malrau sorte de génie...

JEAN GUÉHENNO, *Europe*, 1

Nous nous trouvons cette fois en présence de l'expression extraordinairement et même brûlante d'une des seules personnalités réellement vigoureuses qu rencontrions aujourd'hui dans les lettres françaises. C'est sur le mot de perso qu'il faut mettre l'accent ; à mon sens, et c'est un de ses principaux mérites, *La C humaine* est un livre exempt de littérature. Certaines pages, même au point artistique, sont d'une grande beauté ; mais elles n'ont pas été écrites pour l'a l'art ; je plains en vérité, ceux qui ne seront pas pris à la gorge en bien des endr l'accent irrécusable, unique, de ce témoignage, je n'ose dire cette confession, — a une sonorité qui, ici, ne convient pas...

GABRIEL MARCEL, *L'Europe Nouvelle*,

Ici la matière est d'une richesse inexprimable, l'auteur la domine parfaitement, en esprit ; car *La Condition humaine* est un livre exceptionnel, un grand livre.

Si *La Condition humaine* demeure d'un touffu excessif, si l'ouvrage craque plutôt de plénitude, la netteté des détails ne laisse rien à désirer, ni la puissance de la vision, ni la diversité, l'originalité de l'art. Au total, l'ouvrage ne laisse pas en repos le goût ni l'esprit.

ANDRÉ THÉRIVE, *Le Temps*, 29-6-33.

Un volume : **15** fr.

La dernièr
HUMAINE a
A cette occ
breuses et p
adressées,
sous couvert
1200 ex. sur

URT

HUMAINE

RAUX

nime

après le Prix GONCOURT

...vénement juste et heureux pour les lettres... Vraiment on n'a pas chaque année ...e lire un roman de cette valeur, on n'a pas le plaisir de le voir couronné par le ...portant jury littéraire. J.-P. MAXENCE, *Le Rempart*, 8-12-33.

...ut être certain qu'il n'y aura pas, cette année, la querelle des Goncourt, qu'on ...itera point sur la valeur de l'œuvre du lauréat et de celle de ses concurrents. GEORGES BLOND, *Le Petit Dauphinois*, 8-12-33.

...acclament le résultat comme une victoire... Et rarement on vit le jugement des ...enir une adhésion aussi totale de la critique. ANDRÉ FRANK, *Germinal*, 9-12-33.

...is l'attribution du Prix Goncourt à Marcel Proust, les membres de cette Aca... n'ont peut être pas couronné un écrivain aussi important que, cette année, ...Malraux. LÉON PIERRE-QUINT, *Nouvelles Littéraires*, 9-12-33.

...les Goncourt ont-ils, cette année, couronné un homme dont la vie haletante et ...euse passe, en reflet pathétique, dans une œuvre qui s'ouvre toute frémissante ...monde inconnu. *Le Progrès de Lyon*, 9-12-33.

...démie Goncourt a consacré un mérite de premier plan auquel nul ne peut ...er insensible. AUGUSTE BAILLY, *Candide*, 14-12-33.

...démie Goncourt vient de faire un choix excellent, un des meilleurs qu'elle ait ...fait... Dans son histoire, la désignation de *La Condition humaine* marquera ...ment une date heureuse. ANDRÉ BILLY, *L'Œuvre*, 14-12-33.

...CONDITION ...ctères neufs. ...re les nom... ...nous ont été ...age à part, ...r Ingres, de ... . . 25 fr.

Il faut dire tout de suite que M. André Malraux est un des meilleurs romanciers de sa génération, et que rarement le Prix Goncourt a été mieux placé qu'en couronnant son dernier livre. C'est un choix parfait. EDMOND JALOUX, *Excelsior*, 14-12-33.

...ce lauréat du Prix Goncourt, dont la presse entière, de l'extrême gauche à l'extrême droite, approuve le triomphe. FRANÇOIS MAURIAC, *L'Écho de Paris*, 16-12-33.

Un volume : **15** fr.

EUGÈNE DABIT

UN MORT TOUT NEUF

ROMAN

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE. .. .. **15** fr.

C'était la première nuit qu'Albert Singer couchait chez Paula, sa maîtresse ; la dernière, aussi...

Je ne saurais, pour raconter et résumer ce récit, faire mieux que de reprendre le passage des « Essais » lui servant d'épigraphe : « Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent ; de mort, nulles nouvelles : tout cela est beau ; mais aussi, quand elle arrive ou à eulx où à leurs femmes, enfants et amis, lès surprenant en dessoude et à descouvert, quels torments, quels cris, quelle rage et quel désespoir les accable ? »

Ainsi, au cours de ces quatre journées, il est souvent question de la douleur et des tribulations des vivants. Mais, avant de les quitter pour jamais, le mort prend enfin sa place parmi eux ; ses amis et ses parents en découvrent le passé mystérieux, les misères et les amours.

S'il me faut tenter peut-être des lecteurs, les inviter à se pencher sur l'existence solitaire et la mort d'un des leurs, et lancer un appel sans mensonge, mais pressant, une deuxième fois je citerai Montaigne : « Et n'est rien dequoy je m'informe si volontiers que de la mort des hommes ».

E. D.

L'ÉDITION ORIGINALE EST CONSTITUÉE PAR : 15 EXEMPLAIRES RÉIMPOSÉS AU FORMAT IN-4° TELLIÈRE SUR VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA : 115 FR. ET 40 EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE LAFUMA NAVARRE : 24 FR.

DU MÊME AUTEUR :

PETIT-LOUIS .. .. **15** fr.
VILLA OASIS .. .. **15** fr.
FAUBOURGS DE PARIS .. .. **12** fr.
ÎLE .. .. *En préparation*

rf OEUVRES DE GOBINEAU

GOBINEAU

RELIGIONS ET PHILOSOPHIES DANS L'ASIE CENTRALE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE .. .. **18** fr.

Après *Les Nouvelles Asiatiques* et *Trois ans en Asie,* la réédition de l'ouvrage du Comte de Gobineau *Religions et Philosophies dans l'Asie Centrale* vient à son heure. Gobineau y analyse avec un incomparable talent la psychologie de l'Asiatique, étudie avec maîtrise l'Islam et toutes les sectes religieuses de la Perse, puis il nous fait assister à l'éclosion d'une religion nouvelle : le Bâbysme, aux persécutions qu'eurent à subir ses adeptes et son chef même. Cette partie de l'ouvrage, sous la plume du grand conteur qu'est Gobineau, a tout l'attrait d'un roman passionnant, aux multiples et dramatiques péripéties. Les derniers chapitres sont consacrés au théâtre persan : ils sont vivants et d'un haut intérêt.

On a souvent dit que Gobineau était l'écrivain qui avait le mieux compris l'Asie. *Religions et Philosophies dans l'Asie Centrale* est l'œuvre du célèbre philosophe où il a le plus profondément fouillé l'âme des Asiatiques.

DU MÊME AUTEUR :

ÉLAÏDE. — MADEMOISELLE IRNOIS, *roman*. .. .. 12 fr.

BBAYE DE TYPHAINES, *roman*.. .. .. 15 fr.

COLAS BELAVOIR, *roman* (2 vol.). .. .. 24 fr.

S PLÉIADES, *roman*.. .. .. 15 fr.

rf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf OEUVRES DE GOBINEAU

GOBINEAU

ADÉLAÏDE

suivie de

MADEMOISELLE IRNOIS

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE **15**

Adélaïde. — Deux femmes, la mère et la fille passion-nément éprises d'un jeune et beau cavalier, celui-ci acceptan d'épouser par intérêt et calcul la plus âgée, tout en conservant se relations avec la plus jeune ; tel est le sujet délicat, traité ave maîtrise par Gobineau.

Mademoiselle Irnois. — L'amour tragique d'un pauvre fille contrefaite et maladive, mais riche héritière, pour u jeune ouvrier qu'elle aperçoit de la fenêtre de sa chambre, et qu forcée par ordre de l'empereur Napoléon I[er] d'épouser un intrigan en meurt...

Les critiques avaient qualifié de « chef-d'œuvre » cette émou-vante nouvelle lorsqu'elle parut en 1914 dans la *Nouvelle Revu Française.*

DU MÊME AUTEUR :

L'ABBAYE DE TYPHAINES, *roman* 1

NICOLAS BELAVOIR, *roman* (2 vol.).. 2

RELIGIONS ET PHILOSOPHIES DANS L'ASIE CENTRALE .. 1

LES PLÉIADES *roman* 1

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI

nrf **NOUVEAUTÉS**

WILLIAM FAULKNER

SANCTUAIRE

Préface d'ANDRÉ MALRAUX

Traduit de l'anglais par R. N. RAIMBAULT et HENRI DELGOVE

Un volume in-16 double-couronne.. .. .. **15** f
150 ex. sur alfa dans la collection " DU MONDE ENTIER " **28**

EXTRAITS DE PRESSE

Sanctuaire, un grand livre, le premier peut-être, avec *Babbitt* — son penda
humoristique — qui réalise pleinement les promesses américaines.

... Ce roman pèse sur nous de toute sa masse implacable et magnifique.

Ramon Fernandez, *Marianne*, 20-12-3

Ce livre inégal et étrange peint avec une acuité surprenante le mal du siec
américain.

Jacques Chabannes, *Notre Temps*, 28-12-3

Il serait triste de ne point voir le public français applaudir à la forme et à
nouveauté de cette œuvre. En pleine époque tragique, on veut le supposer capa
encore d'aller d'instinct aux plus profondes et aux plus originales tragédies.

J.-P. Maxence, *Gringoire*, 29-12-3

Livre puissant, ruisselant de vie, de sang et de mort dans le fracas infer
d'appétits déchaînés...

D'Artagnan, 30-12-3

Sanctuaire est un des romans étrangers les plus étonnants qui nous aient
révélés...

Georges Poupet, *Le Jour*, 2-1-

Avec *Sanctuaire*, nous avons une révélation de l'âme américaine, non pl
celle stéréotypée des *Babbitt* en série surfaits et épuisés, mais celle véridique
monstrueuse d'une Amérique dont les secousses sociales ont engendré ces dram
individuels. Il faut lire *Sanctuaire*, ne serait-ce que pour voir ce qui reste
idoles yankee !

Pierre Descaves, *L'Avenir*, 2-1-

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRA

HENRI MICHAUX

UN BARBARE EN ASIE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE. **15**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Henri Michaux est un poète doué de dons comiques singuliers... Il est habi[illegible] par une mauvaise humeur permanente qui attaque tous les objets, tous les pay[illegible] qui ronge les histoires les plus solidement établies. Voici des notes de voyage a[illegible] Indes, en Chine, au Japon, en Malaisie... P. NIZAN, *Europe*, 15-3-3[illegible]

...le livre de M. Henri Michaux est de ceux qu'on ne saurait lire et médi[illegible] avec trop d'attention. On le fera d'autant plus volontiers qu'il ne se présente [illegible] sous l'aspect sévère d'une étude technique coordonnée, systématique, mais so[illegible] la forme attrayante de notations prises au jour le jour par quelqu'un chez qu[illegible] sûreté de l'observation et de la réflexion ne nuit aucunement à leur fraîcheur [illegible] se mêle à une sorte d'humour qui ne contribue pas peu à mettre toute chose [illegible] point. Enfin M. Henri Michaux, qui sait si bien voir, entendre et rapporter, a [illegible] sens très aigu de la permanence de l'homme sous les diverses formes de civil[illegible] tion, de pensée, de croyance et de sensibilité qui déterminent son être ici-bas.
P. C., *Les Nouvelles Littéraires*, 4-3-[illegible]

Ce barbare a un œil particulièrement observateur et est dénué de cette va[illegible] et de cette suffisance propres aux barbares d'occident. On a donc profit à lire [illegible] remarques pleines d'humour et d'acuité. *Figaro illustré*, Avril

Un remarquable sens cosmique, une tension qui tient à la fois d'une vive s[illegible] sibilité et de la nécessité de se garder toujours en éveil contre les facilités [illegible] apparences, les préjugés, une intelligence qui préserve l'œil et le cœur d'[illegible] dupes, telles sont, depuis qu'Henri Michaux écrit, quelques-unes des qualités les [illegible] marquantes de son art. Mais avec *Un Barbare en Asie* il semble bien que la p[illegible] pétuelle crispation de notre poète à l'égard de l'homme, de sa propre perso[illegible] également, et des choses, touche à un fonds social, à quelques-uns des problè[illegible] essentiels de l'humanité d'aujourd'hui et de demain, qui en augmentent singu[illegible] rement la portée. F. GACHOT, *Express du Midi* (Budapest), 20-5-[illegible]

Tout cela est très subtilement déduit, et conté avec beaucoup d'humour.
ABEL MANOUVRIER, *Ric et Rac*, 27-5-[illegible]

...dans un style incisif, ramassé et qui semble parfois freiner sur des violen[illegible] il indique brièvement des points de vue qui vont extrêmement loin. Il sait [illegible] agilité manier les idées les plus hardies et en indiquer les incidences dans [illegible] simple incidente. *Un Barbare en Asie* est pour tout lettré un régal, pour tout [illegible] tique une leçon, pour tout observateur un témoignage capital.
PIERRE DESCAVES, *L'Avenir*, 11-6[illegible]

nrf VIENT DE PARAITRE

ALBERT GERVAIS

ESCULAPE EN CHINE

ROMAN

N VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **15 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE (II)

Æsculape en Chine est le témoignage scrupuleux d'un médecin qui vécut de ongues années là-bas et qui nous donne de ce grand Empire, traversant une crise lus terrible encore que l'Europe, une vision à la fois minutieuse et large, pleine l'intérêt. PIERRE DUCROCQ, *Le Rempart*, 9-12-33.

Ce livre fait penser au *Voyage en Italie*, de Taine, par la rigueur de l'observaon, la précision de la langue, mais il évoque aussi le Gautier du *Voyage en spagne* par sa verve, son amour de la vie, sa poésie souvent narquoise...
Æsculape en Chine me paraît bien le meilleur document que nous possédions ır l'âme chinoise. S. D., *Balzac*, 15-12-33.

...un bon, un excellent livre sur l'Extrême-Orient. L'auteur a vécu de longues nnées dans cette Chine de l'ouest qu'il nous décrit et c'est le fruit d'une patiente tude et d'une sage méditation qu'il nous offre dans ces pages de pittoresque uancé de la plus authentique poésie, au lyrisme tempéré d'un scepticisme serein t dont le ton s'élève parfois jusqu'à faire penser à Kipling.
Le Cahier bleu, 22-12-33.

Un livre de longue expérience, riche d'humour et de doute sur nous-mêmes.
La partie la plus saisissante de démonstration du docteur Gervais, et qui ouche son expérience professionnelle, c'est la façon dont notre médecine euroéenne a été accueillie en Chine...
Peu à peu, en lisant *Æsculape en Chine*, nous nous soucions moins de la vie umaine et nous nous mettons à douter, avec le docteur, de l'efficacité de son art.
JEAN PRÉVOST, *Notre Temps*, 27-12-33.

Certaines scènes du récit de M. Albert Gervais atteignent au grand comique, omique en même temps plein d'enseignement philosophique...
A travers tout le récit s'opposent deux morales, ou plutôt deux conceptions e la vie. A propos du mariage, de la famille, de l'amour, comme de l'hygiène t de la science, l'auteur éprouve la relativité de nos coutumes, de nos croyances t de nos dieux...
On se rappelle sans doute l'impression d'oppression dont parle Gobineau à la n d'un trop long séjour en Perse. Il lui faut à tout prix, retourner en Europe. 'est plus qu'une nostalgie. Il a peur... Dans les dernières pages de son livre, I. A. Gervais pris par un sentiment analogue nous l'explique : il n'est plus tout à ıit un Européen ; il ne sera cependant jamais un vrai Chinois.
LÉON PIERRE-QUINT, *Aujourd'hui*, 31-12-33.

Æsculape en Chine est tout plein d'histoires étonnantes et d'aperçus incisifs : ne expérience vivante, directe de la Chine. Et si l'éloge était nécessaire, le meileur serait de confesser la part de révélation qu'apporte un tel ouvrage à l'esprit e moins averti. M. Albert Gervais voit et conte avec clarté : la formation médiale mène plus qu'une autre au culte du réel. M. N., *Figaro*, 13-1-34.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

NRF **NOUVEAUTÉS**

LÉON BOPP

JACQUES ARNAUT
ET LA SOMME ROMANESQUE

ROMAN D'UN ARTISTE

UN VOLUME IN-16 DOUBLE-COURONNE.. .. .. **25**

EXTRAITS DE PRESSE

Considérable et pertinent ouvrage. J'en aime, pour ma part, la richesse lux riante ; je goûte la haute conception de l'existence qui est celle de l'auteur.

EMMANUEL BUENZOD, *Gazette de Lausanne*, 19-11-

Jacques Arnaut est un roman, soit, mais c'est surtout une philosophie roman... On ne saurait la concevoir plus complète, plus variée, ni plus réfléch

ANDRÉ BILLY, *Œuvre*, 28-11-

Cette somme romanesque impose l'admiration. Rarement on a déployé d'érudition — M. Léon Bopp a lu *tous* les romans — tant de force dans l'ana des idées, tant de souple imagination. Après lui, il sera bien difficile de dire le roman quelque chose qui n'ait déjà été dit. On devra se contenter d'une ré rence à *Jacques Arnaut*.

PIERRE AUDIAT, *La Revue de France*, 1-12-

M. Bopp est un étonnant orateur d'idées ; il en fourmille ; chaque page de livre contient de quoi alimenter quatre heures de conversations.

P. C. *Le Journal de Genève*, 20-11-

... livre copieux, livre important, qui a ceci de tout à fait neuf, en particul que le lecteur y assiste à l'élaboration d'une œuvre, ou mieux de plusieurs œu attestant la variété de l'inspiration en même temps que la complexité du blème de l'expression littéraire.

LÉON SAVARY, *Tribune de Genève*, 25-11

... nous avons l'impression de pénétrer dans le laboratoire où le roman dose ses philtres.

... lisez *Jacques Arnaut ou la Somme Romanesque*. Un prestidigitateur y dé les trucs de ses glorieux confrères.

... la première tentative de « roman relativiste », une encyclopédie des cédés romanesques.

RENÉ LALOU, *L'Intransigeant*, 21-1

NRF **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAI**

…LE

…NÇAISE

…CRITIQUE — 22e Année

…S RIVIÈRE

…n chef : JEAN PAULHAN

…IOIS

…il :

…JULIEN BENDA

Le rédacteur en chef reçoit le **vendredi** de 3 heures à 7 heures

---

…s auteurs non avisés dans le délai de trois mois de l'acceptation de leurs …vrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur …position pendant un an. Les manuscrits ne sont pas retournés.

…ute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 15. …le doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 1 fr. 50.

BULLETIN D'ABONNEMENT

…euillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois*, à l'édition * *ordinaire — de luxe* … *La Nouvelle Revue Française*, à partir du 1er .... 19........

	France	Union postale	Autres pays	*
Ci-joint *mandat — chèque* de … vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de …euillez faire recouvrer à mon domicile la somme de (…majorée de 3 fr. 25 pour frais recouvrement à domicile).	*			*Édition de luxe :*
	100 fr.	115 fr.	125 fr.	… UN AN
				Édition ordinaire :
	56 fr.	65 fr.	72 fr.	… UN AN
	30 fr.	35 fr.	38 fr.	… SIX MOIS

...., le .... 193....

Nom .... (SIGNATURE)

....

Adresse .... **Rayer les indications inutiles.*

…tacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de la …UVELLE REVUE FRANÇAISE, 5, Rue Sébastien-Bottin, anciennement …, Rue de Beaune, Paris-VIIe. Compte Chèque postal : 169.33. Téléph. …ittré 28-91, 92 et 93. Adr. télég. : Enerefeme Paris. — R. C. Seine 35-807

nrf ***Pour paraître au début de Février***

Pour paraître au début de Février

LA COMÉDIE DE CHARLERO

par

DRIEU LA ROCHELL

nrf RETENEZ CHEZ VOTRE LIBRAI



ARTHUR DE GOBINEAU

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

I

A LA RENCONTRE DE GOBINEAU

« GOBINEAU, QUI EST-CE ?... »

Cette question étonnerait aujourd'hui les gens cultivés, mais elle eut son instant de légitimité au début du siècle et je crois l'entendre encore. Cela me rajeunit (ou me vieillit) de trente années, en me reportant au temps où moi-même je connaissais Gobineau de si fraîche date. Où avais-je appris à le connaître ? En Allemagne, naturellement. Je veux dire qu'un journal allemand m'enseigna par hasard, en 1902, ce nom que la France n'oublie plus. Les critiques d'outre-Rhin admiraient déjà Gobineau. Étant même presque seuls à l'avoir lu, ils penchaient à transformer son magnifique poème subtil et passionné, si sévère et si désolant pour tous les peuples de la terre, en je ne sais quel hymne extravagant au pangermanisme, à l'antisémitisme, qui eût abaissé ce « fils de rois » à n'être qu'un précurseur d'Hitler.

L'article que je venais de lire était attrayant. Son auteur, le Dr Kretzer, ouvrait des horizons sur les affinités de Gobineau et de Nietzsche, révélait l'influence du maître français sur l'étrange et génial Allemand. Je fus tenté de lire Gobineau en personne et ressentis aussitôt le choc qui n'égare jamais : c'était vraiment un grand artiste inconnu. A mesure que je me baignais dans sa pensée, je me sentais de plus en plus tenté d'opposer aux commentaires allemands l'interprétation qui me semble encore vraie : établir que les fantaisies historiques ou ethnologiques de ce grand seigneur idéaliste ne furent que son jouet spirituel, le symbole de sa constante prédilection pour les élites, de son mépris pour l'universelle médiocrité où sombre la tourbe humaine, qui la nomme « progrès ».

Timidement, j'allai trouver Mlle Dick May, qui venait de fonder au quartier des Écoles une petite Sorbonne en face de la grande, et lui offris une conférence sur Gobineau. J'entendis, pour la première fois, la question : « Gobineau, qui est-ce ? ». Il fallut m'expliquer. Rapidement. Cela suffit à la convaincre qu'il y avait là quelque chose de neuf et d'intéressant à défricher pour sa petite Sorbonne, l' « École des Hautes Études Sociales ». — Pauvre Dick May ! si vive et si positive, et qui a péri dans un absurde accident de montagne. C'était une noiraude petite fée, toute frétillante, avec une chevelure de Salomé intellectuelle qui embroussaillait son fin visage bistré, et des yeux incroyablement perçants et mobiles. Nul ne résistait aux suggestions insinuantes mais impérieuses de sa voix menue et martelée. Je lui offrais une conférence, elle en voulut dix. Me voilà parti dans la vieille rue de la Sorbonne, rêvant à l'écrasante tâche. J'avais l'été pour y travailler. A la rentrée d'automne, j'avais tout juste achevé de préparer ma première « causerie » pour une assistance d'amis et de curieux, attirés par

la promesse de mes révélations sur le Mystère Gobineau.

Un dimanche, chez Mme de Caillavet, Anatole France me dit : « Vous allez, paraît-il, nous parler de Gobineau ? Je l'ai connu. Il venait chez la princesse Mathilde. C'était un grand diable, parfaitement simple et très spirituel. On savait qu'il écrivait des livres, mais personne ne les avait lus. Alors, il avait du génie ? Comme c'est curieux ! ». Mais ce sourire du Parnasse ne m'avait point découragé. De semaine en semaine, j'avais la joie de sentir que mon petit auditoire de la rue de la Sorbonne commençait à s'exciter pour ou contre Gobineau. Rares, très rares étaient encore ceux que ses paradoxes n'irritaient pas trop et qui consentaient à s'incliner devant son génie. J'en aurais pleuré, tant je me passionnais et devenais intraitable dans mon culte de néophyte pour le grand homme ressuscité. Daniel Halévy m'affligeait beaucoup : au début, il ne « marchait » pas, et surtout blaguait ma manie de dépister partout des traces inavouées de *gobinisme*, s'amusant même à me demander si je ne croyais pas que Saint-Simon eût effrontément pillé Gobineau ? Mais comme il avait déjà le goût de toutes les nouveautés et un sens très en éveil de la beauté littéraire, il m'avoua bientôt, pour me consoler, que lui non plus n'était pas insensible à la magie de Gobineau.

Chez Mme Straus, Paul Hervieu se montrait rebelle ; indulgent à mon égard, il restait implacable pour Gobineau. Abel Hermant souriait mystérieusement, mais l'apologue des *Pléiades* dut lui plaire, car, dans ses délicieux *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Société*, il montre assez souvent sa sympathie pour la hiérarchie gobinienne des « brutes, imbéciles, drôles et fils de rois ». Proust, de son lit de malade, m'écrivit pour regretter de ne pouvoir sortir, venir rue de la Sorbonne : « Me voici gobinien. Je ne pense qu'à lui.

Tu ne sais pas si le prince Edmond de Polignac l'a connu et commenté... ». Et n'est-il pas assez frappant pour notre imagination que la rêverie de Proust se soit un jour attachée à Gobineau promis, comme lui, à une mélancolique gloire posthume ? Mais Proust, plus heureux, aura du moins saisi l'approche de son universelle renommée...

D'autres zélateurs de Gobineau préparaient aussi sa résurrection prochaine. Le plus considérable fut le baron Ernest Seillière ; il venait de publier son bel ouvrage sur *le Comte de Gobineau et l'Aryanisme historique*, et il eut la gracieuseté de signaler aux lecteurs des *Débats* ma tentative s'ajoutant à la sienne. J'étais naturellement très désireux, moi aussi, de me faire imprimer. Mais il fallait trouver un éditeur ! Le plus merveilleux s'offrit : Charles Péguy.

Les *Cahiers de la Quinzaine* occupaient la petite boutique devenue vite fameuse de la rue de la Sorbonne, et Péguy entretenait d'amicales relations de bon voisinage avec l'entreprenante Dick May. Halévy, Benda lui parlèrent de Gobineau. Péguy prit mon manuscrit de confiance, sans même vouloir le regarder, et, marque d'estime suprême, il me chargea de surveiller la « fabrication » du gros *cahier* à l'Imprimerie Payen, de Suresnes, car il était justement assez fatigué et voulait s'offrir une petite cure de repos dans son ermitage de la vallée de Chevreuse. Alors commença notre amitié, qui dura sur cette terre jusqu'au jour où j'eus le déchirement de voir son nom dans une liste de héros tombés à l'ennemi. Je l'ai connu de près, admiré et aimé pendant dix ans, et n'oublierai jamais la simplicité robuste de sa belle humeur, son rire à la fois moqueur et enfantin, car cet apôtre était joyeux.

Pourtant sa lourde entreprise des *Cahiers* lui donnait de terribles soucis, que tous ses amis ont connus. Mais il en tirait aussi d'énormes satisfactions et, ce qui dépas-

sait peut-être encore son plaisir d'être regardé par nous tous comme un très grand écrivain, il éprouvait une fierté profonde à se considérer lui-même comme un maître-artisan digne de la tradition des meilleurs ouvriers du livre. Péguy vantait particulièrement le gros papier d'emballage sur lequel il osait imprimer ses chefs-d'œuvre de typographie, et il affirmait que ce papier serait seul capable de résister à l'injure du temps, de sorte que l'honneur de figurer parmi les auteurs des *Cahiers* devait suffire, en un sens, à procurer l'immortalité. Il y aurait un curieux chapitre à écrire sur Péguy typographe. Je fus son apprenti, et il louait mon zèle à me pénétrer de ses innovations hardies, parfois même à lui soumettre des ajustements. Enfin mon *Gobineau* parut et fut servi aux abonnés des *Cahiers de la Quinzaine*. Je crois bien qu'ils étaient à peu près douze cents. Mais le prévoyant Péguy, mal outillé pour la vente au public, m'avait annoncé son intention de tirer à un ou deux milliers d'exemplaires de plus, en vue de les céder à quelque grand éditeur ami des *Cahiers* ; il ne doutait point d'un succès étourdissant. Ce qu'il eut d'abord à enregistrer, ce furent... plusieurs désabonnements.

Le plus pénible pour notre amour-propre émanait du grand helléniste Victor Bérard, qui s'était fâché comme un héros d'Homère en voyant élever une sorte de monument à la gloire de ce Gobineau qu'il tenait pour un farceur. Un désaveu venu de si haut était bien fait pour abreuver Péguy d'amertume : il détestait toujours (et avec raison) qu'on infligeât à la probité de ses efforts de brutales « sanctions temporelles ». Mais, à mon égard, il fut magnanime et ne me tint nullement rigueur du désabonnement de Victor Bérard. Je retrouve une vieille lettre dont l'humour est encore rehaussé par l'aspect déconcertant de cette bonne grande écriture appliquée et un peu penchée que Péguy se vantait qu'on lui eût apprise à l'école primaire, mais qu'il avait

plutôt héritée, je le crois, de ses ancêtres spirituels, les clercs patients du moyen âge. Il me dénonçait un autre coupable : « Ne connaissez-vous pas cet André X***, qui se désabonne des cahiers pour le commencement de la septième série ; devons-nous penser qu'il pense qu'après le *Gobineau* nous ne pouvons plus que dégénérer, ou au contraire que même avec le *Gobineau* nous n'avons pas été assez bons pour lui ».

Heureusement quelques amateurs éclairés venaient demander le *Gobineau* dans la petite boutique où, selon la règle instituée par Péguy, son fidèle compagnon André Bourgeois, penché sur ses grands livres, enregistrait scrupuleusement le nom de chaque acheteur, comme on conserve, dans les châteaux, les noms des invités de marque sur un livre d'or. Heureusement aussi, je commençais à recevoir quelques lettres encourageantes. Proust m'en adressa plusieurs, et j'eus la surprise de recevoir une épître de Bayreuth. Mme Cosima Wagner m'écrivait ces lignes restées jusqu'ici inédites :

La comtesse de la Tour a eu la bonté de m'envoyer votre ouvrage et comme je suis fort occupée en ce moment, je n'ai pu jeter qu'un regard sur le dernier chapitre. Votre résumé d'*Ottar Jarl* m'a frappée par sa justice et sa justesse. Je crois que c'est de tous les ouvrages de Gobineau le plus difficile à bien comprendre, et moi-même je m'y suis perdue en dépit de ma connaissance de l'auteur.

Dans ma lettre à Mme de la Tour, je lui ai demandé si vous aviez des preuves du sentiment de Gobineau contre *Parsifal*.

Cela m'est nouveau et il m'est difficile aussi de croire à une tendance vers Nietzsche. Je me demande s'il n'y a pas eu malentendu de la part de quelques personnes auxquelles Gobineau aurait parlé de ces matières. Il parlait peu d'ailleurs et il est possible qu'on lui ait prêté ce qu'il n'a jamais dit.

Bien entendu, je n'avais pas de « preuves » de l'aver-

sion de Gobineau pour *Parsifal*, n'ayant jamais eu d'autre référence que le témoignage de Mme Élisabeth Foerster-Nietzsche, dans la biographie de son frère. Mais je fus surpris d'apprendre que Gobineau « parlait peu », car j'aurais juré tout le contraire.

A Paris, la grande presse fut d'abord lente à s'émouvoir. Cela impatientait notre ami Fernand Gregh, qui, désolé de ce silence, s'écriait avec ardeur : « Ah ! si j'avais une critique littéraire... » Et c'était très vrai : outre qu'il aurait tenu cette critique avec ses rares qualités d'enthousiasme et d'intelligence, Gobineau eût moins attendu. André Beaunier, Daniel Halévy, Marius-Ary Leblond, Julien Benda, André Rivoire, propageaient de leur mieux le nom de Gobineau dans les revues. Jean Vignaud, depuis longtemps, avait largement documenté sur ses tendances les lecteurs du *Petit Parisien*. Mais c'est en septembre 1905 que se déchaîna un véritable ouragan d'articles...

Le *Matin* ouvrit le feu. Un homme d'esprit, qui signait chaque jour les « Propos d'un Parisien », avait alors beaucoup d'action sur son public. H. Harduin, journaliste narquois, ne faisait nullement profession d'être érudit ni philosophe ; il prétendait simplement au bon sens bourgeois. Ce fut pour cela, probablement, que la bizarrerie du cas Gobineau lui parut valoir d'être notée et commentée à sa manière. En outre, il était fort serviable et me témoignait de la bienveillance. Sans m'avoir averti, (bien qu'il me vît souvent chez Mme Straus), il fit un de ses petits « papiers », qui débutait ainsi : « On a inventé dernièrement un nouveau rasoir, dit rasoir Gobineau ». Et moi, jeune lettré « très malin », j'étais l'inventeur de ce rasoir !... Harduin s'évertuait ensuite à discuter les théories de Gobineau et concluait qu'il lui apparaissait « un peu comme un fumiste transcendant, quoique convaincu ».

En un mot, le plus détestable esprit parisien. Mais

quelle prodigieuse réclame ! C'en était fait, Gobineau était lancé, et je me suis toujours demandé si ces quelques lignes railleuses d'Harduin ne furent pas bien plus efficaces pour sa gloire que l'ouvrage de M. Seillière ou le mien. Le *Figaro* et le *Temps* entrèrent aussi dans la mêlée. Les chroniques de Gaston Deschamps suscitèrent de savantes controverses de la part des lecteurs de sa « Vie littéraire ». La presse de province s'empara du sujet, excellent en été, et mit le *gobinisme* à la portée du suffrage universel. Quantité de curiosités éparses s'éveillèrent, surtout parmi les universitaires. Le fantôme de Gobineau hanta même les petits théâtres, et les « scènes de revue » succédèrent aux discours de distributions de prix. A l'entrée des vacances, le plus important de ces discours avait été prononcé au lycée de La Roche-sur-Yon par M. Joseph Lotte, l'ami très cher de Péguy...

On sait le reste et comment les livres de Gobineau, pieusement réédités et lus par l'élite de connaisseurs qu'il avait seule recherchée, garantissent enfin dans notre pays la pérennité de son œuvre et de sa mémoire, comme le prouve l'hommage décerné par la *Nouvelle Revue Française* à ce vrai « fils de rois », cinquante ans après sa mort d'exilé nomade et solitaire.

ROBERT DREYFUS

LES LÉGENDES DU COMTE DE GOBINEAU

Pour les huissiers du ministère des Affaires Etrangères le comte de Gobineau était un aimable vieillard qui savait attendre longtemps sans s'irriter, ni perdre sa dignité ; pour ses collègues c'était un fonctionnaire bien élevé, mais sans grande importance ; pour l'Empereur du Brésil c'était le plus charmant compagnon qu'il eût jamais rencontré ; pour M. le comte de Tocqueville c'était un esprit faux, qui ne croyait guère en Dieu et point du tout dans la démocratie ; pour Philippe von Hertefeld, qui fut ensuite plus connu sous le nom de comte von Eulenbourg, le comte de Gobineau était la plus belle et la plus charmante découverte de sa jeunesse, le plus attirant visage et la plus fine sensibilité qu'il fût donné de connaître.

Pour la presse américaine du milieu du XIXe siècle, M. le comte de Gobineau fut un des plus grands esprits de l'Europe et l'un des plus profonds philosophes des temps modernes, et M. le comte de Prokesh Osten partageait cette manière de voir, qui fut aussi celle de Richard Wagner et de toute une école philosophique allemande. Mais ce ne fut pas l'opinion de l'Académie française, ni même, j'en ai peur, de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, ou encore de l'Académie des Sciences Morales et Politiques. Pour l'Académie française, M. le comte de Gobineau, quand il lui fit l'honneur de se présenter comme candidat à l'un de ses fauteuils, apparut seulement comme un amateur de

peu de poids, un écrivain de plus d'esprit que de sérieux, une figure légere, sans consistance et, pour tout dire, sans titres. Et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'attacha pas grande importance à ses travaux sur la Perse, qui parurent peu orthodoxes ; comme à l'Académie des Sciences Morales et Politiques parurent peu morales certaines de ses théories, peu scientifiques ses démonstrations, et tout son système sembla dépourvu de sagesse et d'esprit politique.

Il en souffrit, car il était français, et homme ; mais par bonheur il rencontra Mme de La Tour et pour Mme de La Tour M. de Gobineau apparut comme un Dieu en qui se résume toute la sagesse humaine, et Mme de La Tour étant parvenue à résumer pour M. de Gobineau ce qu'il y a de plus exquis dans la grâce féminine, M. de Gobineau eut du moins la satisfaction de trouver là une légende qui lui convenait, qui le consolait, et qui le charmait. Il ne refuserait point non plus sans doute la légende que nous voici en train de préparer pour lui et qui ajoutera à toutes les illusions du passé celle du présent et de l'avenir ; en sorte qu'après avoir vécu parmi des légendes contradictoires, M. de Gobineau demeurera glorieusement vivant parmi la contradiction des légendes.

Car chaque homme a ses légendes, il ne les fait point toujours, mais elles se font en lui, elles partent de lui et elles grandissent autour de lui, elles multiplient sa forme et elles le déforment ; en l'amplifiant elles reproduisent le rythme de sa vie, mais elles lui donnent la mélodie, le coloris et la tonalité de son temps. Elles l'ôtent à sa solitude, à la propreté nette de son destin solitaire et inutile pour l'entraîner dans le tourbillon des causes, des effets et des choses. Nul grand homme ne peut s'y soustraire, il paye ainsi par cette sujétion au public la supériorité de sa gloire et par cette promiscuité des sentiments l'orgueil de ses passions égoïstes.

Il réalise son destin en même temps qu'il l'abandonne à la dissolution. Il devient lui-même en autrui et cesse de l'être en lui-même. Telle est la vanité de la gloire littéraire ; plus elle est vaste, universelle et sûre, plus elle est fausse. Et plus la guirlande des légendes autour du génie est vivace et florissante, plus elle dissimule les arêtes dures et loyales du sarcophage qu'elle enlace.

Parmi toutes les légendes que laisse un écrivain derrière lui, il en est une d'ordinaire qui doit paraître moins trompeuse. Parmi tous les rêves que suscite un grand homme, l'idée qu'il se fait de lui-même, sa silhouette mirée dans ses songes, le reflet de ses désirs sur ses regrets, a quelque chose de plus proche et de plus exact ou tout au moins de plus intime. Il n'en est point toujours ainsi, mais il en est souvent ainsi. Certains artistes ont la générosité de n'avoir point d'autre esprit que celui de leur époque, et leur rêve d'eux-mêmes est aussi indistinct que celui de leur concierge ou de leur marchande de fleurs. Mais d'autres qui n'aimèrent point trop leur époque et qui ne l'admirent point dans leur intimité ni dans leur confiance, se sont fait sur eux-mêmes une légende simple, lucide et définie. Il y a Monsieur Victor Hugo, qui fut tout ce qu'il vit, qui dit tout ce qu'il entendit, et qui rêva tout ce qu'il dit ; il y a Monsieur de Gobineau qui fut contre tout ce qu'il vit, qui parla contre tout ce qu'il entendit et qui vécut dans sa prison, seul avec lui-même et le bleu du ciel.

. . . .

La légende que M. de Gobineau se fit sur lui-même et pour lui-même n'est pas moins grandiose que celle dont M. Victor Hugo se dota pour son image intime, mais au lieu d'être multiple et fluide, elle est simple, droite et virile. Tandis que M. Victor Hugo se plaisait à être toute chose, M. de Gobineau se plaisait à être lui-même, en face de toute chose et contre toutes choses. Comme à la Renaissance La Boétie écrivit le « Contre un », M. de

Gobineau durant l'ère romantique vécut le « Contre tous ». Mais il ne le vécut point à la façon des romantiques, toujours avides d'épouser ce qu'ils niaient. Il refusa et il rejeta ce qu'il niait ; et, si l'on n'avait abusé de ce terme au point de le ravaler au rang des étoffes à la mode, on devait dire que M. de Gobineau fut pur, et que sa faiblesse fut le goût de la pureté. Il se fit pour lui-même une légende très simple et très cohérente. Il fut Arthur de Gobineau ; il ne fut rien autre. Il ne fut ni un grand politicien, ni un foudre de guerre, ni un grand homme d'État, ni un grand philosophe, ni un grand amoureux. Il fut un homme né et mort sous le nom d'Arthur de Gobineau, qui accepta tout ce que ce nom comportait et plus peut-être, mais non pas beaucoup plus. Il fut fidèle à sa taille, à ses idées, à ses goûts, à ses tendances, à la couleur de ses yeux, et au rythme de ses gestes. Il fut fidèle à ses idées, à sa famille, à son métier. Il fut fidèle aux aspirations de son enfance et aux désirs de son père, il fut conforme aux songes de ses aïeux et aux prières de sa mère. Il fut ce qu'il avait souhaité d'être lui-même et ce qu'avaient souhaité ceux qu'il aimait le plus. Il le voulut et il le sut. Et s'il se prêta parfois un élément de génie, s'il ne put s'empêcher de s'attribuer quelque flamme divine ce fut à force de percevoir sa solitude et sa conformité à lui-même ; le jour où, en compagnie de Philippe von Hertefeld, sur une falaise de Norvège, il salua son ancêtre Odin, dieu du feu, dieu de la pureté solitaire et de la fidélité à la race, il rendit simplement hommage à cette force en lui qui l'avait empêché de s'assagir, de se compromettre et de se dissoudre, lui sa légende et sa volonté, dans ce siècle charmant et confus, qui fut aussi le plus stupide des siècles, le siècle de nos parents, le XIXe.

Comme il se refusait au siècle, le siècle ne lui donna rien. Il mourut sans avoir cédé, et sans avoir reçu des hommes et des choses ce qu'ils donnent à tout grand

homme un peu docile, à toute docilité qui sort du médiocre. Il mourut sans avoir cessé d'être lui-même et sans avoir accepté de se prêter à aucune des légendes qu'on lui offrait : le germanisme officiel, l'antichristianisme artiste, la croisade de la race blanche, le ralliement au progrès... et tous les autres airs connus qu'il lui eût été si facile de reprendre si cela ne lui avait été impossible. Il mourut tout droit comme il avait vécu, comme il avait rêvé et pensé, comme il s'était rêvé, pensé, vécu.

Aussitôt qu'il fut mort, le siècle qu'il avait dédaigné voulut prendre sur lui sa revanche, la vie qui l'avait négligé voulut réparer son injustice. Graduellement la mémoire du comte de Gobineau se mit à briller d'un éclat qui grandissait et, tandis que les contours mous des gens qui avaient vécu devant lui se fondaient dans la brume, sa silhouette exacte semblait attirer la lumière; elle se revêtait d'une clarté pure qui semblait la gonfler. En même temps les désirs errants des hommes se tournaient vers elle. Les vivants, qui dans le passé recherchent toujours ce qui n'a pas été usé, ce qui n'est point sali et qui reste disponible, trouvaient en lui des ressources que nul autre, sauf Stendhal, ne leur offrait plus. Et plus le graillonneux génie de Victor Hugo les lassait, plus les mille voix de cet homme, qui fut tout voix, leur paraissaient importunes par leur clameur d'orphéon, plus le langage clair du comte de Gobineau attirait leur attention.

Il choquait : ce qui est le meilleur moyen de plaire aux vivants les plus vivants, et ainsi il obtenait la vraie gloire, il conquérait les solitaires, la jeunesse et les femmes. Il conquérait tout ce qui a besoin d'aimer et ne sait guère aimer, tous ces êtres en qui la vie n'a point encore brisé l'égoïsme primitif tandis qu'elle a stimulé au plus haut point le désir de conquête, le besoin de tendresse et l'instinct amoureux. Aussi le

comte de Gobineau se trouva-t-il bientôt le centre de mille cultes bizarres, où son nom partout répété, sa gloire partout célébrée, étaient prétextes à des délires qui n'avaient rien à voir avec lui, devenaient sources de légendes gobiniennes, où la pensée du comte de Gobineau n'était point du tout respectée. Dans ce carnaval bigarré d'admirateurs, où l'on apercevait depuis le bonnet carré des docteurs allemands jusqu'à la mitre ronde des rabbins juifs et le chapeau haut de forme des élégants français, la silhouette précise de Gobineau disparaissait, et sa légende, celle qu'il portait en lui et qu'il s'était faite, n'apparaissait plus que comme un rêve. Elle était si lucide et simple qu'elle semblait inacceptable. Il était si droit et si rigoureux qu'il eût intimidé ses fidèles.

Qu'y faire ? Le comte de Gobineau était monarchiste, il pensait que la démocratie est une plaisanterie peu drôle par laquelle la foule dupée réussit à abrutir les meilleurs sans donner aux pires d'autre plaisir que celui de transformer leur bêtise en brutalité ; il le pensait, il le disait et il le dit jusqu'à sa mort. Il mourut le disant encore, et rien de ce qui est arrivé depuis ne change son témoignage, rien de ce que nous avons vu, l'eût-il vu de ses yeux, n'eût changé sa pensée. Peut-être eût-il admis que la démocratie est devenue plus grande, mais il eût aussitôt ajouté qu'une bête en devenant plus grande devient une plus grande bête sans changer autrement. Si on lui avait parlé de la Russie, il eût été prêt à dire sans doute qu'une bête peut être féroce, sans pour cela devenir autre chose qu'une bête.

Le comte de Gobineau ne croyait pas au progrès. Tout d'abord son esprit était enclin à admettre l'idée de la décadence graduelle, fatale et constante, de l'humanité, et il l'exprima avec éclat dans son *Essai sur les Races humaines*. Mais par la suite il jugea que cette notion était trop simple et d'un messianisme naïf. Il

ne la répudia pas, car il n'aimait point les palinodies et il ne se plaisait point à la contradiction, il lui suffit, dans son roman des *Pléiades*, de montrer comment à ses yeux la déchéance collective pouvait se concilier avec la permanence d'individus supérieurs et de groupes dignes du nom d'hommes. Il lui plut de présenter cette idée comme un roman et de lui donner les couleurs de l'espoir plutôt que celles du fait, mais il en était arrivé à ce moment de la vie où le fait importe peu au prix de nos désirs, de nos craintes et de nos espoirs. Et ce fut là, somme toute, son testament.

Le comte de Gobineau croyait à la famille. Il savait fort bien que, s'il avait été lui-même un être distinct, s'il avait pu goûter ce qui fut pour lui le plaisir suprême, celui de la solitude et de l'individualité, il le devait à sa famille qui par ses instincts, par son éducation, par ses répulsions et sa fierté, lui avait donné à la fois le moyen de goûter les objets les plus précieux de l'existence, et les armes pour se distinguer des autres hommes, pour les repousser et se défendre contre eux. Il savait que dans la vie physique comme dans la vie morale la famille représente une réalité que les hommes peuvent à certaines époques nier, mais qu'ils ne peuvent ni détruire ni transformer grandement. Il avait joui de sa famille, il en avait souffert, et il laissait à d'autres le plaisir, digne de collégiens en goguette, de nier les forces qu'ils ont fini par méconnaître, et dont ils cherchent à oublier le retour invincible.

Le comte de Gobineau croyait en la religion. Il ne l'avait pas toujours aimée, et il ne l'aimait pas toujours. Il y avait entre son âme et Dieu une intimité, un embrassement qui parfois ressemblait à l'étreinte de deux lutteurs, et qui privait souvent le comte de Gobineau des douceurs de la piété. La religion lui semblait bonne parce que la vie humaine est peu de chose, si elle ne se déborde elle-même, et elle ne se déborde jamais que par cette

exclamation, dont la forme la plus sincère est le nom de Dieu. Dieu lui semblait grand et il croyait en Dieu parce que Dieu avait fait l'homme à son image et que l'homme ne peut nier Dieu sans nier l'espoir le plus audacieux et la fierté la plus essentielle de l'homme, celle d'être vraiment un et vraiment durable, une âme éternelle.

Le comte de Gobineau avait connu, avait tâté, avait palpé beaucoup d'autres idées, et parmi ses papiers on pourra retrouver bien des ébauches de doctrines, bien des esquisses métaphysiques, bien des songeries mystiques, où il avait essayé d'autres principes et d'autres systèmes, mais nul ne pourra changer sa vie, qu'il a faite irrémédiablement, comme il a voulu la faire et qui désavoue par avance tout grimoire et toute confession littéraire, toute interprétation savante et toute exégèse raffinée. M. de Gobineau mourut monarchiste, aristocrate et catholique. Il mourut sans avoir trahi les Bourbons, sa famille, sa religion ni lui-même.

Il mourut sans avoir jamais goûté le plaisir de la trahison. Exotique par bien des traits, et déconcertant par bien des originalités, le comte de Gobineau l'est surtout par celui-ci. Notre époque se plaît en effet à revêtir mille apparences à la façon de Protée, et nul, fut-il un petit faquin de littérature, ne voudra admettre qu'il est un être humain solitaire et limité. Tout le monde parle d'adaptation, d'aspiration, d'évolution et de renouvellement. Chaque être se plaît à briser sans cesse la ligne de son existence dans l'espoir de multiplier sa vie et de renouveler sa jeunesse. Par peur du gâtisme, par crainte de la paralysie, par horreur de l'immobilité, on est prêt à accepter le perpétuel bégaiement de l'enfance et à recommencer sans cesse l'apprentissage d'une vie que l'on aurait dû pourtant apprendre à connaître, à sentir et à juger quand on était au sommet de la vivacité intellectuelle et de la promptitude senti-

mentale. L'attendrissement et l'instinct social livrent les esprits les plus distingués, durant la période de leur déclin, aux remous de la politique, aux tourbillons des modes intellectuelles et aux vagues de l'opinion. Ils échappent ainsi à la solitude, et ils goûtent le plaisir de multiplier leurs gestes. Ils croient même multiplier leur vie, alors qu'ils acceptent bonnement de remplacer en eux leur vie distincte et personnelle, par la vie indistincte et impersonnelle de la foule. Par crainte de la mort froide, qui du moins respecterait leur forme, ils se jettent dans une mort tiède qui les déforme. Ils sauvent leur nom, leur paraît-il, mais sans voir que leur nom a cessé d'être le nom d'un homme pour devenir celui d'un produit.

Le comte de Gobineau préféra ne point trahir. Il savait ce qu'il en coûte de ne point trahir, et toute son existence, toute sa longue carrière lui apprirent en détail ce qu'il faut payer à chaque instant si l'on ne trahit point. Mais le comte de Gobineau était prêt à payer et il paya. Il considéra le spectacle de M. Victor Hugo, qui lui était toujours prêt à remplir cette apparence brillante, que l'on nommait Victor Hugo, des passions que la foule de décade en décade lui prêtait et qu'il revêtait alors d'un verbe sonore, d'images châtoyantes et de rythmes lyriques. Le comte de Gobineau le vit bien et le comprit, il admira le poète comme il le fallait, et il le méprisa comme il était juste. Il vécut en dehors de lui comme il était nécessaire. Gobineau était un esprit arbre, Hugo un esprit plante. Gobineau poussait droit. Il pouvait avoir un fut étroit et mince ; il était comme ces sapins des forêts du Nord qui vont d'autant plus haut vers la lumière que leurs branches s'épandent moins. Tout chez eux est une pointe à la recherche de la clarté du jour, une ascension impatiente et régulière que rien ne retient, que rien n'arrête. Il n'avait rien à voir avec ces plantes grimpantes, aux larges feuilles, aux fleurs multicolores et éblouissantes, qui le long d'un

vieil arbre, ou sur un balcon, épousent la forme d'un mur, le contour d'un tronc et sont toujours prêtes à revêtir quelque objet de leur facile beauté. Toute leur sève s'épuise en vaines décorations, toute leur force en sinueux détours. Ils se croient éternels parce qu'ils se sont livrés au présent ; mais déjà ils plongent dans la mort parce qu'en reniant le passé ils se sont reniés eux-mêmes. Ils sont le décor d'une époque. Or pour l'homme rien ne meurt plus vite qu'une époque, tandis que pour l'homme rien ne dure plus longtemps qu'un homme. Victor Hugo semble déjà grotesque, tandis que l'aride Stendhal et M. de Gobineau dans ses refus ont cet aspect viril et vrai qui séduit toujours.

. . . .

Durant sa vie M. de Gobineau parla avec beaucoup d'esprit, mais il parla peu. Il écrivit des livres où il mit toute sa passion et toute son intelligence, mais il ne se répandit point en de nombreux volumes. Le dessin de sa personnalité est sobre et net. Souhaitons que l'on ne multiplie point autour de lui publications et commentaires comme l'on est en train de faire pour Stendhal que l'on accable sous le poids de la plus pédantesque admiration, de la piété la plus sacristine.

M. de Gobineau fit le choix de ce qu'il voulait. Il ne fut point Homère, il ne fut point Virgile, il ne fut point Voltaire. Il ne fut point Chateaubriand. Et il ne rêva point de l'être.

Il fut Gobineau. Nous l'aimons. Aimons-le tel. Non pas plus que lui-même. Non pas autre que lui-même.

BERNARD FAY

Rome, 1933.

GOBINEAU

Je me rappelle le temps où je découvris Gobineau pour mon propre compte ; c'était en 1910 ; je lisais tous ses livres à la suite et presque à la fois, je les recherchais avidement chez les éditeurs et chez les libraires. Il n'est qu'un mot pour désigner ces découvertes intellectuelles : ce sont des amours ; c'est la même brusquerie et la même fougue, la même ivresse, les mêmes transports ; il n'y a qu'une différence : on est beaucoup plus sûr de n'être pas dupe ; et qu'est-ce en effet que l'admiration, sinon un amour qui sait ses raisons, un amour fixé par la certitude ? Ce que j'aimais dès lors dans Gobineau, c'était ce foisonnement de pensées et d'observations, ces mille remarques aiguës, cette inimitable liberté d'allures, cette indépendance de seigneur, qui fait que, lorsqu'il exprime une idée, il la porte toujours au plus haut degré de précision, qu'elle doive nous plaire ou non. Cela le rapproche beaucoup de Stendhal. Si fort qu'on aime les œuvres de ce dernier, il faut reconnaître qu'il s'y rencontre beaucoup d'idées singulières, bizarres, saugrenues, qui ressemblent fort à des sornettes ou à des sottises et qui ne font cependant aucun tort à l'auteur dans notre esprit. C'est qu'il nous les présente moins pour nous convaincre que pour nous provoquer. Si nous les trouvons fausses, à nous d'en avoir de plus justes. Ce sont des piqûres qu'il nous fait pour nous exciter à penser. Ingres a dit un mot que j'aime beaucoup, comme très digne de cette âme vigou-

reuse. « Quand j'ai raison, dit-il, je veux avoir raison l'épée à la main ». On pourrait dire de Stendhal que, même quand il a tort, il a tort l'épée à la main. Gobi-. neau et lui appartiennent à la même espèce : leurs œuvres sont un pays sans brouillard, ou même l'humidité suspendue, rêverie, tendresse, mélancolie, sans jamais se résoudre en pluie, ne se dépose qu'en givres étincelants. Leur activité d'esprit fait la guerre à notre paresse. Nous aimons leurs livres comme une eau-de-vie, comme ces vins secs qui, à peine bus, montent immédiatement à la tête, au lieu de descendre dans l'estomac. C'est une qualité peu commune. Il est tant d'auteurs, au contraire, pour nous verser du sirop !

Gobineau, plus encore que Stendhal, n'eut pas de succès en France de son vivant. Cela peut s'expliquer par bien des raisons, où il faut faire entrer la clarté même et la diversité de son œuvre. J'ai toujours cru qu'une œuvre claire est plus facilement négligée qu'une œuvre obscure, personne ne trouvant un avantage de vanité à prétendre qu'il l'a comprise ; il est évident d'autre part qu'un auteur qui se renouvelle à chaque livre fixe plus difficilement l'attention du public que ceux qui répètent toujours le même ouvrage, puisqu'il se remet chaque fois dans la situation d'un débutant. Mais, pour Gobineau, il faut tenir compte d'une autre considération : rien n'aide mieux à méconnaître un homme exceptionnel qu'une petite réputation accessoire qu'on lui a faite dès l'abord. Cette réputation le masque ; cet hommage étriqué permet de ne pas lui rendre justice. Les Français sont trop frivoles et j'ajouterai trop vaniteux pour aimer à reconnaître plus d'une supériorité au même homme. Si on les prie de s'aviser que quelqu'un à qui ils ont accordé un petit mérite doit être loué bien plus fort pour un autre bien plus éminent, cela les importune et ils répondraient volontiers : on lui a déjà donné. Les contemporains de Gobi-

neau s'accordèrent à le vanter comme un causeur étincelant. Après quoi ils purent en toute tranquillité négliger de s'apercevoir que c'était un grand esprit. Une fois, il y a de cela quelque dix ans, je me trouvai parler de lui avec un très galant homme, mort depuis, M. le vicomte d'Harcourt. M. d'Harcourt qui, en 1869, tout jeune alors, avait un emploi au Quai d'Orsay, me dit que lorsqu'on apprenait que Gobineau, en ce temps-là ministre à Athènes, était venu au Ministère, tous les diplomates s'échappaient aussitôt de leur bureau pour courir à celui où il donnait, en causant, une fête d'esprit. « Et ses livres, dis-je, en parlait-on ? — Personne », me répondit M. d'Harcourt. Ce souvenir en réveille un autre. Il s'agit d'un homme non moins cultivé, mon ami très regretté, le comte Joseph Primoli. Gobineau, comme on sait, dans ses dernières années, passait les hivers à Rome. « Vous avez dû avoir beaucoup d'occasions de le rencontrer, dis-je au comte Primoli ? — Sans doute. — Eh bien, demandai-je ? — C'était un vieux monsieur qui faisait de la sculpture », fut toute la réponse. Pourtant le comte Primoli était très curieux des hommes supérieurs, mais il les cherchait surtout parmi les hommes célèbres, ce qui n'est peut-être pas le meilleur moyen d'en trouver. Il les lui fallait déjà encadrés, pour ainsi dire. Cependant, à la fin de sa vie, Gobineau rencontra Wagner. Les yeux d'aigle ne se trompent pas. Wagner vit tout de suite à qui il avait à faire, et depuis lors, malgré la distance que semblait mettre entre eux la différence de leurs deux réputations, les deux hommes se connurent comme deux égaux.

Gobineau est assurément un philosophe de l'histoire. Mais quoique ces commémorations portent à traiter légèrement les plus grands problèmes, je tâcherai de ne pas tomber dans ce travers, et, puisque je ne peux parler longuement de l'*Essai sur l'inégalité des races*, je n'en dirai rien, sinon qu'il faut tenir un grand compte de

l'explication qu'il a proposée, si l'on veut se faire une idée profonde du déroulement de l'histoire humaine. J'ajouterai que le système d'un auteur nous importe beaucoup moins que la façon dont il le remplit ; quoi qu'on pense de celui de Gobineau, il n'est aucun de ses livres qui n'abonde en vues perçantes, en libres observations, en saillies originales. Sa curiosité veut tout voir et tout savoir. C'est ce qui fait de lui un des plus insignes voyageurs qu'il y ait dans notre littérature. Il est à la fois un voyageur de l'œil et un voyageur de l'esprit. Il ne se contente pas d'érailler de son passage les différentes parties de la Terre. Il ne pense pas que la meilleure condition où l'on puisse être soit de tout ignorer du pays où l'on se rend. Il se prépare au voyage d'une façon moins facile. Il débouche dans le monde armé de tout le savoir des bibliothèques. Il emporte son érudition au grand air, il passe des chambres closes de l'étude aux paysages ouverts du voyage. Il fait du voyage l'épopée de la connaissance. Il est de cette race d'hommes pour lesquels je me sens un goût particulier, qui s'instruisent autant par la vie que par les livres et qui sont, non pas certes des pédants, mais des docteurs à la cavalière. *Trois ans en Asie*, *Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale* sont des œuvres admirables. Gobineau est le vrai peintre de la Perse, et les peintures qu'il nous en a faites sont d'un art si fin et si détaillé qu'elles ressemblent précisément à des miniatures persanes. L'Asie, comme on sait, a été découverte plus tard que l'Amérique. Gobineau a été, dans la littérature moderne, un de ceux qui nous ont appris à l'aimer non point seulement parce que les costumes y sont plus jolis que chez nous, mais parce qu'elle nous présente certains sommets de l'âme humaine. Ayant moi-même cette Asie pour patrie personnelle et pour immense refuge, loin du vulgaire Occident, je lui suis reconnaissant d'avoir été l'un de ceux qui la dévoilèrent.

Gobineau n'est pas un grand romancier, mais c'est un admirable conteur, ce qui se conçoit, car l'art du causeur et celui du conteur se touchent. Toutes les nouvelles du volume intitulé *Nouvelles Asiatiques* ont des beautés du premier ordre, mais une d'elles, *la Guerre des Turcomans*, est un pur chef-d'œuvre. On pourrait dire du Gobineau de ce récit que c'est Voltaire en Asie, s'il ne mêlait pas à sa curiosité malicieuse une sympathie pénétrante que Voltaire n'éprouva jamais.

Nous aimons encore Gobineau pour son amour de la grandeur. Ce trait aussi le rapproche de Stendhal qui disait à Delacroix : Ne négligez rien de ce qui peut vous faire grand. Cet amour de la grandeur soutient toute l'œuvre de Gobineau : il palpite dans les *Pléïades*, comme dans les pages superbes de l'*Histoire des Perses* qui sont consacrées à Cyrus ou à Alexandre ; il dore d'un rayon suprême les sommets hasardeux de l'*Essai sur l'inégalité des races* ; il soutient ce livre de la *Renaissance* où certaines gaucheries d'amateur ne servent qu'à faire ressortir la puissance et la noblesse de l'inspiration : Gobineau peut faire dialoguer Raphaël avec Michel-Ange, parce qu'il vit à la hauteur des grands hommes.

Pour conclure, je dirai que nous aimons Gobineau parce que c'est un homme libre. Nous dirons volontiers que c'est un amateur, à condition de purifier ce mot de son sens mondain, pour lui rendre son sens foncier. Un amateur n'est pas pour nous quelqu'un qui se mêle d'écrire avec autant de prétention que de faiblesse et de négligence ; c'est un homme qui s'applique tout entier à l'œuvre qu'il veut accomplir, mais qui ne s'est mis à cette œuvre que parce qu'il l'aime ; il est donc capable d'y attacher tout son effort, mais une fois son travail quitté, il ne se croit pas, pour avoir écrit, d'une autre espèce que le reste des hommes, et il n'emporte pas dans la vie une âme tachée d'encre ; c'est parce que

Stendhal, Mérimée, Gobineau, ont pris les choses de cette façon que leurs livres gardent pour nous tant d'éclat et de fraîcheur. Nous y voyons courir ces frissons de liberté qui sont aussi beaux à la surface d'une œuvre littéraire que les frémissements qui passent sur le flanc irritable des pur-sang. Ce qu'il y a de plus noble, selon moi, dans le ciel de notre XIXe siècle, c'est, loin de l'épaisse voie lactée romantique, cette constellation des grands hommes qui sont restés de vrais vivants. On peut y mettre, si l'on y tient, Benjamin Constant, quoique son astre soit bien clignotant. Mais on y voit briller d'abord l'astre précis de Stendhal, celui de Mérimée, le généreux soleil de Delacroix, la fière étoile de Gobineau. Cette constellation, comment la nommer ? On pourrait revenir aux mots que je proposais tout à l'heure, dire que c'est celle des Amateurs ou des Hommes libres ; on pourrait l'appeler la constellation des Aristocrates. Nommons-la simplement la constellation des Messieurs. Détournant les yeux de la bouillie démocratique où la personne humaine semble s'abolir, levons la tête et goûtons la joie et le réconfort de voir briller au-dessus de nous, comme les signes d'une haute vie à laquelle nous pouvons atteindre nous-mêmes, nos étoiles, nos grands hommes.

ABEL BONNARD

JACQUES DE BOISJOSLIN

Je me souviens comme il m'étonna, ce vieillard aux charmantes manières, de mise très simple et pourtant raffinée, quand, de sa voix tranquille et nette, il prononça au courant d'une phrase : « Les quatre grands historiens du XIXe siècle, Balzac, Le Play, Ferrari, Gobineau... » Pour Balzac et Le Play, j'entendais le paradoxe, et il me plaisait. Mais je ne connaissais ni Ferrari ni Gobineau. Que cette ignorance ne surprenne pas. Mon souvenir date de trente-cinq ans. Le propos de Jacques de Boisjoslin mit ma curiosité en éveil, et je me familiarisai bientôt avec les deux inconnus. Ferrari, pour le public, reste à découvrir (il en vaut la peine). Gobineau, tout lui est venu. Boisjoslin n'y est pas étranger : je ne crois pas me tromper en écrivant que si l'attention de Robert Dreyfus, auteur du livre qui commença en France la connaissance de Gobineau, fut alertée sur lui, c'est à Boisjoslin que cela est dû et à son amusante boutade.

Jacques de Boisjoslin, c'est de lui que je voudrais parler ici, de lui qui vécut ignoré du public et survit en très peu de mémoires. A propos d'un grand esprit, longtemps ignoré, il ne me paraît pas mauvais de rappeler le remarquable esprit d'un de ses premiers disciples. « Jacques de Boisjoslin, ce génie méconnu », écrit Laurent Tailhade dans ses *Fantômes de Jadis*, et je n'ai rencontré son nom imprimé nulle part ailleurs. S'il vécut, comme dit Laurent Tailhade, méconnu,

c'est en grande partie parce qu'il fut un gobinien en un temps où cette fantaisie n'était pas opportune. Il fréquentait quelques maisons amies, il négligeait les bureaux de rédaction, et chaque jour se rendait au ministère de la Marine où il dirigeait un bureau. L'ancienne administration, moins exigeante et pressée que la nôtre, moins dominée, dévorée, par les influences et intrigues politiques, abritait des vies souvent intéressantes et libres. Jacques de Boisjoslin nous a laissé deux œuvres : *Les Peuples de la France, Ethnographie Nationale* (1880) et *Les Partis en France* (1906). C'est assez dire qu'il n'a pas encombré ses lecteurs, lesquels, répondant avec exactitude à sa discrétion, ne l'ont pas encombré de leur attention.

Quand il publia *Les Peuples de France*, il était dans sa quarantaine. Le livre est savant et d'une érudition, je crois, irréprochable en son temps. C'est une analyse du sang français, et, ajoutée à cette analyse, appuyée sur elle, une histoire du peuple français. Jacques de Boisjoslin ne se mêle pas d'expliquer physiologiquement le phénomène de la race ; historien, il le reçoit comme un fait irrécusable : les groupes humains se distinguent les uns des autres par des caractéristiques physiques et des aptitudes vitales. Et des affirmations, des oppositions ainsi produites, résulte un ensemble de phénomènes qui, pour une grande part, constitue l'histoire. D'où une manière de l'écrire qui est spécifiquement gobinienne et que Boisjoslin a opposée par d'excellentes formules à sa manière idéologique, celles, par exemple, d'Auguste Comte. Pour Auguste Comte « *les peuples,* » écrit-il, « *n'ont pas de caractères, il ne leur arrive que des événements* ». Une autre méthode peut être suivie, et le caractère considéré d'abord. « Alors, à l'inverse de la philosophie abstraite de l'histoire, qui s'attache à la tradition des états successifs de l'esprit humain comme à une formule générale réalisée par toutes les

races, se développe une autre philosophie de l'histoire qui considère la civilisation comme une série de formules inégales dont chacune est due à la tendance innée d'une race. » Il est impossible d'exprimer les choses avec une plus élégante précision. Ayant ainsi défini la méthode, Boisjoslin la met en pratique, et son livre a pour sujet le drame ethnique enveloppé sous les apparences politiques de notre histoire. Le secret de ce drame, c'est qu'aucun élément ethnique supérieur n'a jamais réussi à établir en France sa prépondérance. Les Celtes, aux dons splendides, se sont laissés refouler dans la masse des vieilles races dominées, Ibères ou Ligures, Sémites ou Mongols, et la prépondérance est passée aux Germains. Au lieu de l'originalité perdue, une maîtrise féconde aurait pu commencer. Or, cette maîtrise n'est pas venue. Autre drame, enveloppé dans le tumulte de la guerre de cent ans. Alors, prise en mains par les nordiques, les germains, Anglo-Saxons et Bourguignons, les peuples de France ont failli recevoir leur empreinte décisive et subir la maîtrise. Mais la victoire des Armagnacs méridionaux soutenus par la résistance des masses populaires (Jeanne d'Arc), a brisé la maîtrise et effacé l'empreinte. La multitude des petites gens a vaincu — empruntons à Gobineau son langage — la milice des « Fils de Rois ». D'où un désordre ethnique qui détermine le destin français. Une nation ainsi constituée, écrit Boisjoslin, doit recevoir de ses traditions ethniques la moindre influence possible et emprunter la plupart de ses principes d'action aux idées générales, aux mouvements abstraits de la civilisation. Et comme toutes les variétés humaines sont loin d'être également perfectibles, la masse entière de la nation n'a pu recevoir d'influence durable que des idées les plus accessibles à la moyenne des intelligences ; et ses éléments supérieurs, qui concevront des sentiments plus élevés, resteront isolés et impuissants, après

avoir brillé d'un éclat passager. Ainsi, dans les poèmes d'Ossian, le héros celte s'évanouit comme un météore, et sa noblesse reste incompréhensible aux *Fils des petits hommes* (les Finnois autochtones qui ont ressaisi la domination du monde celtique ». Une vive mélancolie transparaît sous les expressions de ces analyses apparemment glacées : « La race n'étant pas en France assez homogène pour contracter ni de fortes habitudes, ni des traditions durables autres que celles de l'administration, son caractère ne soutient pas son intelligence, et cette inégalité est une source d'inquiétude et d'insuccès pour les nations comme pour les individus ». Ainsi pensa un très grand nombre de Français durant la dernière moitié du XIXe siècle, de Tocqueville, Gobineau, Renan et Taine à Boisjoslin. Boisjoslin évite d'exhaler cette mélancolie, l'exprimer lui semblait inutile ; une seule fois, je la rencontre manifestée par une épithète imprévue ; comme beaucoup d'excellents prosateurs, Boisjoslin évite l'épithète, c'est en cette phrase : « L'histoire suit avec un intérêt triste les mouvements saccadés d'une nation dont le centre d'originalité ethnique, la Bretagne cimmérienne, est placée en dehors du centre d'attraction social, le bassin de la Seine, où se rencontrent les génies étrangers. » Le secret de l'œuvre est peut-être dans ce mot, *triste*, rapide et dérobé comme un aveu.

Ce mouvement qui en France a produit une sensible dégradation de l'homme, Jacques de Boisjoslin, comme Gobineau, le croit nécessité par des lois universelles, analogues, dirait-il aujourd'hui, à la loi physique de la dégradation de l'énergie. Les Celtes, les Hellènes, ont disparu, qui furent pourtant, jadis, des variétés aussi tranchées que le sont aujourd'hui les Germains ou les Slaves. Le tour des Germains et des Slaves est venu, déjà on les voit disparaître dans la mixture inférieure. « Nous sommes peut-être près du moment où l'on peut

prévoir la fin de l'un des plus grands ressorts de l'histoire, écrit Boisjoslin, quand ces deux peuples, derniers survivants de l'ère des invasions, déjà si profondément entamés, auront été absorbés, quand les dernières neiges de l'Europe féodale ou militaire seront fondues dans les foyers d'une Europe industrielle, alors le cycle de la civilisation par les races sera fermé. Les changements à vue de l'histoire ne s'opèreront plus par l'apparition, sur ce sanglant théâtre, de nouvelles personnes collectives appelées races, ils seront dévolus à la lutte des idées et à l'arrivée sur la scène du monde de nouvelles personnes idéales qui seront les groupes industriels ou les vues diverses de l'esprit ». Confrontons cette page avec les énormes et mystérieux événements du monde germanique, du monde slave. Il faudrait assurément distinguer entre les deux cas, et ceci n'est qu'une incitation. Mais quant à l'événement germanique, il n'est pas douteux que ce ne soit essentiellement la révolte d'un groupe humain qui défend son caractère propre et son relief contre l'érosion séculaire. Continuons à parcourir les pages de Boisjoslin, toujours riches en aperçus. Il examine le cas de l'Italie, beaucoup plus latine que la France, et il lui trouve des aptitudes à un réveil ethnique. Pour la France, cette aptitude est très faible. « La proportion de ses éléments ethniques la place dans une situation d'isolement à l'égard des autres systèmes d'États ». « Ceci, en 1934, à cinquante-quatre ans de distance, supporte d'être lu, et c'est un mérite bien rare.

***

Ouvrons maintenant le livre de Boisjoslin sexagénaire, *Les Partis en France.* C'est tout autre chose, le recueil des réflexions d'un homme qui ne s'amuse

plus à construire des systèmes de philosophie historique, mais se complaît dans son expérience. La méthode y est, comme il dit lui-même, contemplative. Dans notre vie politique, il distingue quatre partis : Le premier, catholique ou mondain ; le deuxième, civil ou scolaire ; le troisième, c'est le syndicalisme ouvrier, et le quatrième, l'anarchisme cosmopolite. En exemple de sa manière, donnons cette page : « Il y a un esprit favorable aux coutumes, et un esprit favorable aux lois. L'être coutumier ne trouve pas ses parents plus malheureux que lui-même et il ne se plaint pas de mener sa vie comme ils ont mené la leur ; il s'en remet, pour sa sécurité, à sa force personnelle, ou au secours de ses parents. L'être de légalité ne se soucie pas de vivre comme ses ancêtres, au hasard de la force, de la richesse et des talents. Il ne se trouve jamais assez garanti, ni lui, ni les siens, ni personne, tant que la volonté publique, réfléchie, raisonnée, n'a pas prévenu tous les désordres ni donné expansion à tous les droits. Cette disposition d'esprit est fréquente chez les jeunes gens, leur sentimentalité inquiète appelle toujours la loi en faveur du faible, de l'abandonné ; et chacun se croit tel, et oublie tout ce que la coutume lui confère de privilège. Et comme en effet le conservateur, enveloppé par la coutume, ressemble beaucoup à l'enfant, le révolutionnaire a une mentalité adolescente ; un besoin de précision harmonique et symétrique lui fait prendre en aversion les anomalies, les bizarreries, que l'enfant admet sans peine. Le révolutionnaire se figure que c'est la passion de la liberté qui le dirige, et il ne se défend pas quand on le taxe de désordre ; tandis qu'au fond, il veut de l'ordre, et il a l'amour du commandement ; non pas à l'état brut, comme le conquérant et le despote, mais à un état plus subtil, qui est celui du législateur. Aussi les libéraux arrivent-ils dans l'histoire les mains chargées de codes ; et les

assemblées délibérantes sont-elles devenues d'immenses bibliothèques, où attendent les projets de loi. Ceux qu'on a le temps de voter sont rarement exécutés ; il faudrait déranger trop d'habitudes ; s'ils le sont, ils font souvent double emploi, car on les a votés sous la pression d'une circonstance imprévue, sans se rappeler que le cas était prévu ; ou bien on a cru que la loi était comme la musique, qui ne parvient pas aux oreilles par les instruments de son époque, et qui requiert un orchestre plus éclatant. »

Dans l'entre-ligne de ces analyses, se rencontrent les éléments d'un petit traité sur l'art de vivre intelligent, libre, dans une société dont on n'accepte que le contact. « Il n'est pas facile, écrit Boisjoslin, d'échapper à la propagande démocratique si l'on n'est ni vraiment riche, ni sérieusement noble, ni rompu aux étroites observances d'une religion ». Or, échapper aux propagandes est son premier souci. D'où quelques maximes pratiques concernant le maintien de la liberté personnelle. « Tout ce que vous risquez en discutant avec un démocrate, c'est de lui paraître un imbécile. Mais avec un conservateur, vous êtes bien vite un malhonnête homme. En général, il vaut mieux ne pas discuter ; demander tout de suite des explications précises sur les moyens, opposer des faits bien établis, des raisons bien déduites ; laisser passer un lointain scepticisme ne peut pas nuire. — L'art d'échapper aux démocrates est donc moins compliqué que l'art d'échapper aux conservateurs ; ils ne tiennent guère à embrigader un adepte qui deviendrait un concurrent. Tout au plus peuvent-ils rêver de vous affilier à la Franc-Maçonnerie. C'est qu'alors ils veulent se servir de vous. Mais il est permis de se déclarer inclassifiable, d'avouer qu'on n'a pas la mentalité religieuse, même à un si faible degré et sous des formes si puériles. »

Voilà donc notre Boisjoslin assuré de ne point devenir

maçon. Contre les embûches, les tentations du suffrage universel, il se met pareillement en garde, opposant au prétendu devoir électoral une argumentation qui me paraît probante. En voici la conclusion : « Le suffrage universel n'a sa valeur qu'à condition de n'être pas raisonné. Si les esprits qui raisonnent veulent l'exercer, ils usurpent sur la souveraineté et ils perdent le droit de conseil. Ils ajoutent chacun l'unité pensante à la masse des unités volontaires, ce qui est additionner des quantités de diverses natures. »

Il semble pourtant que Boisjoslin souhaitait ne pas vivre tout à fait inutile. Mais sa manière de servir, c'était la sauvegarde de son indépendance même. « L'action individuelle, écrit-il, est un ressort d'une plus grande puissance que ne l'avait pensé notre siècle, asservi à des tâches collectives ; et par action individuelle, il faut entendre non seulement telle révolte isolée, mais encore l'exercice continu de l'indépendance de jugement, et l'oubli parfait de l'opinion vulgaire. » Ces derniers mots définissent très bien l'attitude qu'il s'était assignée et qu'en effet il sut garder, jusqu'au bout d'une vie assez longue, avec une admirable tranquillité. De cette liberté ainsi préservée, Boisjoslin ne faisait pas usage pour assurer en lui le pauvre plaisir de juger et de dédaigner. Avec un peu d'insistance, on découvrait en lui le jeune Parisien de 1865 qui s'était composé, avec la doctrine de Proudhon, avec certaines pages de Michelet (notamment sur Hercule, dans la *Bible de l'humanité*), avec les théories polythéistes de Louis Ménard, une religion de l'héroïsme tout à fait inapplicable en nos temps. C'était son jardin secret, son lieu de retraite intime et sacrée, qu'il n'ouvrait pas à tout venant. Peut-être d'ailleurs n'était-ce là dans son esprit que comme un bel objet qu'on garde sur sa table, quelque fragment de marbre grec, un pli de draperie qui tombe, découvrant une épaule nue.

Je me souviens de la dernière conversation que j'eus avec lui. C'était un dimanche printanier, sur le boulevard Saint-Michel. Nous étant rencontrés nous cheminâmes ensemble, remontant vers le carrefour Médicis. Autour de nous, le mouvement agréable des promeneurs parisiens. Boisjoslin marchait doucement, d'une allure lasse, soufflant un peu entre ses phrases, considérant toutes choses. « Il n'y a pas de doute, me dit-il, on est beaucoup plus heureux qu'autrefois. » — Une courte pause. — « Mais on est beaucoup plus bête. »

DANIEL HALÉVY

II

LE ROMANCIER

ÉLOGE DES PLÉIADES

Les beaux livres bougent le long des siècles, sous une moire de lumières et d'ombre. C'est l'éclairage des circonstances et des âmes. Parfois ils deviennent illisibles, parfois ils retrouvent du relief. C'est ainsi qu'il nous arrive de tomber malade et, comme nous redécouvrîmes Dumas et la Bibliothèque Rose, de découvrir que Zola est un grand poète, que des sœurs Brontë, Emily n'était peut-être pas la plus étrange ; et les ombres et le feu bougent, bougent, dansent (Zola se dessèche, Emily scintille) laissant croire au jeune malade que les chefs-d'œuvre se démodent, alors qu'ils meurent et ressuscitent continuellement.

En 1931 je disais chez Stock : « *Dorian Gray!* C'est drôle !... Lorsque j'avais seize ans mes camarades dévoraient ce livre. Combien en vendez-vous ? En vendez-vous un par semaine ? Un ou deux peut-être ? » Chardonne me montra les comptes. Dans un monde inimaginable, *Dorian Gray* se vendait comme *Aphrodite* et le *Jardin de l'Infante*, en masse, en cachette, à notre insu.

J'emportai un exemplaire neuf et coupai, d'une main sans fièvre, ces pages que je déchirais, dehors, d'une main fébrile, au soleil printanier de 1912. Certes les sortilèges de 1912 : la canne, les chaussures, la barbe en pointe de

Lord Harry, l'atelier du peintre et l'odeur puissante des roses, le jardin où Wilde, comme chez le fleuriste, entasse les fleurs de toutes les saisons, le chapitre du meurtre qui annonce certains romans policiers du Masque, tout ce rêve d'or baignait dans une ombre morte, mais sous l'éclairage de Marlène Dietrich et de Garry Cooper je découvris un épisode oublié : lorsque le matelot s'excuse auprès de Dorian sous la lanterne d'un bouge. N'est-ce par Marlène qui arrête son geste de menace, en habit noir, le chapeau de soie sur l'oreille; et, malgré le malaise, peut-être à cause du malaise des travestis, je cherche ce qu'attendent un Sternberg, un Lubitch, un Mamoulian pour asseoir, côte à côte, quelque Adolphe Menjou plus subtil et Dietrich en jeune homme, dans le jardin des paradoxes.

Qu'il m'avait donc enchanté, ensorcelé, pipé, ce livre ! Que de sottises coûteuses accomplies en son nom, où m'égarèrent les boucles blondes, les gardénias à la boutonnière, les cravates blanches, l'orgueil maladif des « rois de lá vie », de l'âge aux mains vides ?

Véritable âge ingrat où le poète futur aligne des titres sur des pages blanches sans savoir quel texte écrire dessous. Ai-je assez pleuré de vague et de vide sur les lacs suisses, désespérant d'on ne sait quoi, fuyant ma famille pour être mousse et pour apprendre à Marseille que mousses et voiliers n'existent plus. Jeunesse vaniteuse, sans flamme, sans ténèbre, exploitant mal ses vrais privilèges. Jeunesse lépreuse ! N'est-ce pas cette peau rose de la lèpre qui met en fuite à votre contact tous les princes charmants ēt toutes les princesses des contes ?

Vous souvenez-vous de moi, cher Vivian Wilde, à Venise, place Saint-Marc, prince du ridicule, très fier de mon profil, au milieu d'un vol de pigeons qui m'évoquent aujourd'hui une tempête de gifles et me préfiguraient alors un tonnerre d'applaudissements. Donc, fort

représentatif de cette période célèbre, de cette adolescence pleine de brio, chassée du « vert paradis », trop distraite pour le rejoindre et trop pleine de morgue, de ce tribunal des justices occultes et du café crème que Rimbaud fuyait au Harrar et qu'il continuera d'y fuir toujours, il advint que je trouvai les *Pléiades* sur la table d'une chambre d'hôtel à Grenoble.

J'aurais mauvaise grâce à me plaindre de la jeunesse. Mais, en toute franchise, et, bien que l'aveu me coûte, je crois qu'il existe du malentendu, sauf chez quelques jeunes cœurs ayant prolongé l'enfance, lorsque la jeunesse éprise des poètes, nous lance un appel au bord de la nuit. Il est rarissime que ces exaltés, que ces désespérés romanesques, naïfs et durs, portant tatoué sur l'âme le *Wild-frei* de la clique allemande, connaissent les *Pléiades*. Avec certaines rencontres providentielles : Gide, Eric Satie, Picasso, les *Pléiades* m'ouvrirent les yeux. Au reste j'y pénétrai par surprise, sous l'arc de triomphe en papier du fameux mirage d'or. Les trois calenders, fils de roi ! Nous crûmes retrouver nos mauvaises habitudes. Le piège était tendu ; nous entrâmes.

Ah ! alors... ensuite, tout change.

Comme une longue chevelure de femme sous le peigne, comme la Seine, comme l'escalier de Chambord, l'histoire se divise majestueusement, se déroule, nous emporte et nous enseigne, peu à peu, qu'il faut savoir attendre, que l'éclat du diamant nous glace et que celui du regard nous réchauffe, que les âmes hautes, nobles, patientes, trouvent, en fin de compte, l'apothéose des belles amours.

Spectacle de calme et d'économie sereine ; ondes, courbes, qui contredisent les syncopes, les spasmes, le rythme casse-cou du gigolo.

Je devine que les Gobinâtres, comme ceux dont Wagner reste le type illustre, doivent, en face des *Pléiades* ou de l'étonnante *Adélaïde*, commettre la

faute qui revient chez les Greta Garbistes, à regretter sa superbe d'idole, à bouder ce rôle magistral qu'elle interprète dans *Grand Hôtel*, rôle d'actrice mutine, énervante, instruite par Babani, les fleurs de pommier, la victoire de Samothrace. Ils tremblent pour cette beauté dangereuse qui marche sur la laideur comme l'acrobate sur la mort.

Le cœur bat. Garbo dérange ses lignes ; va-t-elle devenir laide, se rompre le col ? Mais chaque fois elle triomphe du danger et l'emporte.

Un homme en train de vivre s'inquiète peu du problème des perspectives. Il se trompe. Un geste immédiat ne peut ouvrir une porte lointaine. *(Sinon cette porte devient une petite porte, et le geste un geste de clown.)* Les esthéticiens de la morale et ses palmarès nous aveuglent, nous défendent, hélas, de vivre la géométrie implacable du sort. A force de désordre, d'éloges suspects, de charmes, de confiance en moi, j'allais faire de ma destinée un exemple de fautes de dessin, de mensonges, de ficelles, de trompe-l'œil, de récompenses et de tricheries.

Sachez donc pourquoi les *Pléiades* doivent être mises entre les mains d'un jeune homme. C'est la classe d'espoir.

Ce roman sublime enseigne que le destin travaille dans une zone où nos signes d'intelligence cessent de signifier. Il prouve le déchet des petites chances fébriles et la noblesse (la malice dirai-je ?) de vivre dans sa chambre, dans « *son cher bon grand fond malempia* », d'y faire la planche, d'y suivre les courants secrets qui nous portent, d'y recevoir les parlementaires de l'inconnu, au centre d'une toile d'araignée parfaite où notre libre arbitre se paralyse, où la mort nous mange sans dégoût, à la minute exacte où nous devons être mangés.

JEAN COCTEAU

GOBINEAU ROMANESQUE

Gobineau est romanesque, et n'est nullement romantique. Parce que des idées amplement célébrées risquent de cacher la forme, il n'est pas mauvais d'aller, au contraire, de la forme aux idées ; car tout homme paraît mieux dans son style que dans ses idées. Il y a du parti dans les idées ; il n'y en a point dans le style, pas plus que dans le geste. L'accent de Gobineau et sa coupe ne doivent rien ni à Diderot, ni à Rousseau, ni à Chateaubriand. Le style de Gobineau c'est le style de Voltaire, et, en remontant, le style de Bayle et du fameux dictionnaire ; c'est le style de Galland, traducteur des *Mille et une nuits*. Stendhal était de la même lignée. C'est une question de savoir si Gobineau a imité Stendhal, ou si seulement il l'a lu. Toujours est-il que la ressemblance éclate entre ces deux romanesques ; et elle éclate dans les parties inspirées, si l'on peut dire, par le refus de s'émouvoir qui est commun à cette famille d'écrivains. C'est Gobineau qui écrit *(Mademoiselle Irnois)* : « Son cœur était comme fatigué par l'excès du bonheur. » Un stendhalien s'y tromperait ; il jurerait que cela est copié de son auteur favori. Or rien n'est plus naturel, rien n'est plus improvisé et en quelque sorte lancé que le style de Gobineau. On sait qu'il parlait à l'étourdie, et pour lui-même, sans souci de prouver ; Stendhal aussi ; mais Stendhal était plus effronté, plus cynique. Ce que je trouve à remarquer dans l'un et dans l'autre, c'est que leur style n'est point du tout

parlé. Les mots n'y représentent point des sons, ni aucun genre de musique. Ce sont des prosateurs ; et la prose nie le nombre, la césure, l'écho, toutes choses que la poésie prend au contraire pour matière. On pourrait dire que les romantiques ne sont jamais prosateurs tout à fait. Rousseau parle toujours, Diderot déclame ; et l'exemple de ce dernier est à considérer, car il grossit tout ; il fait de tout révolution ; il est né sans-culotte. Les étranges jumeaux que je considère maintenant sont d'une autre famille ; ils diminuent tout ; leurs drames sont du style de *Gil Blas* ; et rien n'est plus émouvant. Qu'on relise la scène de l'Ave Maria dans l'*Abbesse de Castro* ; le theme est romantique ; l'exécution est à la pointe sèche. Le lecteur n'est jamais en défiance, ni pris au collet, ni par le bouton. On ne le somme point ; on ne le force point ; on ne lui laisse pas entendre qu'il est le dernier des hommes s'il n'y va d'une larme. C'est juste le contraire du *Neveu de Rameau* ou de *Ceci n'est pas un conte*. Stendhal et Gobineau furent des amants ; brillants quand ils voulaient, mais non pas en plaidant pour eux-mêmes. Aimer n'est pas persuader ; c'est refus de persuader, encore bien plus évidemment refus de forcer. D'où un air de mépris et une apparence de fatuité. La fausse monnaie est partout supposée, promptement reconnue. Ces deux auteurs ne croient rien et n'aiment rien de ce qui s'offre. Ce sont des personnages de *La Chartreuse*, pour qui la politique et l'intrigue sont des jeux tout à fait extérieurs. Je veux que l'on pense ici au comte Mosca « si bon pour ses amis ». Promeneurs et spectateurs ; Stendhal plus secret encore, donc plus fort. Les moindres notes de Stendhal attirent par quelque chose de pur et de sûr, qui ne veut point suffrage. Gobineau quelquefois veut suffrage, et prouver quelque chose. Et je sens dans ses romans historiques *(L'Abbaye de Typhaines)* ou dans ses thèses philosophiques *(Les Races)* quelque chose

de suspect, et une vérité moyenne, comme de foules, ou de grands événements, tumultueuses preuves, et, à vrai dire, généralités que Stendhal a toujours refusées. Mais dans le drame d'amour, qu'on pourrait dire le drame murmuré, Gobineau est l'égal des plus grands.

***

Mademoiselle Irnois est une étude de nu, d'une sécheresse et d'une force admirable. L'amour nu est au-dessous des pensées ; il est prompt comme l'instinct ; il se porte à son objet, il s'y attache, il en vit ; il meurt si on l'en détache ; il meurt de langueur et non point de fureur ; il refuse nourriture. Cela c'est le dessous. Et que d'ornements ! Fabrice dans sa prison ne voit rien d'autre au monde que la bienheureuse fenêtre où Clélia paraît quelquefois. Mais encore il a plus d'une pensée à mépriser. Emmelina Irnois est prisonnière aussi, et, comme Fabrice, attentive à une seule chose ; mais elle n'a point de pensées à mépriser, car elle n'a point de pensées du tout. Ses richesses, le fiancé qu'on lui propose, ses parents même, cela n'est rien pour elle. L'espoir même de plaire, elle ne l'a point. Elle se chauffe au soleil de l'amour ; dès qu'on le lui cache elle meurt ; elle ne sait qu'être heureuse du plus grand bonheur, et malheureuse du plus grand malheur. Dans le fait c'est une enfant infirme, qui se traîne à peine, et qui à ses dix-sept ans n'a pas dix ans de raison. Elle aime un joli ébéniste qui travaille et chante à sa fenêtre de l'autre côté de la cour ; elle se laisse marier, et ce n'est, comme on pense bien, qu'un mariage d'argent. Ces événements ont passé comme un rêve. « Emmelina voulut se lever. On se récria. Elle insista en pleurant. Enfin l'on céda, et, à demi-habillée, elle se traîna jusqu'à la fenêtre et leva le rideau. On devine ce qu'elle allait chercher. Au lieu de voir la mansarde de l'ouvrier, elle

aperçut le jardin de son hôtel. » Elle tomba sans connaissance, et le huitième jour, elle mourut. Mais ce qui est digne de remarque, c'est qu'à la peinture de cet amour il ne manque rien. « Pour Emmelina, l'univers entier, c'était l'espace qui s'étendait de son fauteuil à la fenêtre de l'artisan, distance immense, qu'en un élan passionné, son désir franchissait dix fois le jour. » Elle le vit une seule fois de plus pres, et lui donna tout l'argent qu'elle avait, mais comme on donne un objet de nulle valeur. « L'ouvrier se perdit en expressions de reconnaissance. Emmelina s'assit dans son fauteuil, et la tête appuyée sur sa main, elle parut se perdre dans la plus délicieuse des rêveries. Elle ne regardait pas le jeune homme ; elle vivait tout en elle. » Ces traits sont étonnants de ressemblance, et chacun s'y reconnaîtra.

J'admire que des écrivains puissent être aussi étrangers que le furent Gobineau et Stendhal à l'idéologie de leur temps. Car cet écorché de l'amour, sur le sujet de cette arriérée, ressemble assez à ces expériences de laboratoire, peut-on dire, d'après lesquelles les réactions des fous éclairent nos passions et nos sentiments. Et l'on pourrait bien, sur un résumé de *Mademoiselle Irnois*, conclure à la manière de Taine : « Voilà donc ce que c'est que l'amour ! Une fille presque idiote l'éprouve tout. » Dans le fait l'expérience, qu'il faut nommer poétique, veut montrer, tout au contraire, qu'il ne manque rien à cet amour mutilé, rien de ce sublime romanesque qui rabat tous les autres bonheurs et tous les autres malheurs par un enlèvement, comme dirait Stendhal, une légèreté, une facilité de toutes nos pensées. Et, bien loin que la médecine puisse gouverner ces impétueux sentiments, au rebours ces sentiments recomposent la vie la plus misérable, et la font excellente à ce point qu'on ne craigne plus de la perdre. Ce qui est tout à fait à l'opposé du désespoir romantique, dont on voit en Nietzsche le portrait effrayant. Et faute

de quoi ? Faute d'une simplification héroïque qui aimante les pensées. Il est bien remarquable qu'un écrivain de Paris, et encore chargé des préjugés les plus frivoles, puisse écrire, en conclusion d'une vie et d'une mort si simple : « Emmelina n'avait que le pouvoir d'aimer, et elle aima bien ! » En vérité on revient alors aux sources. Et l'on ne peut réfléchir utilement que sur ces fragments homériques, où le moindre pli de draperie exprime tout l'homme. Je retiens encore d'Emmelina ce trait que l'idée ou l'espoir d'être aimée en retour, par cette fenêtre, ne lui vient pas du tout ; ce qui rappelle le mot de Gœthe, assez connu : « Si je t'aime, que t'importe ? » Le poète aussi allait au fond, soucieux de ne pas se méprendre sur lui-même, et de ne pas monnayer un sentiment selon l'arithmétique de l'amour de soi, notion qui est bien la plus creuse que l'on ait inventée pour se payer de mots et s'empêcher de vivre. On aime de soi, mais on n'aime pas soi ; mais plutôt on est soi par l'amour d'un autre. Et c'est bien une leçon de générosité totale que nous prenons de cette Mademoiselle Irnois, qui avait si peu à donner. Cette autre suffisance est le romanesque. La suffisance romantique n'est qu'ambitieuse.

***

Ai-je découvert le secret du comte de Gobineau ? J'ai toujours trouvé le moyen de me plaire à le lire. Mais il s'en faut que de lui j'aime tout. Stendhal fut un amoureux de l'amour. Il l'est en toutes ses lignes, où l'on devine, d'après un style constant, que les grandeurs extérieures et les lieux communs ne sont rien du tout à ses yeux. Il n'en est pas ainsi de Gobineau ; et les amateurs de prose pourraient bien rechercher pourquoi et en quoi le geste est faible et conventionnel, j'entends le geste de plume, dans *Nicolas Belavoir* et

dans d'autres œuvres. C'est que l'événement y est historique, et que le décor extérieur s'y meut comme un décor, c'est-à-dire par des chocs extérieurs. Et il est sans doute impossible de décrire autrement les mouvements de masse, où chacun, comme aime à dire Stendhal, se sacrifie à des passions qu'il n'a pas. Peindre une époque, cela est une mauvaise métaphore, et romantique. Le costume n'est que vanité. Selon l'expression de Carlyle, C'est l'habit rouge qui pend l'habit bleu. Les intérêts jouent seuls, et les intérêts sont faibles. Ils cachent les revirements de fidélité, où se trouve sans doute le secret des événements. Mais comment comprendre par les vrais ressorts la prise de la Bastille ou le sac de l'abbaye de Typhaines ? Les cris mènent tout.

Gobineau fut un parfait diplomate en ceci qu'il ne croyait à rien de ce qui se déroule par masses, et aussi en ce qu'il savait feindre d'y croire. D'où il y eut deux hommes en lui et deux styles. Le secret du style faible n'est rien ; c'est insuffisance et absence. Mais les *Pléiades* nous révèlent l'autre homme, qui sait le prix des choses et des personnes. Car il n'y a pas un seul des personnages de ce roman fameux qui se prenne aux apparences, quoiqu'ils y jouent de brillants rôles ; et les amours y sont secrets et obstinés comme celui de Mademoiselle Irnois. L'ampleur et le brillant de ces amours viennent exactement de ce qu'ils méprisent et de ce qu'ils mettent sous leurs pieds. En *Ternove*, roman moins connu, il y a de l'incertitude, puisque bien clairement les avantages d'argent et d'ambition y sont en lutte contre un sentiment juré. Le héros ne cesse d'être raisonnable et de résister au romanesque, du moins dans ses pensées, quoiqu'il se livre d'ailleurs à toutes les folies de l'amour ; et ce côté du roman fait contraste avec l'autre, même pour l'expression. Finalement il faut comprendre, d'après la déception de l'amoureux, que ce Ternove n'a

pas su être heureux, n'étant pas arrivé à juger de toutes choses, de fortune, de puissance, de vanité, comme Mademoiselle Irnois jugeait des napoléons. Mais encore y a-t-il du cynique dans cette vive peinture des Cent-Jours et de la Restauration ; car c'est le poème, si l'on peut dire, de l'infidélité prompte et sûre ; et cette fois l'inconsistance est percée à jour par la prose romanesque, qui est la plus déliée et la moins emphatique du monde. Pourquoi ? On le comprend en lisant *Le Rouge et le Noir*, la *Chartreuse*, l'*Abbesse de Castro*, *Lucien Leuwen*. C'est que les sentiments vrais craignent l'emphase, qui est leur propre poison. L'emphase, c'est pour les autres ; l'emphase, c'est pour faire croire. Les amoureux sont des peseurs d'or.

Je veux considérer à présent le drame le plus court et le plus émouvant que Gobineau ait écrit. C'est *Adélaïde*. Tout y est violent à souhait, et jamais le style qu'il faut appeler stendhalien n'a montré de contours plus secs. On y trouve un « oui », sans rien d'autre, qui est immense. L'histoire est toute secrète, et très bien couverte par l'hypocrisie des cours. Mais le narrateur, un baron, (c'est Gobineau lui-même), est seulement occupé de retrouver les âmes nues. L'homme n'a point d'intérieur ; il est comique en cela ; il est aimé de deux femmes, la mère et la fille, qui ne cessent de le mettre en demeure de choisir ; et la terrible fille, c'est Adélaïde, ne cesse de le travailler par la jalousie, jusqu'à en faire presque un homme. « Veux-tu que je le chasse ? — Oui. » Mais c'est elle, la passionnée, qui tire ce « oui » d'un cadavre, autrement dit d'un courtisan, d'un homme d'artillerie.

A première vue ce drame court et violent ne ressemble guère à la mélancolique aventure de Mademoiselle Irnois. Mais j'aperçois pourtant un trait commun aux deux, c'est que les ressorts extérieurs, ou de société, n'y jouent point. Adélaïde et sa mère mènent leur

combat dans la nuit, comme des chats de gouttière, de façon que la vanité n'y est point. La vanité, bien plutôt, apaiserait ces fureurs sauvages, ou tout au moins les déguiserait. L'emphase romantique changerait la question. Au contraire, dans la manière dépouillée, dans le ton impassible, dans le bref du récit, il apparaît tout à fait autre chose qu'un produit de civilisation. Deux natures puissantes vont droit à leurs fins. Et sous les ruses d'Adélaïde, l'héroïne et en quelque sorte le modèle de l'amour nu, l'auteur veut nous faire voir ce qui s'éveillait en Emmelina l'arriérée, ce qui lui fit une âme. « Tu ne tiendras rien, dit Adélaïde, je ne veux pas te tromper, je t'ai menti ! Je n'aime pas cet homme. Je n'aime que toi, je n'aimerai que toi ! Tant que je vivrai, tant que je respirerai, il n'y aura que toi au monde pour moi ! Mais je te méprise, entends-tu bien, autant que je t'aime ! etc. » Je ne veux pas citer tout le discours, qui est fort beau. Je veux que l'on remarque seulement cette manière de dire, qui est sans vêtement. Cette violence, pensez-vous, ne ressemble point à la résignation de Mademoiselle Irnois. Mais il faut lire l'histoire d'Emmelina comme elle est écrite, et non pas une histoire imaginaire. On trouvera que cette fille infirme montre toute l'énergie possible, et que cet amour gouverne tyranniquement. Et qu'est-ce enfin que cette mort, qu'on peut dire volontaire, sinon le dernier effet d'une violence qui se retourne contre soi ? Gobineau, cet homme de salon, ce mari, ce père, sentait et pressentait très justement de lui-même. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire sa biographie jusqu'au bout.



Par comparaison avec Stendhal, on trouve dans notre auteur un mélange de nature et d'apparences qui promettait un style d'ambassadeur ; et j'ai lu quelque

part les mots « style noble », qui le mettraient en effet à un rang médiocre, s'ils étaient vrais de tous ses écrits. Il est à remarquer que les vers de Gobineau ne valent rien. C'est qu'un poète, il me semble, doit d'abord rompre une forme convenue, et composer à partir des éléments ; ce qui suppose, à plus forte raison, une prose déshabillée. Ce qui est remarquable, c'est qu'on puisse trouver dans cette œuvre de très beaux fragments sans maquillage aucun, et qui resteront. On s'est battu autour de cette gloire, et, autant que je sais, on a voulu sauver ce qui valait le moins. On sait et on voit que la vraie gloire se fait toute seule, et sans aucune faute.

Je ne m'arrête donc pas à ce préjugé de caste, qui essaie toujours de mépriser. Je reconnais mieux l'homme et l'écrivain lorsqu'il retrouve la nature, où tout est naïf et égal. Le héros de sa *Vie de Voyage* (une des *Nouvelles Asiatiques*) est un loueur de mulets, chef de caravane par son métier, et honnête par son métier. « Vous comprenez, dit cet homme, que si les muletiers n'étaient pas des gens d'honneur..., le commerce serait tout simplement impossible. » C'est très peu déclamer. Et il faut convenir que cette simplicité orientale, en vérité métaphysique, a beaucoup nettoyé notre prose depuis la traduction de Galland. « Il faut grandement remercier Dieu très haut et très miséricordieux, parce que, ayant créé tous les hommes voleurs, il n'a pas voulu permettre que les muletiers le fussent. » Voltaire n'a pas inventé ce genre d'esprit ; mais du moins il a descendu jusque-là sa prose parfaite. Ce mariage d'Orient et d'Occident nous a valu *Candide*. Gobineau n'est pas inférieur à ce modèle dans *La Guerre des Turcomans* (une autre des *Nouvelles Asiatiques*). Je citerai seulement ce mot d'un soldat : « Pour la poudre, la question restait difficile. En partant de Meshhed, on ne nous en avait guère donné. Les généraux l'avaient vendue. » Nous voilà cette fois aux éléments simples ;

et la société étale vainement sa queue de paon. Aussi quelle tranquille humeur, et même quelle amitié ! Gobineau montre souvent une humeur aigre, dans sa vie de courtisan. Je sais bien pourquoi. C'est qu'il faisait la chasse aux honneurs, et les méprisait, et, pire, les manqua souvent. Faiblesse qui n'est pas dans Stendhal. Et si j'étais professeur de prose, j'aimerais à montrer jusqu'au détail comment la simplicité et la sincérité du sentiment élève la prose, et quelquefois jusqu'au sublime, au lieu que la moindre trace de prudence académique fait le style en cerceaux sans rien au centre.



Il n'est pas mauvais de regarder encore un peu aux turqueries de Gobineau. Par l'étrangeté et par la naïveté, ce monde de ministres, de généraux, et de batteurs de tapis fait voir la politique comme elle est. Mais il faut convenir aussi que l'air des *Mille et Une Nuits* ne prépare pas mal à une vue qui perce les apparences ; car, dans les contes, les apparences sont branlantes et dansantes ; un palais, un bassin de poissons dorés, naissent et s'effacent par un mot ou par un mouvement de baguette ; or les jardins et les palais sont les longues œuvres des politiques. Et c'est une pensée profondément juste que celle qui souffle sur ces choses comme sur la graine du pissenlit. Je veux même remarquer à ce propos que, dans les contes orientaux, et je crois dans tous les contes, ce sont les œuvres humaines qui sont si aisément métamorphosées. Et, en revanche, il est de règle dans tous les contes, que l'amitié et l'amour restent fidèles sur ce monde chancelant. Gobineau ne fait point de contes, mais préalablement il a soufflé sur les apparences politiques. Il reste un petit peuple d'égaux, où le premier ministre ne vaut ni plus ni moins que le dernier des palefreniers. On comprend ici le prix des

fictions, et en quel sens elles sont vraies. Qui soufflera sur nos grandeurs ? Il est clair que Gobineau ne l'a pas fait ; il ne perce que le Turc. Même dans les *Pléiades*, où il marque d'une différence de niveau les affaires publiques et les amours privées, il laisse encore en façade la cour et la ville. Il n'y a que Stendhal, partout et principalement dans son *Lucien Leuwen*, qui ait traité nos grandeurs en Turqueries, où, si l'on veut, qui ait secoué nos tapis. Cette profondeur du romanesque, qui éclaire par le mépris, enferme sans doute un grand secret. Gobineau ici est divisé, et faible par là.

Fort et éternel encore une fois dans *Les Amants de Kandahar* (une des *Asiatiques*). Je ne me priverai pas de citer la phrase finale de cette nouvelle : « Ils souriaient tous deux et tombèrent tous deux ; car une nouvelle décharge vint frapper le jeune homme, et leurs âmes ravies s'envolèrent ensemble. » Mais le tissu même de ce récit peut instruire. Nous sommes en Afghanistan ; l'amant et l'amante sont de la race des chefs ; en ce monde orgueilleux règnent l'honneur et la vengeance. Les gens de rien y ont la vie facile : « A moins d'un hasard, ils vivront longtemps ; ils sont libres de gagner leur vie de mille manières ; toutes leur sont bonnes ; personne ne leur demande ni sévérité d'allures, ni respect d'eux-mêmes. L'Afghan, au contraire, pour être ce qu'il doit être, passe son existence à se surveiller lui et les autres, et, toujours en soupçon, tenant son honneur devant lui, susceptible à l'excès et jaloux d'une ombre, il sait d'avance combien ses jours seront peu nombreux. » Cependant Mohsen, le héros, dans le moment qu'il est en route pour se venger, est frappé d'amour ; et aussitôt il met sous ses pieds grandeur et vengeance. « L'amour demande à chacun le don de ce qu'il a de plus cher ; c'est là ce qu'il faut céder ; et, si l'on aime, c'est précisément ce que l'on veut donner. » De la scène d'amour elle-même, je ne citerai rien ; elle

est parfaitement belle. Et la courte aventure des amants se déroule parmi les puissances irritées ; irritées, mais diminuées. Ce n'est que force et ce n'est qu'intrigue ; ces grands sont bas. Je me demande, devant cette peinture sans mensonge, ce qui reste de la théorie des races, je dis dans l'esprit de son auteur. Car ici, dans une lumière flatteuse, la puissance et la perfection sont confondues comme à plaisir, et la gloire adorée. Aussi le style en souffre ; et l'on comparera utilement les poèmes de l'amour sauvage, sublimes en leurs moments secrets, avec les grandes images de *La Renaissance*, qui ne sont qu'éclatantes.

ALAIN

Mars-avril 1933.

LE COMTE DE GOBINEAU ET L'AMOUR

La brusque transition des *Pléiades*, c'est tout Gobineau : il commence par faire au monde une déclaration de mépris ; il présente quelques héros ; tout aussitôt ces héros oublient le monde et ne s'occupent plus que de leurs amours. Et ce n'est pas là une préférence de jeunesse. Ce que cette volte-face nous traduit, c'est le cœur élargi et mûr du Gobineau des dernières années. Amour qui se donne tout entier, sans aucune réserve, sans aucun espoir, si fortement mêlé d'admiration, si complètement fondu en religion que la possession même lui deviendrait presque impossible.

Une fois déjà Gobineau avait célébré l'amour dans *Les amants de Kandahar*. Il mettait le bonheur dans cette fuite, et d'un trait il transformait la catastrophe en victoire : « ... et leurs âmes ravies s'envolèrent ensemble. » Il m'a fait quelquefois penser à ces sectes arabes qui ont poussé plus loin que nous le raffinement du platonisme, et qui cultivaient l'amour comme la plus belle des folies.

Pourtant je me trompais. Gobineau est allé plus loin, et il est allé dans le sens des rêveurs et des amants du Nord occidental. C'est devant lui que j'ai compris quelle différence il y a du platonisme au renoncement.

La plus belle folie d'amour oriental, c'est sans doute, dans les *Mille et Une Nuits*, l'histoire de *Douce Amie*. L'amant qui a emmené la jeune esclave à Bagdad a sans cesse risqué sa vie pour elle, et perdu sa fortune. La

voilà qui chante, improvisant une fête nocturne, devant Haroun-al-Raschid déguisé en pêcheur. Le jeune amant voit ce pêcheur émerveillé de la beauté de la jeune femme et de ses chansons ; comme son amour n'est qu'un élan de générosité, il l'emporte plus loin encore ; il dit au pêcheur : « C'est pour cette femme que je suis fugitif et pauvre ; j'ai tout quitté pour elle et je l'aime ; prends-la, je te la donne. »

Car il est seulement glorieux d'aimer, ce garçon, et non pas glorieux de ce qu'il aime. Il renonce aisément à la femme qu'il a possédée ; mais l'amoureux platonique n'est guère différent, Hellène ou Arabe, qui renonce aisément à ce qu'il ne possède pas, qui refuse de ternir son sentiment en le mêlant aux réalités, qui ne veut pas abîmer son amour par trop de contact avec l'objet de cet amour. L'amour platonique n'est en somme qu'une forme de narcissisme : c'est de soi-même seulement, de la beauté de ses vœux et de ses rêves, que le « platonique » est amoureux.

Mais Gobineau, avec l'histoire de Pierre de Luna, qui est dans les *Pléiades*, a été plus loin même que les inventions de nos trouvères, plus loin que la légende de Tristan et Yseult ; il a été jusqu'au bout de la folie d'aimer selon l'Occident.

Pierre de Luna n'hésite pas à commettre un crime selon son propre jugement, pour suivre celle qu'il aime ; il abandonne sa famille, et sa femme en meurt. Il a perdu l'honneur, il erre vagabond pendant des années, autour du logis de celle qui le refuse. Depuis longtemps il a perdu toute espérance, mais pas un instant il ne s'enivre de lui-même, ni de la beauté de ses sentiments. Il ne s'aime pas ; il se méprise de ne pas être aimé ; il approuve de tout son cœur les pensées de la femme qu'il aime, à laquelle il donne raison de le haïr.

Mais il faut qu'il y ait un miracle dans toutes les

histoires d'amour. Dans l'histoire de *Douce Amie*, le miracle, c'était que le pêcheur fût Haroun-al-Raschid, dans l'histoire de Pierre de Luna, le miracle, c'est que soudain la femme aimée arrive à comprendre cet amour. Gobineau n'hésite pas à se montrer beaucoup plus invraisemblable que le conteur oriental. Déjà l'amant, devant les juges, a renié de lui-même tout ce qui n'est pas son amour :

« Vous êtes donc Pierre de Luna ?

— Je l'étais il y a longtemps, je ne suis plus rien de pareil.

— Qui êtes-vous donc, vous que la honte sépare de vous-même ?

— Je suis un homme dont le chagrin a blanchi les cheveux et détruit la vie... Ne me parlez pas davantage, faites-moi emmener... On fera de moi ce qu'on voudra... » Car pour lui l'amour n'est pas un orgueil ; c'est à peine une excuse et qu'il ose à peine nommer. Et son sentiment est incompréhensible aux hommes :

— Faites retirer ce criminel, dit le roi, il est incorrigible ; demain on le livrera aux Espagnols. » C'est la femme aimée seule qui peut répondre :

« Sire, je serai la femme de cet homme » ; elle s'avoue responsable de cet amour, qu'elle a causé, et contre lequel Pierre est venu se briser infatigablement. Du moment qu'elle l'a compris, il faut qu'elle devienne sa femme. Et il n'avait pu renoncer à elle que par obéissance, par humilité (et non point comme l'amant platonique par une complaisance à ses pensées). C'était pour elle, et non pour lui, qu'était pur cet amour, qui le foudroie enfin au moment où il est récompensé.

Sans doute, ce n'est là, au cœur du roman de Gobineau, qu'un apologue pour les amants. Mais, dans le cours du livre même, les amours du jeune Conrad, (sculpteur comme le vieux Gobineau) échapperont aussi à la destinée affreuse du vrai amour. L'auteur ne

pourra se retenir de tricher. A la fin du livre, Gobineau oubliera sa propre clairvoyance, ou plutôt lui fera ouvertement violence. En même temps qu'il cite toutes les raisons que peut avoir une femme aimée de haïr celui qui l'aime, il les efface, non point par un jeu normal des sentiments humains, mais par une transfiguration qu'opère sa miséricorde :

« Il se tenait là devant elle, et elle retrouva sur son front cette expression de désespoir atroce qu'elle connaissait assez et qui, naguère, l'indignait. Mais il n'en fut pas ainsi, cette fois ; elle n'en eut pas horreur, elle ne trouva pas cette douleur odieuse, elle la comprit... ce ne fut pas de la pitié qu'elle éprouva... » Pour faire pardonner à un romancier un si délicieux mensonge, il ne faut pas moins que l'exclamation désinvolte par laquelle Gobineau, à la page précédente, après une vive et forte description de la méchanceté de Sophie, abandonnait volontairement la vérité :

« Hélas, pauvre femme, je la calomnie... »

Il y a, dans notre littérature du XIXe siècle, un autre délicieux mensonge où le vieil auteur, frère, père de son jeune héros, n'a pas su continuer de le faire trop souffrir. Vous rappelez-vous, après les poursuites de Fabrice et les fuites de Clélia, dans la *Chartreuse de Parme* : « Il entendit une voix bien connue dire d'un ton très bas :

— Entre ici, ami de mon cœur... »

Il est bien curieux que les deux plus grands prosateurs, les plus prompts et les plus fermes du XIXe siècle, les deux intelligences les plus originales et les plus méconnues, Stendhal et Gobineau, soient les deux seuls aussi qui aient compris l'amour de cette folle et superbe manière, la seule. Et le troisième des grands prosateurs méconnus de ce siècle, Gérard de Nerval, a pris aussi comme eux le même noble chemin, qu'il a seulement tout embrumé de ses rêves. C'est du fond du cynisme que

Stendhal était parti vers la compréhension de l'amour ; Gobineau y arrivait du fond de la fierté ; c'était leur seule folie. Pour Nerval c'était là une folie comme une autre. Stendhal est resté le plus vrai des trois. Les *Pléiades* ne sont guère moins fantastiques, dans leur beau style impérieux et définitif, ou leurs prétentions de roman contemporain, que l'*Aurélia* de Gérard, « descente aux enfers » dont chaque phrase ne semble qu'un commencement. Que ces trois hommes se soient rencontrés là, comme dans la vraie grandeur, le vrai style et la méconnaissance des foules, c'est plus qu'une coïncidence, plus même qu'un événement vraisemblable et naturel. Leur idée de l'amour aide à prouver leur grandeur — et aussi qu'elle devait être méconnue.

JEAN PRÉVOST

III

LE POLITIQUE ET LE PHILOSOPHE

TOCQUEVILLE ET GOBINEAU

C'est la deuxième République qui a mis Gobineau dans la vie diplomatique. Quand Tocqueville devint ministre des Affaires Etrangères, des relations de famille, probablement par les Kergorlay, lui firent prendre pour chef de cabinet ce jeune romancier dont il n'avait guère lu que les pages de la *Revue des Deux-Mondes* sur Capo d'Istria, mais qui, par son allant, devait animer un ministère, par sa conversation amuser son ministre, par ses qualités de salon plaire à Mme de Tocqueville, et qui demeura jusqu'à la mort du patron l'ami de la famille. Tel fut l'étrier qui le fit, quand Tocqueville quitta le boulevard des Capucines, entrer dans la carrière, comme attaché d'ambassade à Berne. Il eut ensuite un avancement normal, puisqu'il fut ministre de France à Stockholm après l'avoir été à Téhéran, et le contraste, les rapports aussi, de sa profession et de la littérature nous feraient volontiers voir en lui le Claudel du Second Empire.

Il est fâcheux que la correspondance de Tocqueville et de Gobineau ne nous soit parvenue que très mutilée et ne forme qu'un petit volume. En soi elle est pleine d'intérêt. Et puis elle nous induit aujourd'hui à constater que le poète utopiste et anachronique qu'était

Gobineau occupe auprès des lettrés, des amateurs d'idées, une place de beaucoup supérieure à celle de Tocqueville. On lit, on réimprime, on discute Gobineau ! Tocqueville est recouvert par l'oubli. Quand Daniel Halévy publia la *Fin des Notables*, un de nos brillants confrères lui écrivait : « C'est du Tocqueville qui ne serait pas ennuyeux. » Halévy et moi nous étonnant de cette réputation d'ennui qui est généralement faite à Tocqueville, nous nous demandâmes si cela ne tenait pas à la citation du *Monde où l'on s'ennuie.* Mais non, puisqu'on trouve le même jugement dans les jeunes générations qui ignorent jusqu'au nom de cette vieille comédie. Voici une autre explication. Tocqueville a été le Montesquieu de son temps. Il y a un ordre de pensée politique française dans lequel il vient immédiatement après Montesquieu. Or on ne lit pas plus l'*Esprit des Lois* et les *Considérations* que la *Démocratie en Amérique* et l'*Ancien Régime*, les deux œuvres de Tocqueville qui font pendant aux deux livres de Montesquieu. Tocqueville est un Montesquieu qui n'aurait pas écrit de *Lettres Persanes*. Et l'on ne lit plus du Président que les *Lettres Persanes*. Et Valéry, qui a écrit avec enthousiasme une préface aux *Lettres Persanes*, se fût récusé pour en écrire une à l'*Esprit des Lois*.

Cet obscurcissement de Montesquieu et de Tocqueville, ce désintérêt autour d'eux, ce n'est pas tant un phénomène français qu'un phénomène franco-anglais, et un phénomène européen. Le magistrat bordelais et le gentilhomme normand représentent, par une position naturelle à leurs deux pays, un langage politique commun entre la France et l'Angleterre. Leur fortune politique et intellectuelle est faite en partie d'un dépôt en banque à Londres. Mais quelle banque ? La banque du libéralisme. Ils appartiennent à des époques où le libéralisme était le grand article d'exportation politique et intellectuelle de l'Angle-

terre, où une révolution libérale partait d'Angleterre du même pas que la révolution industrielle, et où les expériences anglo-saxonnes prenaient rang d'expériences politiques essentielles. Entre ces expériences, les plus importantes, sanctionnées par les étiquettes d'un grand parti anglais et d'un grand parti américain, étaient celles du libéralisme et de la démocratie.

Depuis cette époque un fait nouveau s'est produit, d'ailleurs assez bien prévu par Tocqueville lui-même dans les dernières pages de la *Démocratie en Amérique* : l'effondrement du libéralisme. En Angleterre le parti libéral est aujourd'hui réduit à la famille d'un vieil homme politique. Dans toute l'Europe, l'étiquette libérale a à peu près disparu du monde parlementaire. Le terme libéralisme appartient au passé. On est un libéral comme on est vidame ou duchesse douairière. En même temps, les institutions anglo-saxonnes ont perdu toute force d'expansion. Ce sont d'autres pays qui produisent les types politiques de droite et de gauche sur lesquels l'attention est fixée. Le langage, les problèmes, même les tragédies (car Tocqueville l'a vécu tragiquement) du libéralisme politique nous paraissent aussi désuets que ceux du libéralisme économique chez Say et Bastiat.

Tout se passe comme si Tocqueville vivait dans un monde où il n'y a que deux civilisations : la française et l'anglaise. C'était là une réalité du XVIIIe siècle, ce n'est plus qu'une idée du XIXe, et ce ne serait au XXe qu'une rêverie de réactionnaire attardé, pour laquelle on serait tenté de commander la chaise à porteur du chevalier. Tocqueville qui est un des grands esprits du temps, un découvreur génial d'idées politiques, un cerveau puissant, fin, non remplacé, et dont les grands livres originaux ont marqué profondément, sont passés dans la substance de leur temps, Tocqueville est pris par là dans un déclassement et un obscurcissement naturels et

nécessaires. Pour moi d'ailleurs il n'en vaut pas moins.

Ce Montesquieu du XIXe siècle, disions-nous, fut malheureusement un Montesquieu sans *Lettres Persanes*, sans le ballon littéraire brillant qui l'eût fait surnager. De *Lettres Persanes*, de lettres et de Perse, Gobineau, lui, est redondant. A Tocqueville anti-poète et anglo-normand, s'oppose en son ancien chef de cabinet un poète et un planétaire.

***

Nous connaissons mal Gobineau politique : sa correspondance avec Tocqueville, les inestimables volumes sur l'Asie, un mémoire dont nous allons parler, devraient être complétés par une étude attentive des rapports qui sont gardés dans les archives du Quai d'Orsay. Gobineau avait la manie d'écrire, et s'attirait des histoires avec ses chefs à cause des longs mémoires qu'il envoyait de sa propre initiative au ministère. C'est de tout ce papier que sortirait une étude de Gobineau politique à travers ses trente ans de carrière.

J'imagine que le Gobineau de cette étude abonderait en disparates. On y verrait le Gobineau génial de *Trois ans en Asie*, un homme qui est oriental comme telle haute personnalité du Quai est extrême-orientale, par délégation spéciale, et à côté de lui un Gobineau irréaliste qui devait souvent faire lever au ciel les bras du directeur des affaires d'Europe ou d'Asie. Exemple : Gobineau est contre le canal de Suez, probablement comme réactionnaire et parce qu'il a horreur du nouveau. Mais dans sa correspondance avec Tocqueville, il prévoit que le canal ruinera à la fois Bordeaux et Marseille. La ruine de Marseille par le canal de Suez ! Pareillement, dès son arrivée à Berne, il s'alarme de l'impérialisme suisse, qui médite, paraît-il la conquête de la Savoie et de la Valteline...

Mais ce diplomate est citoyen français. Il a des idées politiques sur la France. Il les a exprimées librement dans sa correspondance avec Tocqueville, et dans un mémoire sur la *Troisième République*, que le fonctionnaire garda prudemment inédit, et que Schemann a publié (fort mal) après sa mort.

Que l'auteur de l'*Essai sur l'Inégalité* soit anti-français, cela ne fait pas de doute. « Je ne connais pas, lui écrit Tocqueville, un étranger, si ce n'est peut-être quelque cuistre de professeur allemand, qui porte sur la France le jugement que vous Français vous portez d'elle. » Gobineau ne conteste pas son misogallisme. Il s'en fait même, sous l'Empire, un titre à l'avancement : « J'aime sincèrement le gouvernement absolu vis-à-vis du peuple français. » Les *Lettres Persanes* à rebours ! Ces coquins de Français ne peuvent être gouvernés que par un shah, et il n'y a plus que le despotisme qui leur convienne. Dans les *Châtiments*, Napoléon III s'appelle volontiers Soulouque. Précisément ! Vive donc le Deux Décembre !

Tocqueville ne s'indigne que modérément contre le misogallisme de son ami, d'abord parce qu'il ne faut pas trop prendre au sérieux les poètes et les causeurs de cheminée, ensuite parce que lui-même appartenait à ce monde de la petite noblesse où l'on ne se consolait pas de la Révolution, et qu'il en avait entendu bien d'autres au faubourg Saint-Germain ! Le curieux de l'affaire, c'est même que Gobineau se comporte ici en élève de Tocqueville, et que son esprit de caste tire les conséquences des découvertes du maître.

Bien avant de commencer à écrire l'*Ancien Régime et la Révolution*, et dès l'introduction de la *Démocratie en Amérique*, en 1835, Tocqueville avait établi cette loi de l'histoire de France que M. Henry de Jouvenel formulait récemment dans le titre de son livre brillant et suggestif *Huit cents ans de Révolution française*.

« En France, écrit-il dans l'introduction de la *Démocratie,* les rois se sont montrés les plus actifs et les plus constants des niveleurs. Quand ils ont été ambitieux et forts, ils ont travaillé à élever le peuple au niveau des nobles ; et, quand ils ont été modérés et faibles, ils ont permis que le peuple se plaçât au-dessus d'eux-mêmes... Dès que les citoyens commencèrent à posséder la terre autrement que suivant la tenure féodale, et que la richesse mobilière, étant connue, put à son tour créer l'influence et donner le pouvoir, on ne fit point de découverte dans les arts, on n'introduisit plus de perfectionnement dans le commerce et l'industrie, tous créés comme autant de nouveaux éléments d'égalité parmi les hommes... Lorsqu'on parcourt les pages de notre histoire, on ne rencontre pour ainsi dire pas de grands événements qui depuis sept cents ans n'aient tourné au profit de l'égalité... Si, à partir du XIe siècle, vous examinez ce qui se passe en France de cinquante en cinquante années, au bout de chacune de ces périodes, nous ne manquerez point d'apercevoir qu'une double révolution s'est opérée dans l'état de la société. Le noble aura baissé dans l'échelle sociale, le roturier s'y sera élevé ; *l'un descend, l'autre monte.* »

D'où, pour le « noble » en 1835 et après, deux attitudes possibles : prendre conscience de cette inévitable et nécessaire descente, agir et servir dans l'ordre nouveau, — ou bien refuser cette descente et réagir contre cet ordre. La première attitude est celle du vicomte de Tocqueville, ministre de la deuxième République, la seconde celle du comte de Gobineau. Elles sont contraires plus par l'accent que par le fond. La conclusion de l'*Essai* gobinien est manifestement inspirée par celle de la *Démocratie* tocquevillienne : le rythme, le mouvement, l'idée, demeurent les mêmes. La grande différence est celle d'un « Tâchons de vivre dans cette misérable société » à un « Crève donc, société ! »

Gobineau sait gré à Tocqueville d'avoir fait remonter sa haine de la Révolution et du nivellement jusqu'à Philippe le Bel, roi des légistes. Sept cents ans de Révolution ! C'est bien cela : la décadence de la France a commencé il y a sept cents ans, et je songe à Victor Bérard, qui avait imaginé de prêter au pessimisme historique de notre ami commun Ferrero cette opinion, que la décadence de Rome a commencé avec l'assassinat de Remus par ce scélérat de Romulus. Ce n'est pas en Allemagne que l'Empereur... D'où la germanophilie de Gobineau, et l'indignation avec laquelle il parle dans son mémoire sur la République, d'après les professeurs allemands, et quelques années après la guerre de 1870, des « cinquante-trois invasions dont la France a bouleversé l'Allemagne. » On sait en effet que des deux côtés de la frontière le décompte des invasions du voisin est un exercice classique de haute école guerrière.

Ainsi l'auteur de la *Démocratie en Amérique* a pu aider Gobineau dans sa vocation, vocation qu'on appellerait volontiers un saint-simonisme de la branche aînée, — la ducale. Saint-Simon, qui est le Balzac du XVIIIe siècle, s'il eût vécu dans la seconde moitié du XIXe, fût devenu un romancier, un grand Montesquiou qui eût écarté le roturier Proust par un : « Pardon, Monsieur, je romance moi-même ! » (Et que nous ayons vu avec Proust tomber en la quenouille de l'homme de lettres l'homme de lettres, le saint-simonisme de la branche aînée, quelle illustration de la thèse de Tocqueville !) Entre Saint-Simon et Proust, du moins, Gobineau a fait acte de présence, de continuité et de génie par les *Pléiades*, dont l'*Essai sur l'Inégalité* paraît la mine et le brouillon.

Il est remarquable que le mémoire sur la *Troisième République*, mélange étonnant, lui aussi, d'absurdité, d'utopie et de prophétie, semble aller pareillement à un roman, mais qui ne fut pas écrit par Gobineau. Qu'est-ce en effet que la République pour Gobineau ? Le

régime le plus propre à conduire la France à l'état de la Chine, c'est-à-dire au gouvernement des mandarins, et non seulement des mandarins, mais de tout ce *plankton* de petits intellectuels mécontents, qui ont préparé les examens et à qui il faut des places, — au gouvernement du mérite et de ce qui croit avoir le mérite, — au gouvernement des fonctionnaires, et de ces mauvais que notre saint-simonien appelle, avec des majuscules, l'Inspecteur (on se croirait dans *Intermezzo*) et le Délégué. C'est le « prolétariat des bacheliers » de Barrès. Et c'est aux *Déracinés* de 1898 que va de façon bien curieuse ce mémoire sur la *Troisième République*, qui doit être de 1875 environ.

L'homme républicain, pour employer le langage de Platon, Gobineau le voit en le déraciné qui n'est plus de sa province, et qui n'est pas Parisien, qui est simplement l'aventurier « aventurier d'idées, de sentiment, de desirs et d'instinct ». Aventurier sans vrai patriotisme, car le vrai patriotisme, le patriotisme de la terre, du sol où l'on enfonce des racines, a disparu pour lui, disparaît pour tous. Il est remplacé par un « patriotisme verbeux et vantard » qui (et nous retrouvons la doctrine) n'est pas l'œuvre de la Révolution, mais remonte à Louis XIV. Louis XIV est l'ennemi pour Gobineau comme Richelieu l'était pour Vigny. Cet aristocratisme littéraire et ultra qui se retourne contre la monarchie, le sens pratique, politique et contemporain en détournait Tocqueville. Mais quand Gobineau exprimait ses paradoxes à la cheminée du salon de Mme de Tocqueville, l'auteur de l'*Ancien Régime et la Révolution* devait reconnaître que les propos de ce diable d'homme, de ce cadet qui se disait de Normandie, ne manquaient pas de pertinence, et ne laissaient pas, tout en tournant mal, de cousiner avec les siens.

ALBERT THIBAUDET

LA PHILOSOPHIE RELIGIEUSE DE GOBINEAU

Ces pages sont, dans ma pensée, une addition ajournée pendant trente ans à mon livre de 1903 sur Arthur Gobineau, le premier qui lui ait été consacré en France. Ce livre avait pris, au cours de sa rédaction, une ampleur imprévue de moi : et, comme j'étudiais de près, dans le même temps, l' « arianisme » de couleur plus religieuse que venait de développer Houston Stewart Chamberlain, j'avais projeté de vouer à cette question un ouvrage particulier que j'annonçai à deux reprises dans celui dont je viens de parler. Je me contentai donc d'y mentionner brièvement le *Traité des écritures cunéiformes*, si suggestif par certains de ses chapitres, et d'emprunter quelques anecdotes aux *Religions et philosophies dans l'Asie centrale*, les deux œuvres où Gobineau a surtout développé sa philosophie de l'histoire religieuse. Or je préférai traiter du seul H. S. Chamberlain, d'abord dans trois articles de la *Revue des Deux-Mondes*, qui le présentèrent également pour la première fois au public français à titre de théoricien de race — puis, quelque dix ans plus tard, dans un volume qui me fut demandé sur lui pendant la guerre.

Depuis lors, je n'ai plus trouvé le loisir de réparer mon omission volontaire à l'égard de Gobineau. Et, cependant, le sujet est plus actuel que jamais, car les néo-romantiques allemands les plus influents, Klages, Ziegiler, Prinzhorn continuent d'opposer le germanisme au sémitisme sur le terrain de la religion, cependant que

le racisme allemand se montre fort antisémite en alléguant des préoccupations morales. L'espace me manque toutefois pour traiter ici la question dans toute son ampleur [1] et je laisserai de côté les *Cunéiformes* pour parler seulement des *Religions dans l'Asie Centrale,* — me restreignant à orienter de la sorte les admirateurs du comte vers ce canton de son œuvre théorique. Il y a montré l'étendue de son information et sa capacité de synthèse comme dans les autres aspects de sa pensée.

Dans la préface des *Religions en Asie,* l'ancien ministre de France à Téhéran nous présente comme un caractère propre aux Asiatiques, héritiers du Sémitisme, leur préoccupation mystique constante, (qui est d'ailleurs un trait fort général du primitivisme humain) : « La « première de toutes les affaires à leur sens, écrit-il, « c'est de connaître le plus possible et avec le plus de « détails possibles les choses supernaturelles. Toutes les « nouvelles qu'on leur en apporte, quelle que soit leur « source, ont du prix à leurs yeux. Ils ont besoin du « monde qu'on ne voit pas : ils le sentent *peser* sur eux : « ils se débattent contre l'impression perpétuelle du « mystère... Ils ont peur de manquer Dieu ou que Dieu « les manque. Chacun à vrai dire, en Asie, a l'esprit « ecclésiastique et mystique, la curiosité exagérée des « faits théologiques, l'habitude de divaguer ! » — Ingénieuses périphrases pour souligner en eux l'antique sentiment de « participation ».

La religion persane officielle est l'islamisme, sur lequel le diplomate français reprend à peu près les mêmes commentaires que dans les *Cunéiformes,* avec moins de développement. Il répète que les origines, en partie mésopotamiques, de l'Islam l'ont laissé assez imparfait en morale. Sans doute le Prophète, de caractère doux et

1. On trouvera sur ce sujet plus de détails dans l'un des chapitres de mon livre actuellement sous presse : *Sur la Psychologie du romantisme allemand.*

bon, a exercé son action personnelle en atténuant beaucoup de coutumes barbares, par exemple les inhumations d'enfants nouveaux-nés : mais les principes *logiques* manquent à la base de sa construction éthique. La justice surtout reste à peu près sans définition dans sa doctrine : elle s'y confond avec la volonté. Or la volonté de l'Essence infinie, constamment présentée comme d'aspect rébarbatif, contient *le mal comme le bien.* — Au contraire, la religion des Arians aurait atteint sur ce point un degré de précision qui ne laisse plus rien à désirer, surtout sous la plume de saint Thomas d'Aquin, l'Ange de l'Ecole : « La justice, a dit « ce docteur, est une attitude d'après laquelle, par une « volonté constante et perpétuelle, on rend à chacun « son dû. » — L'Islam reste loin de cette précision et son influence morale a produit en Perse une résurrection partielle du Dualisme arian et parsi, qu'on y appelle le Shyisme.

Le Soufisme, au contraire, est une philosophie de nuance sémitique, généralement regardée comme un Panthéisme, mais qui serait plutôt un Quiétisme. Un soufy de grade supérieur, un « ouréfa » se considère comme fondu avec la substance de Dieu. Il ne reconnaît plus de distinction entre le bien et le mal (Molinos). Au point où il est parvenu (dans l'intimité de l'alliance divine), toutes les antinomies se résolvent en ce fait unique que sa vie intérieure est divinisée ! — Mahomet a tenté de sauver le libre arbitre humain menacé par la perfection, par la prescience divines. Les soufys le sapent au contraire, de même qu'autrefois chez nous les jansénistes d'une part et les quétistes de l'autre. Le quiétisme et non pas l'Islam est la grande plaie des pays musulmans.

Une telle attitude de l'esprit y est en effet favorisée par le spectacle constant de révolutions politiques sanglantes, et, en outre, par les attraits de la poésie. Car les

grands poètes persans, — ce sont les plus célèbres de l'Islam, ceux dont les vers sont dans toutes les mémoires et sur toutes les lèvres — ont exprimé le plus souvent un désenchantement total. A force de s'entendre répéter en belles strophes que le monde ne vaut rien, que l'affection de la femme ou des enfants est un leurre, que l'homme sensé doit se renfermer en lui-même, que dans son cœur seul cet homme peut trouver la félicité, la sécurité, le pardon facile de ses fautes, la plus tendre indulgence divine et, finalement, Dieu lui-même, il serait bien extraordinaire que le plus grand nombre ne finisse point par accepter comme une vertu l'*égoïsme le plus naïf*, avec toutes ses conséquences.

Ces vues sont fort pénétrantes. Toutefois la plus grande partie de l'ouvrage qui nous occupe est remplie par l'histoire d'une secte islamique qui venait de naître quand le comte gagna son poste à Téhéran. Elle était l'œuvre d'un jeune mystique fort séduisant qui avait été bientôt promu Messie par lui-même et accepté comme tel par de nombreux adeptes. Ceux-ci l'appelèrent le Bâb ou la Porte (du ciel). Comme ils causaient des troubles graves dans le royaume, leur inspirateur fut supplicié en 1847. La Secte était encore en plein essor secret quand Gobineau vécut en Perse : elle a trouvé plus tard quelques répercussions sporadiques en Europe. Avant la guerre de 1914, il existait à Paris, disait-on, quelques groupements bâbystes parmi les hommes de lettres et les artistes : ils n'ont jamais fait beaucoup de bruit.

Gobineau envisageait ce mouvement comme un retour à la plus pure philosophie sémitico-araméenne et il en a commenté les doctrines sur la Justice et sur la Grâce. Mais je dirai plutôt quelques mots de l'intéressant rapprochement proposé par lui entre ce mysticisme lointain et ceux qui jouaient déjà de son temps un grand rôle dans la pensée européenne. Dans la Bâbysme, fait-il

remarquer, le vêtement de la pensée est, certes, tout oriental, mais cette pensée ne diffère pas beaucoup, en son fond, de celle des « hommes nouveaux » de notre pays. Il entend évidemment par cette périphrase les adeptes plus ou moins marqués du romantisme social vers 1860, les socialistes français de 1848 (Proudhon est expressément nommé) qui étaient devenus en effet, eux aussi, mais par un tout autre chemin que les Bâbys, des mystiques émanationistes, déifiant la Nature, la Vie, les Forces productives et autres entités protectrices de leur personnelle volonté de puissance. — Les uns et les autres, précise en effet notre penseur, Bâbys et hommes nouveaux d'Europe, rêvent pour l'avenir une humanité éclairée, douce, sociable, productive, riche, heureuse, *ne se battant pas*, et, — ce dernier point demeure un aspect du problème que la pratique seule pourra résoudre, — *n'étant pas un jour à la fin très copieusement battue.* — Avertissement qui n'est pas inutile à méditer, bien que son auteur réserve sagement les droits de la « pratique » et quelqu'espoir qu'il soit réconfortant de placer dans les progrès réalisés dès à présent au profit du règlement pacifique des grandes contestations humaines.

Le rôle que les Bâbys font jouer, dans tout cela, à l'intervention du Dieu qui réside au fond de la conscience des fidèles, c'est exactement, poursuit l'observateur avisé de son temps, le rôle dont Proudhon gratifie la *Justice.* Trait qui vise assurément le grand ouvrage alors récent du polémiste sur *La justice dans l'Eglise et dans la Révolution*, dont l'assise, toute mystique, est la foi dans la justice *naturelle* de l'homme. — En analysant de près les deux conceptions, achève l'explorateur religieux de l'Asie antérieure, peut-être les trouverait-on plus étroitement apparentées qu'il ne semble. Et, de cela, l'on pourrait conclure qu'en fait d'idées hasardeuses, les Orientaux ne restent pas en arrière de nous.

Si le Bâbysme est une utopie, des utopies assez voisines trouvent des croyants dans les sectes philanthropiques d'Angleterre, d'Allemagne et de France.

J'espère qu'averti par cet exposé, trop sommaire, de quelques traits particulièrement suggestifs dans la philosophie religieuse de Gobineau, le lecteur cultivé jugera cet aspect de son œuvre aussi intéressant à scruter, aussi précurseur dans certaines directions que son arianisme politique, — s'il est évidemment affecté en revanche des mêmes originalités, parfois outrancières. Il y a toujours à gagner dans le commerce des hommes de talent et d'esprit.

ERNEST SEILLIÈRE

LA LOGIQUE DE L'ASIE ET L'HARMONIE INTER-HUMAINE SELON GOBINEAU [1]

Nous risquerions volontiers ce paradoxe, que Gobineau, vers le milieu du XIXe siècle, s'est attaqué aux problèmes du XXe avec les ressources du XVIIIe. Dans ses *Religions et Philosophies de l'Asie Centrale* il cherche, comme nos contemporains, à quelles conditions les Européens pourront faire leurs *associés* des différents peuples du monde : par là il est en avance d'au moins un demi-siècle sur l'esprit colonisateur de 1865. Mais les moyens qu'il met en œuvre sont puisés dans la « philosophie des lumières » : il lui fallait être sinon du XXe, au moins du XVIIIe siècle, pour s'intéresser à la relativité humaine comme il l'a fait. Nous le tenons pour disciple de Montesquieu non pas seulement parce qu'il a cru, comme lui, que pour être Persan l'on n'en était pas moins homme, mais parce que sa sociologie s'apparente à l'*Esprit des Lois* plus qu'à celle de Comte et de Durkheim.

L'opposition, chez lui, entre Européens et Asiatiques, ne relève ni de l'ethnographie, ni de l'histoire, ni de la géographie, mais de la logique. En cela il a vu juste, et plus que personne nous lui donnerons raison, ayant acquis la certitude que parmi l'ensemble de la culture « eurasiatique » notre réflexion occidentale ne s'est

1. La présente étude se fonde exclusivement sur *Les religions et les philosophies dans l'Asie Centrale* (1865), et nous nous référons à l'édition, d'ailleurs médiocre, parue chez Crès en 1923.

spécifiée que dans la mesure où y a dominé la logique instaurée par Socrate et Platon, puis codifiée par Aristote.

Alors que le péripatétisme a persuadé l'Occident de chercher le vrai hors de la contradiction, les Asiatiques n'éprouvent pas, tant s'en faut, le besoin de rendre homogènes leurs croyances. Alors que nous poursuivons l'idéal des idées claires, depuis la théorie grecque du πέρας et de l'εἶδος jusqu'à Descartes, les Orientaux n'ont jamais inclus dans des essences *a priori* les types de la pensée correcte. Voilà ce qu'a pensé, sans l'exprimer d'une façon aussi déterminée, Gobineau lorsqu'il a dénoncé dans la mentalité asiatique « l'usage immodéré de la méthode inductive » (4, 8, 159).

L'Oriental, d'après lui, excelle par l'intuition ; quand il raisonne il se livre « à des méditations sans limite » (5) ; il « divague » (8, 15) en ce sens que « rien ne gêne l'essor de sa fantaisie ». Oui, mais précisons. L'élan illimité de la réflexion asiatique n'implique nullement une absence de règles, une imagination anarchique. Ce qu'il faut dire, c'est que l'opposition entre entendement et imagination n'existe pas, non plus que celle entre sensation et intelligence ; c'est que toujours la pensée opère comme autonome et créatrice, mais avec cette réserve qu'elle trouve dans les canons de l'agir des règles que nous nous flattons d'atteindre, nous autres Occidentaux platoniciens ou cartésiens, dans la perfection des idées. Ce qui a manqué, sur ce point, à Gobineau, c'est de savoir que les philosophies de l'Orient sont issues de pratiques rituelles, non de mythes arbitraires, non d'une agilité dialectique toute formelle.

Notre auteur a donc très heureusement reconnu la spontanéité de la pensée en Orient, mais il lui a manqué de saisir le pragmatisme foncier de cette pensée. Serrons de plus près ce qu'il appelle abus de l'induction. Nous

n'y découvrons que ceci : l'absence de cette nécessité qui préside, chez nous, à la déduction. Gobineau n'a pas dû connaître ce qu'on a nommé, d'ailleurs à tort, le syllogisme indien, mais il n'a pas pu ignorer l'usage du syllogisme aristotélicien dans la scolastique persane. Cependant le sentiment, qu'il a éprouvé, de l'incompatibilité entre la méthode déductive et la mentalité orientale, n'est certes pas faux. Nous comprenons mieux que lui, aujourd'hui, pourquoi si l'on n'admet, comme les Asiatiques, ni « les idées », ni la « raison » — formules exclusivement platonico-aristotéliciennes — on ne saurait s'aviser de ce que l'Occident appelle déduction.

Aussi Gobineau apprécie-t-il en cartésien du XVIIIe plutôt que du XVIIe siècle, le manque de « bon sens »(5) ou de « sens commun » (10) chez les Asiatiques. Ne nous abusons pas au point de prendre au tragique un tel jugement : l'auteur ne méprise pas comme entièrement vaine la spéculation orientale, puisqu'il éprouve à son endroit la plus sympathique curiosité. Prenons-le tout de même au sérieux : Gobineau s'avère assez occidental pour croire à la valeur des idées claires [1]. Ajoutons aussitôt que ses idées claires à lui, ressemblent moins à celles de Descartes ou de Malebranche qu'aux sensations nettes de Condillac : nous n'en voulons pour preuve que son opinion sur le « supernaturalisme » (14) de l'Asie.

Il s'en faut de beaucoup que Gobineau fasse fi de la métaphysique ; il honore les docteurs soufis. Mais le *cogito* lui paraît une appréhension de la pensée humaine plutôt qu'un contact avec la pensée absolue (159). Si l'on prend son point de départ dans l'autonomie de l'Esprit universel, comme font Spinoza et Hegel, on se

1. De là cette expérience « pour voir », comme disait Claude Bernard, qu'il tente si curieusement : traduire en persan le *Discours de la méthode*, dans l'espoir que cela suscitera quelque réaction intéressante à constater, de la part des soufis (116, 158).

comporte comme les métaphysiciens orientaux : d'où cette surprenante, mais vraiment profonde assertion, que Spinoza et Hegel « sont des esprits asiatiques » (160). Lui, Gobineau, ce grand ami de l'Asie, ne se ressent pas Asiatique à ce point. Même sa connaissance si pénétrante de l'Allemagne romantique ne réussit pas à le rendre tellement asiatique. Certes Schopenhauer, son contemporain, et Nietzsche, son disciple, sont plus que lui des esprits d'Asie. Quoique le pangermanisme et le racisme allemand aient tiré à eux le comte de Gobineau, avec combien d'engouement ! il y a plus de classicisme français que de romantisme germanique ou oriental chez ce Français épris de clair savoir et de lucide justice interhumaine.

PAUL MASSON-OURSEL

GOBINEAU SINOLOGUE

> « La race blanche, auteur premier de la civilisation chinoise... »
>
> GOBINEAU, *Essai* (p. 297).

M. Arturo Labriola s'inquiète et réclame un anti-Gobineau ; M Robert Dreyfus instruit le « cas » de notre diplomate avec une minutie qui trahit quelque angoisse [1]. Et pourtant, si, bien sagement, M. Hitler s'était contenté de barbouiller des décors ou des devantures de Konditorei, l'œuvre de Gobineau resterait encore enfouie sous la poussière des bibliothèques, et ce nom qui court aujourd'hui les gazettes provinciales ne serait familier qu'à de rares curieux. Le fascisme a « lancé » cet avocat prétendu de Goering.

Entre tous les hommages, celui qui doit réjouir le plus un homme intelligent — (et Gobineau, hélas ! ne manquait pas d'intelligence !) — me semble devoir être celui qui, s'efforçant de juger *sub specie aeternitatis*, se refuse à suivre panurgiquement les caprices de la vogue.

Je connais, moi aussi, cette phrase de Gobineau : « Les peuples germains, longtemps méconnus, se montrent à nous aussi grands, aussi majestueux que les écrivains du Bas Empire nous les avaient dits barbares »,

1. Voir l'*Ere Nouvelle* du 10 décembre 1933, et *La Revue de Paris* du 1er octobre 1933.

et cependant je ne crois pas que l'*Essai sur l'inégalité des races* justifie la sauvagerie des pogroms hitlériens ou la turpitude du procès de Leipzig. Je ne le crois pas, parce que, dans son épitre dédicatoire à Georges V, Roi de Hanovre, Gobineau affirmait qu'il ne lui « appartenait pas... de quitter les régions élevées et pures de la discussion scientifique pour descendre sur le terrain de la polémique contemporaine ». Il ajoutait qu'il ne cherchait nullement à « éclaircir l'avenir ».

Laissons-le donc, conformement à ses dernières volontés, reposer en paix dans les « régions élevées de la discussion scientifique ». Quel romancier construirait encore ses caractères avec de la glande pinéale et des esprits animaux ? Quel moderne chasseur d'éléphants partirait en campagne armé d'une hache de pierre dérobée au Musée d'Ethnographie ? Et l'on veut « éclaircir » les problèmes politiques actuels aux lumières de l'*Essai!* La renommée de Gobineau ne peut que souffrir d'une utilisation si maladroite de textes dont l'intérêt est du même ordre que celui qui attache les savants au *Traité des Passions* de Descartes.



Entre toutes les civilisations auxquelles notre philosophe devait s'attaquer afin de mieux défendre la prééminence de la race blanche et plus particulièrement le rameau arian, la civilisation chinoise, grâce à son antiquité reconnue et à la variété des œuvres qu'elle a produites, paraissait la mieux armée pour résister aux assauts les plus acharnés.

Voyez plutôt avec quelle aisance Gobineau s'en débarrasse ! Cette réputation d'antiquité ? Elle n'a pu se maintenir que par suite de la « nullité prétentieuse de l'histoire écrite », appuyée par l'incertitude des chronologies. Si le grand nombre des systèmes chrono-

logiques, tous « inconciliables », ne constituait à lui seul une preuve irréfutable, » l'absence complète de monuments « serait assez symptomatique ». Il est vrai que Gobineau, incapable, par ignorance du chinois, d'aller lui-même aux sources, se borne à donner de ses affirmations péremptoires des preuves de troisième et de quatrième main.

Or la sinologie, née après la mort de Gobineau, a fait justice immédiate des erreurs traditionnelles. La découverte des *Annales sur Bambou*, en 281 de notre ère, n'a pas ruiné complètement la chronologie admise par les principaux historiens et par le plus grand de tous, le fameux Se Ma-ts'ien. Si les deux systèmes sont en désaccord sur les dates antérieures au premier millénaire avant J.-C., les divergences diminuent rapidement pour s'annuler en 841. La chronologie chinoise n'est pas plus douteuse que celle de la Crète ou de Rome. Et quand elle serait plus problématique, pourquoi en conclure que la civilisation chinoise a usurpé sa réputation d'antiquité ?

Pourquoi ? Parce que Gobineau veut assimiler P'an Kou, dont les Chinois ont fait leur « premier homme » à je ne sais (et Gobineau ne sait) quel « chef blanc » qui, après d'heureuses opérations militaires dans le Ho Nan fut « chargé par la providence... d'inventer une civilisation » puisque les jaunes, par suite de la couleur de leur peau, ne savaient se donner eux-mêmes la culture qui leur convenait. La naissance relativement récente de la civilisation ariane forçait Gobineau à rajeunir la vieille Chine.

Les temps sont révolus où des sinisants trop habiles découvraient Jéhovah dans Lao Tseu. La garde d'épée au thème de Gilgamesh, exhumée dans le Chan Toung permet d'induire que des relations commerciales se sont nouées entre l'Asie antérieure et l'Extrême-Orient ; elle ne permet pas de penser que le *Tao Tö King* fut

dicté par le Dieu des Juifs au rival de K'ong Fou-tseu.

La culture chinoise est aussi surfaite que l'antiquité chinoise est exagérée ; elle « enseigne les absurdités les plus monstrueuses » ; la trop fameuse « politesse » n'est qu'un devoir social produit par une « invention formaliste ». La littérature n'existe pas ; ce qui en tient lieu joue le rôle d'un « nouvel agent de stagnation » ; les seules œuvres tolérables, les romans, ne valent qu'en vertu du défaut d'inspiration des écrivains. Inspiration si déficiente que « l'ode à la façon de Pindare n'a jamais passé par l'esprit de cette nation rassise » et que la philosophie traîne lamentablement à terre ses pauvres « maximes usuelles ». Encore si ce positivisme avait réussi à édifier une science ! Mais il n'a su qu'entasser une « compilation verbeuse », un fatras « lourd et pédantesque ». A côté de celle des Assyriens ou de celle de Ptolémée, l'astronomie chinoise fait « médiocre » figure. Médiocrité. Médiocrité de la peinture, bonne, tout au plus à « lutter avec les plats chefs-d'œuvre du daguerréctype ».

Et voilà !

Gobineau sinologue ressemble un peu à ces parisiens qui, persuadés que la cuisine « céleste » se compose exclusivement de nids d'hirondelles et d'ailerons de requins, refusent d'entrer au Chang Haï Fan-tien de la rue Cujas, par peur d'être forcés de se détromper.

Il est évident que Gobineau veut ignorer la Chine dans la crainte de se trouver séduit et réduit à *quia*. Cette idée simpliste de l'importance des rites suppose que celui qui la professe ne connaît que très superficiellement le *Li Ki*. Quiconque lit sérieusement cet ouvrage constate que la morale confucéenne fait la part belle à l'intention, et que le Kiun tseu, le sage, n'est pas astreint aux obligations de forme qui entravent les Siao jen. Quant à Mö tseu, si violent adversaire du ritualisme et des simagrées funéraires, quant au

Tao Tö King, si riche de sens cachés en ses six mille caractères, Gobineau les passe sous silence.

Philosophie formaliste et vide d'imagination ? Allons donc ! Quelles métaphysiques plus échevelées que celles de Tchoang tseu, de Houai Nan-tseu, de Pao Po-tseu ? Si échevelées que le sceptique Wan Tchong les raille avec la verve injuste d'Aristophane fouaillant Socrate. Non, le chinois artiste ne manque pas d'imagination. L'ode pindarique n'a pas fleuri dans le pays de Lou ; mais c'est parce que les conditions sociales et économiques de la Chine différaient beaucoup de celles qui, en Grèce, ont déterminé l'éclosion du lyrisme. Les poèmes de Kiu Yuen et ceux de Song Yu, le Tchao Houen et le Li Sao, les Kieou K'o et les T'ien Wen témoignent au contraire d'une imagination forcenée ; tel sinologue proposait naguère à ses étudiants l'étude du « Rêve dans la poésie chinoise ».

Non, le mérite des romans chinois n'est pas fait de sécheresse d'esprit. Sans doute *la Brise au clair de lune* [1], merveille du genre, ne soutiendrait-elle pas la comparaison, pour la richesse poétique, avec la *Nadja* d'André Breton ; toutefois ce petit livre contient mieux qu'un tableau de mœurs ; il discute précisément la valeur de la morale formaliste et ajoute à la peinture, — très délicate, — des caractères une superstructure métaphysique dont le pédantisme est exclu, mais non la profondeur. Sœur d'Antigone, l'héroïne combat les lois écrites dans les Kiu Li ; certaines des pages où s'analysent ses scrupules et ses angoisses font invinciblement songer au discours d'Antigone, que Gobineau n'aurait certes pas accusé de bassesse.

***

1. Traduit par M. Soulié de Morant dans les Cahiers Verts.

Étrange hommage, dira-t-on ; pourquoi ? Les travaux scientifiques ne sont-ils pas plus que tous autres rapidement périmés ? Taine compose à grand labeur ses *Origines de la France Contemporaine* ; M. Mornet lui assène un gros in-8 pillé dans les bibliothèques et les poubelles de province ; cet in-8° lui-même, mijoté pendant trente années, sera démodé dans six mois et inutilisable dans dix ans pour peu qu'un document nouveau soit d'ici là découvert et que M. Diafoirus l'orne de quatre index, d'addenda, d'errata et de corrigenda. Pourtant je ne regrette pas d'avoir lu Taine alors que je me repens des vingt heures passees sur les *Origines intellectuelles de la Révolution*. C'est que Taine, lui, était intelligent, et que les pires erreurs qu'il a commises, il a consenti à les commettre pour servir son idéologie. Comme Taine, Gobineau est un faussaire de génie.

Admirable intelligence dévoyée par l'idéalisme et l'a-priorisme, il a mêlé aux invraisemblances les plus criardes des vues si pénétrantes qu'elles forcent l'admiration ; celle-ci par exemple : « Il est impossible... de se défendre de la réflexion que si les doctrines des écoles que nous appelons socialistes venaient jamais à s'appliquer et à réussir dans les états de l'Europe, le *nec plus ultra* du bien serait d'obtenir ce que les Chinois sont parvenus à immobiliser chez eux... » (c'est-à-dire « l'utilité matérielle »). « Il y a sans doute quelque chose en Chine qui semble répugner aux allures des théories socialistes... le mandarinat est entouré de bien des prérogatives... le chef de l'état est trop vénéré... » Mais les socialiste sont très bien « admis, comme les politiques du Céleste Empire, qu'on ne force pas les nations à suivre une règle précise et exacte si la loi n'est pas armée en tout temps d'une complète et spontanée initiative de répression. Pour introniser leur régime, ils ne se refuseraient pas à la tyrannie. Le triomphe serait à ce prix, et une fois la doctrine établie,

l'universalité des hommes aurait la nourriture, le logement, l'instruction pratique assurés. Il ne serait plus besoin de s'occuper des questions posées sur la circulation du capital, l'organisation du crédit, le droit au travail et autres détails ».

De tous les sinisants du XIXe siècle, Gobineau est peut-être le plus perspicace ; il a senti combien d'éléments favorables au communisme couvaient dans la culture et dans l'âme du peuple chinois.

Bien plus que les fascismes, lesquels ne peuvent se réclamer de lui qu'en faisant argument des inexactitudes et des erreurs qu'il a prodiguées, les provinces soviétisées de la Chine et l'U. R. S. S. tout entière pourraient se recommander de Gobineau, et du meilleur : celui qui, oubliant un instant son dada, laisse enfin parler sa prodigieuse intelligence.

JEAN LOUVERNÉ

IV

GOBINEAU ET LE GOBINISME

RÉFLEXIONS SUR GOBINEAU

Il y a deux points de vue desquels il faut faire abstraction complètement, si l'on veut estimer à leur juste valeur l'influence historique des esprits : le point de vue « vérité absolue », et le point de vue littéraire. Pour ce qui est du premier, quelques indications suffiront pour rendre évidents en même temps le problème et sa solution. Si la « vérité » jouait un grand rôle historique, bien peu de fondateurs de religion, presque pas de philosophes, et *pas un* chef de parti politique n'auraient joué un rôle dont il faudrait tenir compte. Cependant, il y a eu Mahomet, Rousseau, Marx et Lénine... Pour ce qui est du point de vue littéraire, on peut presque aller jusqu'à affirmer que la valeur littéraire est au détriment de l'influence immédiate. Saint Paul, qui écrivit des lettres assez décousues dans un grec de province qui me paraît détestable, a certainement exercé une influence infiniment plus considérable que Dante, Gœthe et Racine pris ensemble. Automatiquement, la perfection littéraire situe une pensée sur un plan *autre* que celui de la vie réelle ou vécue. C'est pourquoi Napoléon avait raison de dire, en s'opposant ainsi directement à toute norme de bonne littérature : « La seule formule rhétorique sérieuse, c'est la répétition. » Pour agir sur la vie, il faut s'adresser *ad hominem.* Et

puisque l'immense majorité des humains n'a pas le sens littéraire, il est évidemment plus judicieux si l'on veut avoir de l'influence, de s'exprimer en démagogue qu'en grand écrivain.

En ce sens, les deux esprits de France qui indubitablement ont exercé, durant le demi-siècle écoulé, la plus grande influence historique au point de vue du genre humain, par opposition au point de vue exclusivement français, sont... Gustave Le Bon et le Comte de Gobineau. J'ai beaucoup connu le premier durant mes multiples « périodes » parisiennes. Et je l'ai beaucoup aimé, ne serait-ce qu'à cause de son faux air de Tartarin de Tarascon. Mais jamais je n'ai rencontré un Français qui l'ait pris au sérieux ; les élites le jugeaient mauvais écrivain, lourd, poncif, rabâcheur de choses déjà dites. Cependant, l'influence que Gustave Le Bon a exercée sur l'humanité est infiniment, mais infiniment plus grande que celle de Bergson. Tous ceux qui ont fait ou qui font la révolution mondiale, l'ont lu. Tous ceux qui, les premiers, ont tâché de la combattre, donc surtout les hommes d'État russes, ont été ses disciples directs. Et les faits ont donné raison aux vues exprimées par Gustave Le Bon, sur la psychologie des foules et des peuples, comme ils ont donné raison à bien peu de personnes dans toute l'histoire. En France, depuis le XVIIIe siècle, il n'y a qu'un seul homme dont l'influence historique puisse être comparée à la sienne : c'est Gobineau.

Gobineau était, du reste, sinon grand, du moins bon écrivain. J'aime énormément ses études sur la Perse. *La Renaissance*, que je n'ai lu qu'en allemand, me paraît être un fort beau livre. Mais c'est son *Essai sur l'inégalité des races*, dont la valeur scientifique est douteuse et qui n'est certainement pas un chef-d'œuvre littéraire, qui a fait de Gobineau une des grandes influences qui régissent le monde actuel. L'existence

du parti national-socialiste en Allemagne, à elle seule, le prouve. Des faits pareils rendent futile toute discussion théorique.

Je n'ai évidemment pas connu Gobineau. Mais dans ma jeunesse j'ai été l'ami le plus intime de celui qui, par ses livres populaires et vulgarisateurs, a fait de Gobineau, en Allemagne, une grande force historique : de l'anglais Houston Stewart Chamberlain. C'est lui qui m'a découvert « lorsque j'avais vingt ans ». Il a été mon premier maître ; c'est à moi qu'il dédia, j'avais alors vingt-quatre ans, son livre sur Kant. Je n'ai jamais partagé ses idées racistes ; aussi y a-t-il eu éloignement entre nous, dès qu'il épousa Eva Wagner, éloignement qui à la fin équivalut à une rupture tacite, car dans les dernières éditions de son *Kant*, la dédicace « A Keyserling, l'ami », fut supprimée. Et j'avoue que je n'avais jamais pris les idées racistes de Chamberlain au sérieux. Mais j'ai eu tort, les faits le prouvent bien ; Chamberlain a certainement été l'inspirateur principal de l'Allemagne qui a tenu durant la grande guerre. J'ai eu tort une seconde fois, lorsque j'ai ri en entendant Chamberlain désigner, dès 1923, Adolf Hitler comme le prophète de l'Allemagne à venir. C'est que ce n'est pas la vérité des idées qui compte au point de vue historique, mais leur correspondance et leur congruence avec des tendances obscures et profondes. Comme je crois l'avoir démontré dans mes *Méditations sud-américaines*, ces forces obscures sont responsables en dernier ressort de la marche que prennent les événements partout où la Raison lucide ne les comprend pas assez profondément pour pouvoir par cela même les diriger. Et ceci n'est arrivé jusqu'ici que peu de fois durant la longue histoire du genre humain...

Or quel est le ferment que Gobineau a introduit dans l'évolution historique ? *Précisément la conscience de la race*. Ce n'est pas l'idée « intellectuelle » de la prétendue

supériorité de telle race qui importe ici, mais le fait que la race *en tant que telle* a une valeur. Cette valeur, chaque race la fait valoir à sa manière. Demain, ce seront peut-être les nègres qui s'inspireront de Gobineau. Si aujourd'hui ce sont les « nordiques » qui se croient la race supérieure par excellence, cela s'explique par le fait que les « nordiques » ont été les premiers, après les Juifs, le peuple raciste par excellence, à poser l'accent sur la race.

Ce ferment de la conscience de la race doit sa virulence actuelle sans doute surtout au fait qu'à partir de la Révolution française l'opinion publique a presque totalement négligé ce facteur ; négligence qui forcément en a renforcé la puissance dans les bas-fonds du subconscient. Mais il y a autre chose encore : par réaction contre l'intellectualisme du dernier siècle, toutes les forces irrationnelles de la vie s'affirment avec une puissance nouvelle. Ce qui s'est passé en Allemagne, se passera à coup sûr, d'une manière ou d'une autre, en Chine et aux Indes également, puisque la suprématie de l'homme blanc y était due, précisément, à son intellectualité plus avancée, et que ces peuples-là veulent se libérer et dominer à leur tour. Ceci permet donc de prédire un accroissement continu du prestige du nom de Gobineau. Il est fort possible qu'on ne l'en lira pas davantage. Il est même probable qu'on le lira moins, car évidemment les Chinois, par exemple, n'ont aucun intérêt à glorifier la race germanique. En Allemagne même, à mesure que la science des races avancera, on croira de moins en moins à la théorie originelle de Gobineau. Mais on ne l'en citera, on ne l'en vénérera, on ne l'en évoquera que davantage : c'est-à-dire comme symbole mythique, comme saint. On lui attribuera à la longue mille choses qu'il n'avait jamais dites. Tel est le destin de tous ceux qui deviennent des agents immortels du devenir historique.

Mais, quoi qu'il en soit, il me semble certain qu'il faut

compter désormais avec la croyance en la race telle quelle, comme avec un des facteurs de l'histoire de demain. L'Allemagne d'aujourd'hui est essentiellement raciste. Si elle réussit à se relever durant les prochaines dix années — et je crois qu'elle le fera — l'idée raciste aura fait ses preuves historiques ; vraie ou fausse, elle sera « arrivée ». Alors, inévitablement, par métamorphose de contact, d'autres peuples participeront à la longue aux mêmes tendances et idées, dont, par conséquent, le prestige ira augmentant. Or, le premier initiateur de ces idées, ce fut le comte de Gobineau. Et c'est pour cela que je réaffirme, pour conclure, ma conviction que Gobineau comptera un jour parmi les esprits venus de France, qui auront exercé le plus d'influence sur le monde.

COMTE HERMANN DE KEYSERLING

DESTIN DE GOBINEAU

Il est semblable au destin de tous ceux qui apportent quelque chose de nouveau. Il a débordé, et même noyé sa pensée. Cette pensée pénètre nos tissus à tel point, elle circule en eux, pour les nourrir, avec une si substantielle richesse, que leurs réactions spirituelles n'ont plus à connaître leur source. Nous tirons d'elle des conséquences qu'il n'avait nullement prévues, et qu'il ne pouvait prévoir. Elle est semblable à *Don Quichotte* qui ne cessera pas, jusqu'à la fin des temps, de hanter nos chemins. Comme notre cher chevalier, elle a marché si loin qu'elle a laissé son père derrière lui. S'il revenait, il ne la reconnaîtrait plus. Pas plus qu'un père selon la chair ne reconnaîtrait son fils, comme il était en bas-âge, en tel génie héroïque qu'il renierait presque toujours, n'ayant pas « voulu cela ». Supposez John Shakespeare, alderman de Stratford, redescendant en ce monde et emporté dans *la Tempête* déchaînée par son petit William. Bien souvent déjà, j'imagine, nous avons tiré des idées de Gobineau, et de quelques autres, des conséquences contraires à ses propres conclusions. Souvenez-vous de son désespoir devant l'écroulement du monde. C'est qu'il n'envisageait ses destinées qu'en fonction de sa vieille aristocratie blanche, et non des mélanges de sang dont il avait lui-même découvert les sources, mais devant qui il refusait de voir la flamme qui vacillait à la surface toujours montante et fermentante du drame spirituel qu'entretenaient ces mélanges. Il

n'avait pas vu, par exemple, il ne pouvait pas même pressentir l'avènement du machinisme chargé, je pense, par une opération automatique, de recréer le rythme humain dont lui-même avait précisément dénoncé la ruine, et de faire rebondir notre vieux cœur vers des destinées sans cesse élargies.

La profondeur même de ses idées le conduisait à s'épouvanter d'elles. L'abîme s'ouvrait sous ses pas. Après avoir reconnu, dénoncé, maudit le plus souvent, parfois exalté comme malgré lui l'esprit positif de l'homme jaune, le lyrisme de l'homme noir, il en avait aperçu les plus prochaines conséquences, je veux dire l'anéantissement des aristocraties militaires d'ordre et de commandement. Mais il n'en avait pu voir surgir le double règne de l'intelligence et la sensibilité capables de révéler, justement en s'alliant aux impératifs ordonnateurs introduits dans l'esprit par le guerrier blanc, des orientations nouvelles, et même, on peut le supposer, une nouvelle mystique. Il n'avait pas aperçu, il n'avait pu apercevoir l'ajustement graduel de l'âme humaine à la science empirique d'abord, puis pure, puis technique, puis spéculative, pour affleurer au niveau sans cesse déplacé, mais de plus en plus dessiné dans ses contours, d'une cosmogonie et d'une métaphysique inédites qui trouvent dans la géométrie, la mécanique, la physique et la biologie universellement vraies la consolation d'un cœur bien autrement avide d'unité que d'éternité. « Le royaume de Dieu est en nous. » Il est dans l'harmonie intérieure conquise sur la terre même. Gobineau reste chrétien par sensibilité native, et catholique par tempérament aristocratique, sans paraître d'ailleurs se souvenir que le christianisme a jailli de la révolte des esclaves, et il reproche aux métèques de détruire la civilisation chrétienne en oubliant que les métèques l'avaient justement fondée. Mais il n'aperçoit pas, et il ne peut encore apercevoir la libéra-

tion de la foi, de l'espérance et de la charité par l'accord de l'intelligence avec la loi mathématique à quoi l'univers obéit, et par conséquent aussi l'âme humaine. Il ne peut pas encore se douter qu'il ferme la trilogie rendue possible par Montaigne, préfacée par Spinoza, et dont les deux premiers actes furent écrits l'un par Newton, le second par Lamarck respectivement créateurs de l'unité statique du monde et de l'unité dynamique de la vie. Or, ce que Lamarck, dont Michelet disait : « Il rétablit de forme en forme la circulation de l'esprit », ce que Lamarck a fait pour les espèces vivantes, Gobineau l'a fait pour les races humaines même. En dénonçant leurs fonctions respectives, et par là leurs rapports, il a rétabli entre elles la circulation de l'esprit. S'il ne l'a pas *voulu*, comme Lamarck, si même, par surcroît, effrayé de son œuvre, il a tenté de retenir le flot qui brisait les cloisons dont il avait auparavant fixé la nature et déploré la fragilité, c'est lui qui l'a déchaîné tout de même. Si l'humanité échappe un jour — bientôt peut-être — à l'anarchie par le sentiment de sa solidarité économique, puis organique, puis spirituelle, c'est pour une grande part à lui qu'elle le devra.

C'est si vrai que les caractères des races, analysés par lui et ramenés par lui aux directions premières de l'esprit, ont pris désormais pour nous un sens symbolique, puisque ces races elles-mêmes disparaissent peu à peu. Il les a précipitées dans le torrent de la vie psychique unanime, comme pour spiritualiser son panthéisme originel. Il a créé la liaison entre Jésus, fantôme probablement imaginaire, mais cependant réel qui, sans tenir aucun compte des races, a cherché en elles l'*humain*, et Nietzsche qui nous démontre qu'une recréation du monde intérieur est toujours possible, quelle que soit sa déchéance actuelle, en modifiant ou même en renversant de fond en comble ses valeurs. La volonté de puissance, si évidente en Jésus même,

peut se transporter aisément d'une race élue dans une agglomération d'hommes groupés autour d'intérêts nouveaux, et réaliser, par là même, une forme de civilisation aussi haute dans une multitude organisée en vue de ses impératifs économiques et instinctifs que dans l'oligarchie la plus consciente de ses devoirs. Un siècle ou deux, la volonté de puissance a soutenu l'idée de nation, après celles de théocratie, puis d'autocratie unificatrices. Elle peut soutenir de même n'importe quelle idée de groupement, à condition que ce groupement soit en accord profond, et pour ainsi dire tacite avec l'évolution substantielle des parties les plus vivantes de l'humanité. Ainsi, à travers les apparences formelles des sociétés et des mœurs, chemine souterrainement d'esprit en esprit la même flamme qui maintient dans la masse humaine l'instinct de surmonter, par le jeu mutuel et parfois antagoniste des individus, des élites, des peuples, des groupements et des races, la continuité, et par conséquent l'efficacité de l'*humain*.

J'irai plus loin. Même si la théorie gobinienne s'avérait fausse, elle aurait éveillé déjà dans nos cœurs un monde d'énergies actives. La science de l'humain est complémentaire de la science tout court, qu'elle détermine souvent, qu'elle suit tantôt avec ravissement, tantôt avec fureur, et qu'elle environne toujours comme une atmosphère, bien qu'elle la combatte quelquefois. Scientifiquement parlant, les bases du catholicisme, par exemple, ne reposent sur rien de concret, ou même sur des choses fausses. Sa métaphysique est rudimentaire, sa cosmogonie enfantine. Cependant elles ont été l'une et l'autre, pendant quinze siècles, le substratum de toutes les conquêtes, même matérielles, de l'Occident. Les mythes grecs, ou hindous, n'avaient qu'un fondement intuitif, maçonné tant bien que mal par un grossier empirisme. Ils nous ont conduits tout de même à organiser la raison et à découvrir la méthode. C'est,

je le crois, M. Bergson, qui a écrit que nous ne pourrions plus nous passer du transformisme, même si la réalité de ses vues n'était jamais démontrée, et qui a fondé sur ces vues son *Evolution créatrice.* En admettant que nous oubliions un jour Gobineau et son système, ils vivront en nous à tout jamais, à l'état de force secrète nécessaire à l'entretien de notre énergie spirituelle, comme le sang et l'influx nerveux que nous ne voyons pas circuler dans leurs réseaux ensevelis au plus profond de l'organisme, sont nécessaires à l'entretien de notre énergie physique. Si cette force, après avoir animé une heure les intelligences humaines, descend de plus en plus profond dans les mouvements mystérieux de leurs réserves subconscientes, c'est une raison de plus pour qu'elle ne périsse pas.

ÉLIE FAURE

LE GOBINISME ET LA POLITIQUE MODERNE

Il y a dix ans, je montrais la *rencontre* entre la pensée de Gobineau et la pensée moderne [1] ; — aujourd'hui, je constaterai le rapprochement entre les idées gobiniennes et les réalisations politiques actuelles... Je disais rencontre, plutôt qu'influence. Je ne crois pas, ou fort peu que nous soyons *gouvernés par les morts*, — je crois plutôt que nous sommes *déterminés* par nos ancêtres. — D'instinct, je rejetais les disciplines de mes maîtres, — et quand, par réflexions et par observations, je m'étais donné un cadre à mes opinions, je fus impressionné par la lecture de l'*Essai sur l'Inégalité des Races Humaines.* — J'ai eu la vision que je n'étais pas *libre*, mais au moins la consolation de trouver des contacts spirituels dans ma génération et plus encore dans celles qui m'ont suivi. — C'est alors que j'ai eu la révélation du *Cas Gobineau* : Faut-il en conclure que, comme le goût nouveau rejette le style périmé, l'esprit de ceux qui viennent se braque contre les idées désuètes, et que si Gobineau fut incompris par ses contemporains, c'est qu'il n'était pas des leurs ? Je crois cela volontiers... Quant à nous, nous avons l'impression de le découvrir tous les jours, il nous donne des raisons de *comprendre* comme nous comprenons et des clartés pour mieux comprendre ainsi. — D'autres que moi remarquèrent que notre génération découvrait entre

1. *Le Gobinisme et la pensée moderne* (*Europe*, octobre 1923).

elle et Gobineau une certaine conformité de pensée, et que cette pensée flattait secrètement certaines dispositions actuelles. — Et ce qui fut dit de plus curieux, le fut par Romain Rolland, qui analysant le conflit moral entre Tocqueville et Gobineau, écrivait ceci en 1923 [1] : « Cette jeunesse d'aujourd'hui (et ceux parmi les aînés qu'elle entraîne) retrouveront sans peine dans le comte de Gobineau le même dédain du libéralisme, de l'*opium humanitaire*, des idéaux démocratiques, la même vision tragique et hautaine de la bataille des races, — le même choix volontaire du pouvoir absolu dans l'État... — Enfin, l'idéal de force, d'ordre et de volonté contre celui de liberté... »

Avant d'évoquer les directions principales de la politique dans le monde, je voudrais dégager de l'œuvre de Gobineau les suggestions qui frappent le lecteur attentif, qui sent la pensée rayonnante du théoricien de la race. — La thèse de l'*Essai sur l'Inégalité des Races Humaines* tient compte de trois types humains purs (entités, si l'on veut) : le noir, essentiellement émotif, le jaune matérialiste, et le blanc *producteur*. Et parmi les blancs, l'Aryan seul est doué de l'*esprit social*, est apte à gouverner *socialement*. — Il est le fondateur des sociétés humaines, qui ont une vitalité progressive quand son sang se maintient, et perdent cette vitalité jusqu'à mourir, si le sang aryan s'efface par trop dans les mélanges. En somme, ce sang aryan agirait comme une *force (mécanique)*. On voit à quel point la théorie de Gobineau est déterministe, combien la recherche des aptitudes héréditaires est nécessaire pour diriger l'éducation et comment tous les problèmes d'immigration, d'assimilation et de colonisation peuvent prendre un aspect différent de celui sous lequel ils sont

1. *Le Conflit de deux générations : Tocqueville et Gobineau* (*Europe*, octobre 1923).

généralement considérés jusqu'ici. — Pour Gobineau, la confusion des races est déjà fort avancée, mais tout espoir est-il perdu ? et cet espoir ne légitime-t-il pas la recherche, au milieu de la masse, des éléments les plus aryanisés ; — ils peuvent apparaître et briller par leurs qualités raciales, comme des *pléiades*. — Et c'est vers eux que va, instinctivement, l'adhésion des peuples, qui aux périodes critiques de l'histoire ont un sursaut du *vouloir vivre*, la grande loi de la nature. Cette adhésion des masses est d'autant plus forte qu'il coule en elles plus de gouttes de sang aryan, générateur du *sens social*.

Qu'est-ce, sinon une affirmation de cette volonté de vie, que les mouvements révolutionnaires actuels, dont le plus caractéristique et le plus unanime est le mouvement allemand. En Allemagne, le gobinisme a eu une influence certaine, — directement, et aussi par Wagner, par Nietzsche et par H.-S. Chamberlain, — mais le terrain était dès longtemps préparé. — Vaincue et blessée dans son honneur, désorganisée par la constitution weimarienne, l'Allemagne s'est donné un chef qui a su exprimer son génie racial, et parfaire son unanimité. C'est pour retrouver son unité sociale que l'Allemagne hitlérienne s'est cru obligée d'éliminer les juifs qui, servis par le régime libéral, avaient mis en œuvre toutes leurs qualités individuelles et leurs attirances raciales pour se tailler dans l'activité intellectuelle, économique et politique de l'Allemagne social-démocrate la part du lion.

Il est intéressant d'examiner la *tragédie du peuple juif* à travers les théories gobiniennes, car l'aspect racial de la question juive n'est pas niable, et apparaît d'une façon nette à la lumière des événements. — C'est ainsi d'ailleurs que le jugeait Gobineau qui admirait, estimait les juifs, et pour leur fidélité à la tradition, et pour leur volonté à maintenir la pureté de la

race, — mais il ne leur reconnaissait pas l'aptitude créatrice de groupements sociaux, réservée à la branche aryane de la race blanche. De fait, les Hébreux, soutenus par la loi mosaïque, ont évité de suivre le sort des autres sémites de sombrer dans les mélanges dissolvants, et l'auteur de l'*Essai* leur fait une place à part ; ils n'ont cependant jamais pu fonder d'eux-mêmes un Etat. En Allemagne, les juifs se braquèrent contre le mouvement anti-libéral qui leur barrait la route, et le même fait peut se reproduire ailleurs. — Messianique dans son instinct social, fait de désir et d'impuissance, sans aptitude sociale réaliste et constructive, le juif risque d'être éliminé avec violence des postes de direction politique et morale qu'il aurait réussi à prendre dans les états, à la faveur d'un régime favorable ; — mais dans la vie économique des pays, l'intelligence juive est utile, nécessaire même. Il semble en effet que certaines aptitudes natives assignent aux juifs un rôle auquel ils s'astreignent généralement. Là où une élite sociale aryanisée maintient ses privilèges, comme en Angleterre, par exemple, la question juive se pose à peine. Les juifs sont des auxiliaires habiles et fidèles.

L'idée raciale est forte aux États-Unis. Sur toute l'étendue du territoire, diverses races coexistent *horizontalement*, avec presque toujours la prééminence de l'anglo-saxonne, qui par instinct se garantit des mélanges ; et depuis que Gobineau est lu et commenté, cet instinct aime à s'appuyer sur un dogme qui fait de plus en plus d'adeptes. D'ailleurs, les lois sur l'immigration proposent une discrimination raciale calquée sur les valeurs gobiniennes. — Quant à l'Angleterre, la continuité de ses vues politiques s'explique par la forte influence de son élite qui en somme gouverne toujours, et gouverne avec *le sens social*, — pour la collectivité ; — là est sa force, son secret qui lui permet de traverser des crises redoutables et pour elle,

et pour son empire colonial. Si l'on peut admettre que dans les Pays Scandinaves, la Hollande, l'Islande, parvenus à un stade social remarquable, la question raciale est résolue harmonieusement à tel point qu'on y pense à peine, — il est intéressant de remarquer que l'Espagne, dont les masses sont fortement sémitisées et mélanisées, c'est-à-dire composées d'éléments insociaux, est incapable, après plusieurs révolutions, de s'organiser socialement, et va du désordre à la réaction conservatrice, — et qu'il en est de même dans l'Amérique latine où les révolutions anarchiques aboutissent périodiquement à des dictatures tyranniques.

Personne, plus que Gobineau, ne s'est penché amoureusement sur l'Asie ; il l'aima avec ses défauts, ses vices mêmes, son inaptitude à comprendre le rationalisme occidental, — son vagabondage spiritualiste vers les divagations religieuses et sociales les plus compliquées ; — il n'en était pas dupe ; il ne se faisait aucune illusion sur les prétentions des Européens à assimiler les peuples d'Asie, ni même à les influencer ; il croyait plutôt que l'Europe subirait la contagion de l'Asie, — en quoi, il croyait la colonisation inféconde, si ce n'est matériellement et il voyait avec peine disparaître peu à peu le pittoresque de l'Orient. — Il attribuait surtout une mission asiatique à la Russie, à la condition qu'elle renonçât à regarder vers l'Europe. — N'est-ce pas maintenant sa destinée, celle que ses chefs semblent lui montrer, d'être moralement et socialement le centre d'attraction des populations de la Chine, entre autres, — et, comme Gobineau le pensait, de s'affermir dans un régime social spécifiquement slave, tartare et mongol.

Les autres peuples asiatiques, eux aussi, prennent conscience de leur race, — surtout par contact avec les Européens : raciste, la révolution kémaliste quand elle chasse les Grecs et les Arméniens, et quand elle

élimine les influences arabes ; racistes, certains mouvements qui se manifestent au Japon, — comme peut-être aussi ceux qui semblent poindre dans diverses colonies.

Quant à la France, quelle semble être sa destinée prochaine ? Elle a sa place à part : jusqu'ici, elle apparaît comme le groupement le plus statique, le plus conservateur, le plus inquiet d'agir qui soit ; aucune réaction de masse ne vient des générations nouvelles, faute d'esprit social. — Serait-ce la rançon de sa complexité raciale, incontestable, car nous en sommes à chercher une élite qui ait le souci de gouverner pour l'ensemble de la population et non pour quelques privilégiés. Notre destinée sera-t-elle celle de l'Espagne, l'alternance entre les tentatives socialistes se résolvant dans l'anarchie et le retour à un conservatisme stérile ? Je n'ose me prononcer. Toujours est-il que la France, en politique intérieure comme en politique extérieure, s'érige en champion de l'ordre pour ne pas dire de *ce qui est*, — et cela paraît manquer d'audace. — Nous avons la prétention de maintenir l'Europe dans une armature rigide, sans oser avouer que cela nous mine, parce que cela est contraire à l'évolution.

Ce que sera fatalement l'Europe de demain : le chaos ou l'Europe que nous entrevoyons à travers la thèse gobinienne, celle du dynamisme, celle où les puissances racialement fortes pourront s'épanouir, produire, c'est-à-dire créer des richesses et en faire profiter les peuples. — Peut-être les petites nations et les petits états trouveront-ils plus sûr et plus profitable de vivre à l'ombre des grandes puissances voisines, — c'est probable et dans l'ordre naturel. La situation de l'Europe centrale et des Balkans est paradoxale et n'est pas viable, parce que contre nature, dressée contre le mouvement, contre la vie.

Nous voyons donc combien la politique réaliste moderne cadre avec les thèses que Gobineau nous propose. — D'aucuns lui chercheront chicane sur ses arguments scientifiques, sur son érudition, d'autres au contraire souriront de ces scrupules de savants et diront : « Mettons que nous soyons en présence d'une hypothèse grandiose, elle explique des faits que nous observons, donc, elle est vraie ou tout au moins utile. C. Q. F. D. »

A dessein, j'ai gardé pour finir le témoignage de l'Italie fasciste où l'on sent vivre des héros de la Renaissance : « La grande loi du monde, ce n'est pas de faire ceci et cela, d'éviter ce point ou de courir à tel autre, c'est de vivre, de grandir, et de développer ce qu'on a en soi de plus énergique et de plus grand... », où, sous le signe du génie latin, l'unanimité presque s'est faite autour d'un chef qui a fait de Rome le *lieu* de la politique européenne.

La valeur de ce témoignage est grande : l'Italie moderne a senti et vu les rapprochements certains que l'on peut faire entre les idées de Gobineau et les idées sur lesquelles s'appuient les mouvements politiques actuels, elle a rendu hommage, il y a un an, sur le marbre de sa tombe à Turin, à l'auteur de l'*Essai*, de la *Renaissance*, des *Pléiades*..., en sanctionnant le caractère vrai et prophétique de sa pensée :

IL TEMPO E GLI EVENTI — NE ESALTANO LA FIGURA — DI PRESAGO PENSATORE

CLÉMENT SERPEILLE DE GOBINEAU

L'INFLUENCE DE L'ŒUVRE SCIENTIFIQUE DU COMTE DE GOBINEAU EN AMÉRIQUE ET EN SCANDINAVIE

Rutilis veniens Aurora capillis.
OVIDE.

Au collège et à l'université, Homère, Pindare, Théocrite, Virgile et Ovide nous font connaître les dieux, les déesses et ces héros, fils des femmes que les dieux ont caressées. Tous étaient blonds aux yeux bleus : de Vénus à Jules César. Aussi, quelle surprise d'entendre, dans l'Amérique de langue latine, des nègres s'écrier : « Nous, les Latins ! » Nourri de littérature plus que de science, ce continent croit encore que le mélange des races fait sortir, d'éléments hybrides, une race nouvelle et homogène.

Trois races distinctes habitent la France : Homo Europaeus, Homo Meridionalis (dolicocéphales tous deux) et Homo Alpinus (brachycéphale). Voici vingt siècles que ces races se marient entre elles, mais les types originaux s'affirment toujours à nouveau et une race unique n'en est pas sortie, sinon dans l'esprit des littérateurs.

Dans l'Amérique du Sud, l'élite est formée par les hommes venus d'Europe. Mais la majorité de la population se compose de nègres, importés d'Afrique et de Peaux-Rouges autochtones. Ceux-ci sont supérieurs aux nègres, mais restent inassimilables à notre civi-

lisation. En nombre croissant sont les métis, issus du croisement des blancs et des nègres ; et aussi les zambos, descendants des nègres et des indigènes. La population métisse est d'un esprit instable au possible. Quant aux zambos, ce sont des criminels-nés : ils n'ont hérité que les vices des races dont ils descendent, avec ceux des blancs, par surcroît. Cette opinion est celle d'hommes comme Garcia Calderon, James Bryce, Madison Grant, Gustave Le Bon, E. A. Ross et Lapouge. Ces auteurs n'eurent aucune influence sur la classe intellectuelle de ce continent, qui se nourrit de littérature espagnole et portugaise avec une légère teinte française.

Au Pérou, au Chili, en Argentine, les fils d'Européens conservent encore quelque unité racique. Mais le Brésil, plus étendu que les États-Unis, est tout autre. Dans ses immenses étendues, depuis Curitiba jusqu'au Venezuela, vivent quarante millions d'hommes : des Indiens, des nègres, des métis, des zambos et les descendants des Portugais, déjà trop métissés aussi. Bien qu'il y ait vécu, Gobineau y est inconnu. Des hommes à la peau d'ébène se croient et se proclament Latins et ils voient déjà une race brésilienne homogène se constituer. La population croît très rapidement. Cette année même, un littérateur brésilien écrivait que, dans soixante ans, la population compterait deux cent quarante millions d'âmes et que la race brésilienne serait une réalité ! C'est un rêve, car la Nature impavide applique ses lois biologiques et malheur à qui les transgresse. Ce que vingt siècles n'ont pas accompli en France, ne se fera pas en soixante ans au Brésil.

Dans quelques universités, des professeurs ont essayé de promouvoir les études de Génétique, d'Eugénisme, mais en vain. Le Bureau Panaméricain d'Eugénisme et d'Homoculture est à la Havane. Il va être transféré à Washington : cette décision en dit long.

Amérique Anglo-Saxonne

Les études d'anthroposociologie se développent au Canada. La Société d'Eugénisme du Canada a son siège à Toronto ; elle suit, avec succès, la marche en avant des savants des États-Unis. Dans ce pays, l'influence de l'œuvre scientifique de Gobineau est évidente, quoique ésotérique. Vers 1900, parut en France un livre de Demolins : « A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ». Il eut un immense succès et fut une révélation en Amérique. Demolins ignorait jusqu'au nom de l'anthropo-sociologie, mais le public apprécia hautement l'ouvrage et on en conclut que la France, malgré tout, était aussi un centre scientifique. C'est ainsi qu'une élite découvrit « l'Inégalité des Races Humaines ».

A cette époque, on pensait aux États-Unis ce que l'on pense encore au Brésil aujourd'hui. Plus d'un million d'immigrants débarquait chaque année, à New-York surtout. On était assuré de mélanger de telle sorte ces éléments disparates qu'il en sortirait un homme-type : l'Americain pur-sang. Tout étranger était sollicité de se faire naturaliser Américain. C'était la Terre Promise, mais quand Rudyard Kipling traversa le continent du Pacifique à l'Atlantique, il goûta peu la plaisanterie. Sous l'invasion des étrangers, le pays devenait une Babel et toutes les langues y étaient parlées. La guerre mondiale fut un catalyseur pour l'idée racique : les Américains fabriqués dans la dernière fournée de naturalisation jetèrent bas ce fallacieux manteau juridique et la force de l'hérédité dressa bientôt le pays entier en deux camps ennemis.

En 1916, parut le livre de Madison Grant, préfacé par H. F. Osborne, « Le Crépuscule de la Grande Race ». Grant, comme Gobineau, exaltait la race nordique et proclamait que la guerre était le suicide de la race

blanche. Ce fut une révélation. Les événements faisaient comprendre l'impossibilité biologique de créer une race homogène avec des cacogènes. Des grèves, des émeutes provoquées par des éléments inassimilables émurent les Américains de vieille souche. Une loi sévère arrêta l'immigration. Lothrop Stoddard publia, alors et coup sur coup : « Les Réalités Raciques en Europe », « La Révolte contre la Civilisation », « L'Assaut des Hommes de Couleur contre la Suprématie Blanche ». Toutes ces œuvres proclamaient l'exactitude scientifique des vérités que Gobineau avait entrevues.

Mais les travaux de Darwin, de Galton, de Lapouge, d'Ammon germaient dans les universités. La place manque pour décrire l'œuvre immense ainsi accomplie, œuvre scientifique dont Gobineau fut l'inspirateur reconnu. Stoddard me l'écrivait récemment : la preuve de l'influence certaine, mais indirecte, de Gobineau réside dans le fait que les partisans de l'obscurantisme scientifique attaquent Gobineau sans pouvoir infirmer ses affirmations. Madison Grant a une influence capitale en Europe comme en Amérique. Le 7 octobre, il m'écrivait : « Gobineau est véritablement le père de « toute l'agitation concernant les races. Il vint un peu « trop tôt, et la doctrine catholique l'influença ».

Aujourd'hui, les lois de l'Eugénisme et de la Génétique sont enseignées partout. La Fondation pour l'Amélioration de l'Homme — l'Institut des Relations Familiales — la Commission d'Étude de l'Immigration — d'autres encore, vulgarisent ces sciences. La Smithsonian Institution à Washington fait un travail ingrat, mais fécond. L'Amérique est le pays de l'initiative privée et la patrie des philanthropes. C'est ainsi que dès 1902 Carnégie fondait l'Institut qui porte son nom. Bientôt, Mrs. Harriman y ajoutait un laboratoire d'études sur l'hérédité. A la tête de ces laboratoires sont le Département de Génétique de l'Institut

Carnégie, l'Association de Recherches sur l'Eugénisme, la Galton Society. Des hommes comme Madison Grant, H. F. Osborne, W. K. Gregory, C. G. Campbell, Chas B. Davenport et H. H. Laughlin en sont les chefs, estimés du monde entier, et il m'est pénible de ne pouvoir, ici, commenter leurs beaux travaux. Au-dessus de tous ces penseurs, de tous ces centres d'étude, est la Fédération Internationale des Organisations d'Eugénisme.

Scandinavie et Pays Baltes.

De Binche en Hainaut jusque Kiew en Russie, les étapes des marchands du Moyen Age sont jalonnées par des églises au clocher en coupoles, signe distinctif du style des villes hanséatiques. Reval, Riga, sont de ces étapes sur la route des Warangers vers Constantinople. Les traditions familiales et civiques y constituèrent l'armature qui défendit la civilisation contre l'invasion des peuples de la Moscovie et de l'Asie. Depuis des siècles, de vieilles familles allemandes ou scandinaves y possèdent la terre ou y dirigent des maisons de commerce, filles de la Hanse, dont les relations s'étendaient depuis Lisbonne jusqu'au delà de l'Oural. Ces « Seigneurs-Marchands » ont gagné ce titre par leur esprit civique et leurs traditions sévères d'honnêteté commerciale. Ils constituent l'élite de ces cités, et leurs fils vont étudier à l'université de Dorpat, puis à Uppsala en Suède ou à Greifswald en Allemagne.

Visitant ces contrées, en 1907, et reçu dans ces familles patriciennes, j'entendis, pour la première fois, discuter et commenter « l'Inégalité des Races Humaines », traduite en allemand par l'éminent professeur Schemann. Les récits des scènes sauvages d'émeute de la plèbe, révoltée quelques mois auparavant, me firent comprendre l'admiration et la foi de ces Nordiques

dans l'œuvre de Gobineau, qui était pour eux le catalyseur de leurs sentiments raciques.

Mais c'est à l'université de Dorpat que je pus constater combien cette œuvre les avait frappés. C'est logique : les universités de ces pays sont organisées comme celles d'Allemagne. Tous les étudiants doivent y suivre les cours de philosophie, lien et criterium de toute science. C'est ce qui explique que Gobineau fut lu et compris plus facilement dans ces milieux que dans les familles de rang social analogue en France. Il fut le ciment qui agrégea en un seul bloc la résistance nordique à la persécution moscovite, hostile à la civilisation occidentale.

L'an dernier, l'université de Dorpat fêtait le tricentenaire de sa fondation par Gustave-Adolphe. Fille de l'université d'Uppsala, elle fut le berceau d'une pléiade de savants honorés dans le «Balticum», en Allemagne, et aussi en France. L'impression que me fit, en 1907, l'influence de Gobineau là-bas, m'est confirmée maintenant par le Prof. A. Luus, de cette université, qui m'écrit : « Depuis le début du siècle, l'influence de « Gobineau est sensible en Estonie, dans les sciences « médicales et naturelles ». Le pionnier de ces études fut le Dr. J. Luiga, puis vint le pasteur Willem Reimann, l'ennemi de l'alcoolisme. Le juriste Jean Tónnisson, homme d'État estimé, constitue avec eux le triumvirat qui propagea les principes de la Génétique. En 1924 fut fondée la Société Estonienne d'Eugénisme. Le Dr. Luus, lui, en fait partie et est le délégué de l'Estonie à la Fédération Internationale d'Eugénisme. De Dorpat, cette science rayonne jusque vers Haparanda.

En Finlande, on se trouve à l'extrême pointe de la civilisation européenne. Les Finlandais, c'est-à-dire les Scandinaves, malgré l'administration russe, avaient déjà fait de cette contrée, en 1907, le pays du monde où il y avait le moins d'illettrés. Les Finnois, c'est-à-

dire les habitants de race balto-orientale (Gunther), s'élevaient peu à peu au niveau de leurs frères nordiques. Quand on quittait Helsingfors pour Pétersbourg, on sentait que, dans cette capitale, la civilisation était un mince vernis cachant le Mongol des steppes asiatiques. Sous l'effroi de la révolution russe avortée, en 1907, Finlandais et Finnois se souvinrent de leurs ancêtres : Gobineau fit sortir de leur subconscient, le sentiment que leur race était la sauvegarde de leur civilisation contre la barbarie tartare.

Aujourd'hui, ces sentiments se sont cristallisés : on met au point une loi sur la Stérilisation, on répand les principes de l'Eugénique et de la Génétique. Le Prof. Karlo Hilden et le Prof. Harry Federley en sont les leaders. Ce dernier dit bien que l'influence de Gobineau est infime aujourd'hui, mais on ne peut nier qu'elle ait été déterminante il y a vingt-cinq ans. Quand je lis les travaux de Federley, j'y retrouve, en termes pratiques, ce que Gobineau entrevoyait comme désirable dans son étude théorique.

Au Danemark, la population mélangée provoque des courants d'opinions contraires, manifestations ataviques de races différentes. Ceux qui considèrent ces questions du pur point de vue scientifique, estiment l'influence de Gobineau négligeable. Mais ceux qui s'inspirent de l'anthropo-sociologie, se proclament ses disciples : leur nombre augmente constamment, et leur influence au point de vue social se fait de plus en plus sentir.

En Norvège, l'unité racique de la nation fait que la Génétique est honorée et ses principes écoutés. Gobineau fut, là encore, un initiateur de l'élite intellectuelle. Le Storting a créé une Commission d'Eugénique et un laboratoire. Le Dr. Jon Mjôn en est le directeur, entouré de médecins et de savants dont les travaux s'efforcent de conserver la pureté racique de ces fils de Vikings. La nation, d'un niveau intellectuel élevé, comprend

la portée des principes biologiques et leur obéit.

Comme me le disait encore dernièrement le Prof. H. Lundborg, Gobineau fut en Suède celui qui éveilla dans l'élite de cette belle nation, la soif de connaître davantage la Génétique et l'Eugénique. Aujourd'hui, ces sciences se sont développées grandement. Le centre d'études est l'université d'Uppsala, où existe l'Institut de Biologie Racique, dirigé par le Prof. Lundborg. Le peuple suédois est avide de science ; depuis Linné, bien des savants illustres en sont sortis. Dès 1898, Lundborg travaillait à ces questions, et d'autres avec lui. En 1917, le Roi et le Parlement étaient si convaincus du profit que la nation retirerait de ces travaux que l'Institut fut fondé. Lundborg et ses collègues ont publié des travaux lus et appliqués dans le monde entier. Qu'il me soit permis de citer, au moins, l'un des travaux du Prof. Lundborg : « *Les Mélanges des races chez l'homme* ». Paru en 1930 dans la *Bibliographica Genetica*, cet ouvrage est le développement logique des lois de Mendel et du Monisme sélectionniste. A l'appui de cette thèse et comme références, 510 savants et 1021 ouvrages sont cités ! En vérité, au-dessus de ces savants et de ces travaux, plane l'âme de Gobineau.

Toutes ces sciences forment un tout dans l'anthroposociologie. Tous ces centres d'études ont un but commun, encore trop méconnu : sauver les hommes et les races de la décrépitude vers laquelle ils glissent — les élever vers un avenir meilleur de santé, de bonheur et d'idéal — leur faire connaître ces lois biologiques auxquelles il faut se soumettre, pour ne pas disparaître. D'une telle œuvre, Gobineau fut le Précurseur. L'éclair de génie qui lui dicta « l'Inégalité des Races Humaines » nous commande de conserver son souvenir avec respect et avec piété.

WARREN C. KINCAID

V

TEXTES

NOTES INÉDITES

Les temps actuels verront s'accomplir les mouvements les plus énormes que l'espèce humaine ait encore réalisés à la surface du globe.

La France s'imagine, en prenant le nom de République, dissimuler son retour si net aux stérilités du régime bourgeois.

Quant à l'Allemagne, avide de se faire à la fois bourgeoise et dominante, prépotente et rusée, pacifique et souveraine, riche, si elle peut, elle est condamnée au rôle redoutable de toujours faire peur à ceux qui l'avoisinent ou d'être entraînée dans le tourbillon d'abaissement vers lequel l'appellent les intérêts qui la poussent vers les pays qui tombent, car au fond, elle a la même histoire, elle a monté avec eux, elle contient les mêmes formes de décadence.

Ce qui se passe à l'Orient ne présente pas les mêmes caractères. Il existe là des nations placées dans des conditions toutes particulières, qui ne ressemblent en

rien à celles que présente l'Occident. Cette nation, par une circonstance heureuse pour elle, n'est pas une nation. C'est un assemblage de peuples divers, pour la plupart très divers, pour la plupart impuissants à réaliser par eux-mêmes une *mission sociale* de quelque portée, et par conséquent très bien doués pour se faire mener par de plus capables qu'eux, lorsque pour une raison ou pour une autre, cette œuvre sociale leur paraît pouvoir ne plus contenir d'impossibilité. Les Russes se trouveront ainsi placés dans les meilleures conditions possibles pour remplir le rôle qui leur est, désormais, dans le monde assigné.

COMTE DE GOBINEAU

(Notes éparses, 1876.)

LE VILLAGE DE SAINT-GEORGES

... Pour entrer dans la baie Saint-Georges, on longe quelque temps une langue de sable qui s'avance parallèlement à la terre, on en double la pointe et on pénètre dans un vaste bassin entouré de rives assez plates. A l'est s'élèvent des maisonnettes de bois en grand nombre et devant toutes celles qui avoisinent la mer une ligne de débarcadères chargés de tonneaux.

Plusieurs barques et une ou deux goëlettes étaient mouillées à quelque distance du rivage, quand le *Gassendi* entra. C'était l'image parfaite de la tristesse la plus lugubre. Il ne pleuvait pas absolument, mais le brouillard distillait une humidité désagréable. Le ciel était bas et les nuées lourdes et languissantes semblaient avoir attendu l'arrivée du *Gassendi* pour s'appuyer sur ses mâts. Des flocons de vapeurs blanchâtres erraient le long de la côte, tantôt se fondaient les uns dans les autres, tantôt se séparaient. C'était à faire prendre la vie en dégoût, si on avait dû rester là à perpétuité.

Nous descendîmes à terre pour faire connaissance avec le village et passer le temps en attendant l'arrivée des Anglais ; contrairement aux traités, la population presque toute irlandaise de Saint-Georges s'occupe uniquement de pêche et exploite notre avoir, au nombre d'environ quinze cents habitants qui se sont graduellement emparés de cette place ; au printemps, les harengs poursuivis dans la haute mer par des poissons plus gros

qu'eux, viennent se réfugier en masse dans la baie, et les habitants de Saint-Georges n'ont que la peine de les y prendre. Ils les préparent, les salent, et c'est là leur fortune et leur unique moyen d'existence.

Il n'y a point d'agriculture, et il ne peut y en avoir. Le sable lutte avec les cailloux, les cailloux confinent à la tourbe. Beaucoup de sapins et des grandes herbes forment des taillis et des fourrés. Avec quelque peine, on réussit à obtenir des pommes de terre ; mais en petite quantité. C'est le suprême effort de la puissance créatrice de ce sol.

Cependant les cabanes ont bon air. Elles sont remarquablement propres au dehors et au dedans, garnies de meubles d'une certaine élégance, fournies de bons poêles qui permettent de braver la rigueur des hivers interminables. Hommes, femmes et enfants sont vigoureux, bien portants, de bonne humeur, bien vêtus. Rien n'est plus singulier que de voir passer sur cette grève sauvage des dames et des jeunes demoiselles en chapeaux, tenant, lorsque le temps veut bien le permettre, une ombrelle à la main. Cette élégance jure avec l'aspect de la contrée et plus encore avec le genre de vie du beau sexe. Car ces dames sont des néréïdes. Elles tirent les barques à terre, vont prendre le poisson dans la baie avec leurs pères et leurs maris, le salent, l'encaquent de leurs propres mains. Tout cela ne les empêche pas d'avoir une tenue fort convenable, d'être pour la plupart très agréables à regarder et de ne ressembler en aucune sorte à leurs émules du continent.

La presque totalité de la population de Saint-Georges étant irlandaise est, par ce fait même, catholique et fort zélée pour la religion. Une petite église en planches a été construite au milieu du village et est desservie par un prêtre qui relève de l'évêché de Saint-Jean.

Assurément, la religion est pour beaucoup dans la bonne attitude de ce peuple, dans la régularité extrême

de ses mœurs, qui est réelle, et par suite dans sa bonne santé, mais ce qui y contribue peut-être davantage et d'une façon plus directe, c'est l'habitude et la nécessité d'un travail incessant et l'absence du numéraire. A Saint-Georges et sur toute la côte de Terre-Neuve, la population irlandaise ne manque absolument de rien, sauf d'un sou dans sa poche et, en conséquence, le cabaret y est une institution inconnue.

Au printemps, on n'a ni assez de bras ni assez de temps pour prendre les harengs dans la baie, et, une fois pris, leur faire subir les préparations convenables. En été, les hommes vont pêcher au dehors. Une ou deux familles plus aisées qui possèdent des goëlettes, se rendent elles-mêmes à la Nouvelle-Écosse ou au Canada avec leur poisson et rapportent de ces lieux plus civilisés tout ce qui est nécessaire à la vie. En automne et en hiver, on coupe le bois pour le chauffage on raccommode les maisons et les embarcations, on refait les filets, surtout on fabrique par centaines les tonneaux nécessaires à la conservation des harengs. Pas une minute dans l'annee n'est libre d'un soin quelconque. Mais c'est toujours un soin dont chacun voit immédiatement l'utilité pressante et le résultat positif. Chacun travaille, mais profite directement et personnellement de son travail. Nul ne contraint son voisin, qui n'obéit à personne qu'à la nécessité, et tout le monde est affairé et content.

Ce sont de très puissants personnages et en bien petit nombre que ceux qui peuvent aller vendre eux-mêmes le produit de leur travail au dehors. La presque totalité des pêcheurs est dans l'impossibilité d'en faire autant. Ils sont donc contraints de se mettre en rapport avec les marchands de Saint-Jean qui viennent chaque année les trouver et reçoivent le poisson en échange d'objets d'utilité. C'est ainsi que les planches, les meubles, la farine, l'eau-de-vie, les vêtements tout

faits, même les rubans pour les femmes, les berceaux et les jouets pour les enfants entrent dans le pays. Une fois que le pêcheur a pris son poisson, comme il sait qu'il en retrouvera d'autre l'année prochaine, il le livre volontiers et en quantité plus qu'équivalente pour ce qui lui inspire quelque envie. Les traitants font donc, en réalité, un commerce usuraire. Ils le font d'autant plus que, dans les mauvaises années ou lorsque les besoins du pêcheur sont trop grands, ils consentent volontiers à des avances, et de cette manière engagent à perpétuité ce petit monde dans un mode de trafic qui leur profite à eux surtout. Mais, en somme, si jamais le pêcheur de Saint-Georges ne fait fortune, ce qui serait un fait presque inouï, il n'est jamais non plus dans l'inquiétude de mourir de faim. L'Océan représente pour lui une nourrice qui lui donnera toujours, à défaut de pain, au moins du hareng et de la morue.

C'est une petite Arcadie que je viens de décrire. Arcadie fort sévère, sans doute, et où les poétes font absolument défaut ; Arcadie sans troupeaux, sans clochettes, sans bergers, sans pipeaux, mais qui a cependant l'essentiel : c'est-à-dire des mœurs simples et pures et une sorte de bonheur placide et monotone peut-être... comme le bonheur. Peu d'événements marquent dans la vie des pêcheurs, et en général leur histoire est toujours la même.

Leurs pères, quelquefois eux-mêmes, sont venus de la verte Erin en un jour de détresse et quand la misère s'est trouvée si grande qu'elle ne pouvait plus s'accroître sans aboutir à la mort. Le souvenir qu'ils ont gardé de ce passé est terrible, et plus les années s'éloignent, plus la tradition l'exagère et l'assombrit. L'Irlande leur apparaît comme la plus malheureuse contrée du monde, martyre de sa foi, martyre de la haine que l'Angleterre porte injustement à la race qui l'habite. Le pêcheur conserve des récits de violences et de spolia-

tions épouvantables qui ne sont probablement pas tous très historiquement fondés, mais qui entretiennent en lui le mauvais vouloir le plus incontestable pour la nation britannique. Il les transmet à ses enfants avec cette sorte d'éloquence descriptive et saisissante commune à toutes les imaginations irlandaises, et il n'y a pas à douter que ces enfants, quand ils seront narrateurs à leur tour, ajouteront au fait devenu légende plus d'un trait auquel personne n'a encore songé jusqu'ici.

L'émigrant est donc sorti d'Irlande en secouant la poussière de ses pieds. Il s'est embarqué à bord d'un navire où l'espace, l'air, l'eau, la nourriture lui étaient, pour son pauvre argent, si parcimonieusement dispensés, que beaucoup de ses compagnons n'ont pas atteint la fin du voyage. Il ne manque pas d'accuser encore les Anglais de cette spéculation cruelle et a oublié ou ignoré que, la plupart du temps, il a été traité ainsi par ses propres compatriotes devenus de riches armateurs. Il ne sait pas, ou il oublie, et dans tous les cas il se ferait scrupule d'avouer, que le gouvernement britannique s'est au contraire entremis depuis plusieurs années pour faire cesser cette monstrueuse spéculation et a voulu que les émigrants blancs ne fussent pas exposés par les trafiquants à un sort non moins dur et mortel que celui des esclaves de Guinée entassés sur les négriers. Une loi a été portée par le parlement pour ordonner que désormais tout navire transportant des émigrants devrait assurer à chacun d'eux tant de pieds cubes d'air, tant de pieds carrés d'espace pour lui et ses bagages et serait tenu à emporter en vivres et en eau, des provisions suffisantes pour que la cargaison humaine ne fût pas exposée à périr en route.

Mais encore une fois, le pêcheur irlandais ignore tout cela et s'indignerait d'y croire, tant il a peur de se prendre de goût pour les Anglais.

Arrivé au terme de sa navigation, il s'est trouvé jeté sur le pavé de quelque ville où la nécessité évidente de travailler pour ne pas mourir de faim, s'est clairement manifestée à lui. Soit qu'il trouvât le salaire insuffisant, ou plutôt que ses habitudes enracinées lui rendissent des efforts soutenus insupportables, il n'a pas tardé à se trouver à peu près aussi malheureux sur la terre américaine qu'il l'était dans sa patrie. Il a entendu alors parler des pêcheries et de la baie Saint-Georges. Il a fait son paquet qui n'était pas lourd, il est venu et, par un bonheur inouï, il a enfin rencontré sa véritable vocation : un genre de labeur qui parle à l'imagination, rien qui exige une assiduité mécanique, et surtout l'absence heureuse des séductions alcooliques auxquelles il ne sait pas résister.

Je disais tout à l'heure qu'il n'existe pas de poètes à la baie Saint-Georges. Non ; mais la poésie ne manque pas à cette existence, et c'est pourquoi les Irlandais, race essentiellement conduite par la mobilité des impressions, s'accommodent si parfaitement de ce milieu, et incontestablement s'y améliorent, ce qui est la meilleure preuve qu'il est fait pour eux. Car si nul événement ne vient jamais à terre troubler l'enchaînement régulier de la vie, il n'en est pas tout à fait de même lorsque les gens sont en mer. Là, ils entrent en lutte avec les éléments et courent tous les hasards d'un aussi rude combat. La résultat de leurs efforts n'est pas toujours le même. C'est une sorte de jeu où les chances abondent. Aujourd'hui le pêcheur est rentré avec une pêche miraculeuse remplissant jusqu'au bord son embarcation, et femme, enfants, l'ont reçu comme un triomphateur, en poussant des cris de joie. Mais demain, il va repartir et peut-être il restera huit jours absent, pour ne rien trouver et ne rien saisir.

Alors, il devient admirable d'obstination et de fermeté. Positivement, il est emporté par l'espoir, par la franche

passion du jeu. A chaque fois qu'il retire sa ligne où le poisson n'a pas mordu, il est désespéré. Mais, au moment où il la laisse de nouveau tomber et filer sur le bord de son bateau, l'attente le reprend et l'enivre.

Au milieu de ces alternatives rapides de déception et de confiance, il ne s'aperçoit pas de la marche du temps. Il n'a que pour deux jours de vivres et en voilà trois qu'il est parti. Il s'est juré à lui-même de ne pas revenir à vide. Il restera une semaine s'il le faut, et il se nourrit d'un peu de poisson cru, car il est mouillé jusqu'aux os et il ne saurait où allumer du feu. Voilà la vie que mènent les pêcheurs de Saint-Georges.

Pour achever le tableau, il est nécessaire d'ajouter que la seule autorité qu'ils connaissent, c'est le curé, et eux-mêmes le payent et lui donnent sa rente en poisson. Ils n'ont pas d'autre monnaie. A la vérité, depuis peu de temps, un homme parmi eux se prétend magistrat ; mais personne n'a besoin de lui, personne ne lui obéit et il ne réclame l'obéissance de qui que ce soit, car tout le monde sait et lui-même aussi bien que chacun, l'impossibilité où il serait de montrer un titre régulier qu'aucune autorité ne pourrait lui délivrer. La raison en est simple. C'est que le village de Saint-Georges est situé sur la côte française ; que son existence est complètement illégale et contraire au texte positif des traités ; que les pêcheurs anglais ou sujets anglais ne doivent pas s'établir là où la seule puissance régulière est celle du commandant en chef de la station navale française et de ses officiers. Mais comme cette puissance ne peut naturellement s'exercer sur des sujets anglais que pour leur faire quitter les lieux et que jusqu'à présent elle a toléré leur présence, il en résulte que ces honnêtes Irlandais vivent absolument sans maîtres, sans magistrats, sans constables ni gendarmes, en un mot sans loi, mais je me garderai

bien de dire sans foi, car ce sont les plus honnêtes gens du monde.

Je ne suis pas fâché d'avoir vu une fois dans ma vie, une sorte de pays d'Utopie où quelques-uns des rêves des philosophes se sont réalisés. Seulement je remarque qu'il a fallu, pour établir cet état de choses si singulier, précisément le contraire de ce que les inventeurs de cités ou de républiques idéales ont été imaginer et réunir de combinaisons propres, suivant eux, à rendre l'espèce humaine douce, bonne, maniable et sociable, et susceptible de se passer du frein des lois. Saint-Georges et les autres lieux de Terre-Neuve ne sont ni une Salente ni une ville de Campanella. Je n'y vois pas trop l'emplacement d'une abbaye de Thélème. Un climat sauvage et odieux, un paysage rébarbatif, le choix entre la misère et un dur et dangereux labeur, pas de distractions, pas de plaisirs, pas d'argent, la fortune et l'ambition également impossibles, et pour toute perspective riante, une sorte de bien-être domestique de l'espèce la plus rude et simple ; voilà, à ce qu'il semblerait, ce qui réussit le mieux à rendre les hommes habiles à user de la liberté absolue sans excès et à se tolérer entre eux. Je ne sais pas si les disciples de Fourier et de Saint-Simon voudraient de l'indépendance et de la vertu à ce prix. Ce qui est certain, c'est que les Irlandais de Saint-Georges s'en contentent et méritent, en conséquence, beaucoup d'estime.

(extrait du *Voyage à Terre-Neuve*)

COMTE DE GOBINEAU

LETTRES

A

MARIE DRAGOUMIS

J'ai connu Gobineau toute jeune, environ un an après sa nomination à Athènes. Nos deux familles ne tardèrent pas à se lier d'amitié et Gobineau prit bientôt l'habitude de venir chez nous presque tous les jours prendre son café d'après déjeuner dans la maison que nous habitions alors « vers l'an de grâce de Notre-Seigneur 1865 » — comme il écrira dix ans après — « dans les environs du portique d'Adrien, deux cents pas au plus à l'est sur la limite de l'Agora et tout à côté et même douze à quinze pieds au-dessus d'un laurier-rose que vous connaissez.[1] » Le café pris il s'attardait auprès de nous, et les heures passaient à causer ou à faire de la musique. Ma mère travaillait à son crochet tunisien. Ma sœur Zoé et moi nous brodions d'interminables bandes de tapisserie que je quittais avec joie pour me mettre au piano. Ma sœur chantait, je l'accompagnais, souvent nous jouions à quatre mains des sonates, des ouvertures de Mozart, des symphonies de Beethoven, le grand Septuor — Gobineau écoutait, assis derrière nous. D'autres fois encore conteur admirable, il nous disait des histoires de sa façon comme quoi le Chevalier de Tréfleur avait deux âmes et ce qu'il en advint et d'autres. Assise sur ma chaise basse, je laissais tomber ma broderie pour le mieux écouter. A cinq heures ma mère lui disait : « Maintenant c'est fini ; je sors faire des visites ou me promener avec mes filles. » Il partait toujours à regret. C'est lui qui nous guida dans toutes nos lectures ; il mit pour ainsi dire la dernière touche à notre éducation en nous faisant faire des rapports sur les auteurs classiques de tous les pays,

1. Lettre à ma Marraine du 4 septembre 1875 (de Carlsbad).

même les Hindous, Lui-même avait une préférence pour Shakespeare et surtout pour Gœthe.

Je n'oublierai jamais le salon de la Légation de France où l'on recevait tous les soirs ce qu'il y avait de plus choisi dans la société d'Athènes alors très restreinte, une partie du corps diplomatique (celle qui lui agréait) et les étrangers de marque de passage en Grèce. La comtesse de Gobineau avec sa belle taille et sa grâce créole présidait la table à thé. Sa fille aînée, Diane, notre amie, l'aidait à faire les honneurs, cependant que la petite Christine était envoyée se coucher de bonne heure. Gobineau ordinairement debout devant la cheminée tenait le dé de la conversation. Je n'ai jamais rencontré de causeur plus brillant. Son esprit, sa verve, ses étincelants paradoxes, attiraient bientôt tout le monde autour de lui. Son ironie lui suscitait souvent des ennemis mais il ne pouvait s'en défaire ! La maison était tenue avec goût jusqu'en ses plus petits détails. Gobineau aimait les belles choses et il avait rapporté de ses voyages, notamment en Perse, des étoffes et d'inestimables tapis. Il avait en horreur les bals et les grandes réceptions officielles qu'il évitait le plus possible. Sa promenade favorite était une flânerie aux bords de l'Ilyssus à « l'Antre des Nymphes » sous les colonnes de Jupiter où il fumait son narghileh en composant ses poésies et ses romans. Il aimait le sol attique, les lignes pures des montagnes, l'air si limpide. Plein de foi et d'ardeur il voulut dans le pays des chefs-d'œuvre réaliser les rêves de son imagination créatrice ; c'est à Athènes qu'il se mit à sculpter. En musique, quoique exclusif jusqu'à l'injustice, il avait le goût très sûr. Et ma sœur pour son chant, pour sa peinture et moi pour mon piano nous avons beaucoup dû à ses conseils et à ses encouragements. Le travail, voilà pour Gobineau la loi et les prophètes. Il était d'une activité prodigieuse et passait sans transition d'une occupation à une autre en les menant toutes de front ; les lettres qu'il nous écrivit si fidèlement pendant près de quatorze ans et où je crois qu'il se raconte avec le plus d'abandon, en font foi.

A l'âge de sept ans je devins la marraine d'un enfant du peuple que mon père me permit de prendre à la maison, quand il eut dix ans. Je lui appris à lire et à écrire, on lui fit une livrée et il devint un gentil petit groom.

Tout d'un coup on découvrit qu'il fouillait dans les poches des pardessus que les visiteurs laissaient dans l'antichambre et que notamment il avait volé 1.000 drachmes dans celui de Robert de Tascher. Mon père immédiatement le renvoya dans

sa famille. Gobineau arrivant à ce moment et me voyant désolée me dit : Ne vous désolez pas, Marika, c'est moi qui le remplacerai, vous serez ma marraine et moi votre filleul dévoué. Il le fut en effet jusqu'à la fin de sa vie.

On a dit que Gobineau n'aimait pas la Grèce. Je crois au contraire qu'il l'aimait beaucoup à sa façon. Il est vrai qu'il ne nous croyait pas les descendants des anciens Grecs et que nos revendications lui semblaient exagérées et dangereuses, sinon franchement absurdes. Nous taquina-t-il assez là-dessus ! Il nous tenait pour des Orientaux et comme tels il était tout disposé à nous aimer. « Les Orientaux », écrit-il en 1878 à propos de la mort d'un ami d'Athènes, « les Orientaux, je dis tous, ont ce privilège de n'avoir pas toujours le sens commun, mais il ne manquent de cœur que par exception et bien que le cœur les égare aussi souvent, encore est-ce le cœur et cela vaut mieux assurément de se tromper de cette manière que de donner dans les travers de l'ineptie, par la petitesse de tous les sentiments racornis, ce qui est extrêmement le cas Occidental [1]. » Il détestait la politique, mais la détestait partout et toujours et celle de tous les pays. Il fut souvent sévère dans ses jugements et ses propos sur le petit pays que nous étions alors, mais ne négligea par la suite aucune occasion de parler en notre faveur, notamment aux environs de la guerre Russo-Turque de 1877 et du congrès de Berlin qui la suivit. C'est alors qu'il publia en articles dans le *Correspondant* son *Royaume des Hellènes*, où il fait preuve envers la Grèce d'une impartialité doublée de véritable sympathie.

Gobineau quitta Athènes en 1868. Voici la lettre sans date qu'il nous écrivit la nuit, après nous avoir fait ses adieux le soir :

Vendredi, 2 heures du matin.

Je crois qu'il faut être très gai et que les choses iront pour le mieux du monde. Il n'y a pas d'attachement réel qui n'ait été éprouvé et c'est très bien que celui que j'ai si sincèrement pour vous passe par un essai qui en mesure la force, la valeur et la réalité. Si c'est peut-être un peu dur pour moi, cela importe au fond assez peu. Je vous retrouverai bonnes, charmantes, accomplies,

1. Lettre à Zoé du 29 décembre 1878.

telles que je vous laisse, telles que je vous ai vues pendant trois ans bientôt. Dire que pendant tout ce temps je n'ai rien trouvé, rien désiré en vous deux qui ne me donne pour vous la plus réelle et la plus méritée des affections ! Je ne vous dirai pas de penser à moi. Il serait impossible que cela ne fût pas. Je vous ai dû beaucoup de bonheur réel, beaucoup de puissance de créer, beaucoup d'idées et certainement des choses auxquelles je n'avais jamais pensé et auxquelles je n'aurais jamais atteint sans vous et cela aussi a été réciproque et de bonnes compréhensions que vous aviez en vous, j'ai contribué ainsi à les éveiller et je vous ai conduit à admirer des choses que vous étiez toutes deux prêtes à comprendre, mais qu'il fallait vous montrer. Comment donc m'oublieriez-vous ? Et c'est pourquoi je pense que tout ce qui arrive en ce moment est pour le mieux. A revoir donc, chère Zoé, chère Marika. Embrassez votre mère pour moi. Elle a été bien bonne et bien affectueuse et j'ai pour elle une reconnaissance infinie. Je vous baise les mains avec une tendresse, avec une affection que vous devinez. Je ne sais rien de meilleur que vous deux et plus digne de respect et d'attachement. Au revoir mille fois et jamais adieu.

*

Cette fidèle affection, cet attachement il nous les conserva jusqu'à sa mort. Les lettres s'espacèrent bien un peu vers la fin de sa vie, mais ne cessèrent que lorsque ses pauvres yeux refusèrent de le servir.

Voici trois lettres qu'il m'écrivit en 1870 et 1871.

MARIE N. DRAGOUMIS

Château de Trye (Oise).
8 octobre 1870.

Chère Marraine, je ne m'étonne pas du tout de ce que me dit Zoé que les Barthe déblatèrent contre

l'Empereur. Cela leur convient très bien et va à ces sortes de nature. Pour moi, je vous assure que je sens un mouvement tout contraire ; vous savez ce que j'ai pensé toute ma vie du régime impérial et des faits et gestes de la Cour et des hommes de ce temps-là et de la politique qu'ils faisaient ; j'y ai pâti et cela m'a valu de ne pouvoir sortir de Perse, de Grèce et du Brésil. Mais, franchement, je n'ai pas la moindre envie en ce moment d'en dire du mal, c'est par trop mauvaise compagnie et se trouver avec les Barthe et leurs camarades cela dégoûte d'y songer. L'Empereur est parti, tant mieux. Il n'y a pas besoin de lui courir après en lui jetant de la boue. Je pense, ma marraine, que vous me trouveriez assez amusant dans mon rôle actuel. Il faut vous dire que tout le pays se serait enfui et s'enfuirait si je n'étais pas là. L'épouvante est sans bornes et c'est une épouvante qui ne raisonne, ni ne réfléchit si peu que ce soit ; c'est un affolement. Les nouvelles les plus insensées sont répandues toute la journée. Un homme assez bien mis s'est approché de moi l'autre jour à Chaumont, au milieu de la foule que je cherchais à calmer et m'a demandé sérieusement : « Monsieur le Comte, est-ce vrai que les Prussiens font brûler les enfants ? » Je lui ai répondu : « Monsieur vous me donnez là une nouvelle qui me donne d'eux meilleure opinion que je ne l'avais. J'avais cru jusqu'ici qu'ils mangeaient les enfants tout crus ». Cela a fait rire et calmé pour le moment ; mais une minute après d'autres énormités donnaient la chair de poule à ces pauvres diables. Il faut que je sois constamment dans la rue de Trye, sans quoi la nouvelle de mon départ se répand et on commence à faire ses paquets. Ce que j'entends d'inepties est incommensurable. Je vous l'avoue en toute humilité, les penda-leptas sont dépassés de beaucoup. Rien n'est singulier comme le mélange qui a lieu. Ici un homme travaille aux champs, là un

autre court annonçant que le village d'à côté brûle. Ce n'est pas vrai. On s'émeut. On se calme. Un homme reprend sa brouette. — Les Uhlans sont à Chaumont, des groupes se forment, les femmes pleurent, on se presse autour de moi ; je fais rentrer tout le monde et reste au milieu de la rue pour recevoir les soldats. Ils ne viennent pas. Ils n'étaient pas à Chaumont. Tout à coup une voiture accourt de Gisors : les gens de Gisors viennent désarmer les gens de Trye ! Fureur, inquiétudes, proposition de se jeter sur eux. Je calme tout le monde. Les gens de Gisors arrivent ; des fusils, des sabres, des mines farouches, ils sont parfaitement gris ; les femmes me supplient de m'en aller, qu'on va me tuer ; les Gisors me saluent et annoncent qu'ils font une reconnaissance pour chercher le combat. Ils vont justement du côté où il est certain qu'ils ne rencontreront pas une âme. Le soir ils rentrent en chantant la *Marseillaise*. Voilà l'histoire de la semaine dernière et de celle-ci. Quand les uhlans sont entrés à Trye, la semaine dernière, c'étaient des lanciers saxons. Ils ont été fort polis, m'a-t-on dit. J'étais à Beauvais et je ne suis arrivé qu'une heure après leur départ. Ils ont demandé un verre d'eau. On leur a offert du vin, ils ont refusé. Avant-hier même scène à peu près ; j'y étais ; c'étaient des Prussiens ; j'ai causé avec l'officier ; cette même patrouille a reçu des coups de feu à Gisors ; elle est repassée par Trye fort paisible. Je m'étonne de n'avoir encore rien vu ce matin et de vous écrire tout ceci si tranquillement. J'attends de minute en minute. Je lis *My Novel* de Bulwer et j'ai fort avancé mon livre sur les *Pierres gravées orientales*. Vous ne connaissiez pas cela ? Adieu, chère marraine, charmante marraine, adorée marraine. Où est la maison au laurier rose ? Dans mon cœur, mademoiselle, si vous le voulez bien permettre et pour toujours, mademoiselle, que vous le permettiez ou non, car ce n'est pas votre affaire

à vous toute seule. Adieu, n'oubliez pas le septuor ni le reste. Les *yeux* non plus, ni que *le vin est un nectar divin.* J'embrasse le bout de vos petits doigts avec la plus respectueuse dévotion, ma marraine.

*

Paris, 1871.

Chère Marraine, on ne s'amuse pas du tout dans ce bas monde, en ce moment-ci, quand on n'est pas en Grèce. Là et surtout à Athènes, je suppose qu'il en est autrement. Mais me voici sorti des griffes de mon préfet allemand et ce n'a pas été pour trouver beaucoup de plaisir à Paris. Il n'en est pas moins vrai que j'ai battu les Prussiens pour ce qui me concerne. Mais cela ne suffit pas au bonheur. Nous vivons au milieu d'émeutes. Pendant le siège, toute la canaille nourrie à ne rien faire a joui d'un bonheur qu'elle n'avait jamais connu, et tandis que la classe moyenne, les petits rentiers, les employés souffraient réellement beaucoup de la famine, du froid et de la misère, le bon peuple était fort choyé, payé, chauffé, nourri à merveille. Tout cela cesse, ils sont furieux et comme il n'y a que quinze mille hommes de troupes ici, ils menacent tout le monde. Mais demain ou après-demain on attend deux divisions, quarante mille hommes qui viennent du sud et que les Allemands consentent à laisser passer. De sorte qu'on sortira peut-être momentanément d'embarras. Je crois, cependant, qu'il pourrait se faire que des troubles sérieux sortent de tout cela. Vous n'avez pas idée de l'aspect de cette triste ville pleine de soldats, de mobiles, de gardes nationaux, errants sans armes, débraillés, sales, désœuvrés ! Cela ressemble aux républiques de l'Amérique du Sud et vous pouvez penser quels sentiments cela m'inspire. Il est incontestable que la guerre a été jadis la plus belle chose du monde et la plus noble ; mais il ne l'est pas moins que dans le temps actuel

c'est la plus absurde, la plus sotte et la plus avilissante. Je vous enverrai dans quelque temps un *Salve Regina* qu'un de mes cousins, Jacques d'Arlincourt, m'a dédié. Je trouve cela très joli et je rêve à l'entendre chanter par Zoé. Qui sait ? Comme les choses s'arrangent, se dérangent, se montent et se démontent. Je vous raconterai un jour quand je vous verrai qu'au mois de décembre dernier, il s'en est fallu de rien que vous me vissiez entrer chez vous en corps et âme. Que dites-vous de cela ? Écrivez-moi vite, chère marraine chérie. Tous mes respects sont à vos pieds et toutes mes tendresses sur vos charmantes mains. Votre filleul dévoué.

*

Versailles, 27 avril 1871.

Au milieu des graves bavardages que je vais vous faire tout à l'heure, ma chère marraine, j'ai peur d'oublier de vous dire une chose à laquelle je tiens beaucoup et qui me vient dans l'esprit constamment quand je rencontre des femmes dans la rue. Gardez-vous bien ainsi que Zoé de tomber dans cette aberration de coiffures énormes, de cheveux impossibles et de chapeaux en pyramides sous prétexte que c'est la mode. En soi-même, c'est affreux et je puis vous assurer que cet abominable goût ne se trouve que dans les élégantes de profession comme Mme de Galliffet, Mme la Maréchale Canrobert et autres folles et en outre dans des femmes sans aucune valeur qu'on n'est nullement forcé d'imiter. Mais entre les deux je remarque qu'il y a tout ce qui est aimable, joli, sensé et adorable dans le monde ce qui me donne à penser que je n'avais pas besoin de vous dire tout cela, attendu que vous devez en être aussi convaincue que moi. Pourtant je suis un peu effrayé, je l'avoue, par la tendance que je vous ai toujours vue à vous grossir la tête. Répondez-moi

à ce sujet, pour me tranquilliser. Vous saurez donc que Versailles est une ville fort élégante. On se promène devant l'hôtel du Réservoir, et on y rencontre l'univers entier. Force militaires aussi fringants et non moins fanfarons que si tout le contraire de leur fortune leur était advenu ; on traîne beaucoup de sabres ; force belles dames. A tous moments des aides de camp revenant des tranchées ; le bruit du canon, des compliments, des bouquets, des rires etc... Et les Allemands dans le fond du tableau. Saint-Germain surtout s'annonce comme devant être fort brillant. Le marquis de Galliffet y commande, entouré d'une jeunesse militaire très dorée. M. de Walewska va y arriver. Les Impérialistes font rage. Ils se déclarent sûrs d'être rétablis d'ici à un mois. C'est un pauvre pays ! Et de tristes joyeusetés. Vous allez avoir pour ministre de France M. Pascal Duprat, un journaliste de sixième ordre, habitué à vivre dans la misère des mansardes du Quartier Latin et qui a une fille. Elle était dans les Chœurs de la Danse à l'Opéra il y a peu de temps et je crois qu'elle y est encore. J'ai l'honneur de vous la présenter. Cette mascarade est peu digne de durer. Quant à M. About, il est nommé à Lisbonne. C'est également peu solide. Comme j'envie votre tranquillité de personnes naturelles ! Je vous vois faisant votre promenade du soir, *maman* allant mieux. Tout n'est pas encore comme cela devrait être, mais cela viendra, j'en suis sûr, je le désire trop pour qu'il en soit autrement. Mais en somme, vous êtes heureuses, malgré les ennuis. Marc est heureux, Étienne assez content, vous deux des perfections d'enfants ; tout le reste s'arrangera. Comme vos lettres respirent bien l'air dans lequel je voudrais être ! J'avais demandé qu'on me rendît Athènes ; on m'avait donné un peu d'espérance, mais fort peu... Je n'avais pas voulu vous l'annoncer d'avance. Qu'auriez-vous dit si cela eût été ? A quoi vous imagi-

nez-vous que je pensais quand j'ai fait cette demande ? Croyez-vous que je vous aime moins qu'autrefois ? Croyez-vous que je me passe d'être assis derrière vous, et vous au piano ? Croyez-vous que je prendrais mon parti si je n'étais persuadé que de façon ou d'autre ce temps-là reviendra ? Répondez, chère Marraine. Votre lettre est charmante, je dis celle du 29 mars. Elle m'arrive d'avant-hier. Adieu. Je ne suis pas du tout découragé, abattu, ni rien de semblable, mais fort ennuyé. Mille tendresses à *maman* et à votre père aussi. J'embrasse bien fort votre main et votre front. Adieu, ma marraine chérie.

LETTRE A DOM PEDRO II, EMPEREUR DU BRÉSIL

(extrait d'une correspondance inédite)

Le comte de Gobineau, désigné comme représentant de la France au Brésil par le Marquis de Moustiers, Ministre des Affaires Étrangères, quitte la Grèce avec regret, le 12 septembre 1868. Puis, après un court séjour dans sa propriété de Trye, il s'embarque à contre-cœur, pour Rio de Janeiro, le 15 février 1869.

Cette fois, il partait seul ; sur le climat de Rio de Janeiro et les ravages qu'y exerçait la fièvre jaune, couraient alors des bruits alarmants, d'ailleurs très exagérés, qui inquiétaient Gobineau ; il craignait pour la santé de sa femme et de ses deux filles, surtout de la plus jeune, Christine, qui était de santé délicate. En vérité, la vie au Brésil, loin des siens, aurait été insupportable au Comte de Gobine au s'il n'avait été séduit, dès son arrivée, par la haute figure de l'empereur Dom Pedro II.

L'empereur avait alors quarante-trois ans, dix ans de moins que Gobineau. Il aimait les lettres, les arts et les artistes qu'il protégeait avec un zèle éclairé.

Une fervente amitié ne tarda pas à unir les deux hommes. Gobineau se souviendra toujours des soirées passées en discussions littéraires ou philosophiques avec le souverain ami au palais de Saint-Christophe de Rio de Janeiro ou dans la résidence d'été de Petropolis. Et dès qu'il aura quitté le Brésil, sur le conseil même de l'empereur, en mai 1870, s'engagera entre eux une correspondance qui ne sera interrompue que par les séjours et les voyages de l'Empereur en Europe, au cours desquels Gobineau l'accompagnera.

Quand Gobineau arrive comme ministre à Stockholm, en 1872, il est immédiatement séduit par la Suède. « Les trois

royaumes scandinaves, écrit-il à l'Empereur, sont les plus purs rameaux de la race germanique » Il met son correspondant au courant de la situation politique et sociale de la Suède. Il relate à son intention la mort du roi Charles XV ; ce sont ces pages que nous avons choisies dans sa correspondance.

GEORGES RAEDERS

Stockholm, le 4 octobre 1872.

SIRE,

... Nous venons d'avoir ici un grand et triste événement, la mort du roi Charles XV. Cet événement était fort prévu, la maladie était trop grave et ne pouvait faire grâce. Cependant, on est toujours surpris et j'imagine que c'est dans la condition humaine qu'entre les divers genres d'effets que produit ce passage, l'étonnement tient toujours une place dans toutes les imaginations. Le Roi était arrivé très affaibli à Malmoe, la première ville de ses États. Il voulait partir pour Stockholm ; il ne put pas, il lui fallut garder le lit. A trois heures, comme ses officiers dînaient, il en fit appeler un, le lieutenant des gardes, M. de Gullenram, un très jeune homme qui était un de ses aides de camp favoris. Il lui dit en le voyant que tout était fini, que les médecins lui avaient avoué la vérité et qu'il allait mourir avant la fin du jour. « J'en suis bien aise, ajouta-t-il, je suis trop fatigué. Ne me quitte plus, reste avec moi jusqu'à ce que je parte. » — Il fit asseoir le jeune officier sur son lit et, alors, les autres, tous des jeunes gens, car il n'avait guère d'hommes de quelqu'âge dans son intimité, entrèrent à leur tour. Il commença à devenir de plus en plus faible ; cependant, il remarquait tout haut qu'il ne souffrait rien qui annonçât la mort. « Je n'ai pas encore de crampes, disait-il ; je ne sens pas de froid aux extrémités ; mais ça va venir. » Jusqu'à la fin, il resta ainsi, étudiant sur lui-même, avec une curiosité calme, les signes avant-

coureurs de la dissolution. De temps en temps, il regardait ses officiers et leur souriait tour à tour ; mais il tenait la main de M. de Gullenram et la conserva dans la sienne jusqu'à la fin. Celui-ci lui dit, vers huit heures du soir : « Sire, Votre Majesté ne veut-elle pas laisser entrer le pasteur ? — Non, dit le Roi, je suis trop faible. » On crut comprendre qu'il répugnait à se laisser troubler dans l'attention singulière qu'il portait sur les phénomènes de sa fin, car il était d'un calme et d'une lucidité merveilleuses. Mais M. de Gullenram insista et lui dit : « Sire, si ce n'est pas pour vous, que ce soit pour nous, parce que vos officiers aimeraient bien à faire encore une prière avec Votre Majesté avant de La quitter. » Alors le Roi consentit. Le pasteur luthérien entra, mais, pendant qu'il lisait l'office, le Roi eut une crise plus violente et il fallut interrompre.

Quand il fut remis, il était tombé beaucoup, mais sa connaissance ne le quitta pas un instant. Il ne parlait plus, mais il continuait à sourire à tous les siens. A neuf heures et quelques minutes, il s'éteignit doucement et ne prononça qu'un seul mot : *Ilut ! (c'est fini).*

Lorsque la nouvelle de la mort du Roi arriva à Stockholm, c'était le matin. En deux heures, toute la ville était en noir, sans aucune distinction de classes. Les plus pauvres, les enfants du bas peuple, ne pouvant avoir des vêtements de deuil, mirent au moins quelque chose de noir ; toutes les servantes ne parurent dans les rues et au marché qu'en noir et cela durera encore longtemps. Mais ce que je trouve particulièrement extraordinaire, c'est qu'avec toute cette preuve évidente d'attachement au souvenir et à l'homme qui manquait, il n'y a pas eu un rassemblement, pas un groupe, personne n'a interrompu d'une minute le cours régulier de sa vie. Les postes n'ont pas été doublés, les soldats n'ont pas été consignés ; la nation suédoise pleure, mais ne trouble rien. Quand on a apporté le corps de

Charles XV par le chemin de fer, à toutes les stations, les paysans en deuil ont interrompu un moment leurs travaux pour apporter des fleurs qu'ils avaient en grandes quantités ; mais on ne poussait pas un cri, on pleurait et on retournait à son ouvrage aussitôt. A l'arrivée du convoi à Stockholm, il en a été de même, beaucoup de fleurs, des gens du peuple, des bourgeois, des gens du monde en grand deuil et pleurant en silence, mais pas de démonstrations bruyantes, pas de tapage et tout le monde retournant ensuite à ses propres affaires sans encombrer les rues d'une douleur fainéante. Je trouve, je l'avoue, que je vois là des hommes. Le changement de règne n'a donné lieu à aucune explosion de sentiment politique. Les élections renvoient les députés que l'on avait, sauf quelques changements insignifiants.

Le roi Oscar II fait exactement comme son peuple ; il pleure son frère et s'occupe des affaires. C'est un spectacle, encore une fois, singulier et digne d'être pris en considération. Je ne veux pas dire, assurément, qu'il n'existe pas de révolutionnaires en Suède ; mais il n'y a pas de parti révolutionnaire. Il y a seulement des individualités isolées et auxquelles personne, absolument, ne prend garde.

... Adieu, Sire, et daignez trouver ici l'expression de la plus respectueuse et entière affection qui est celle de Votre serviteur dévoué pour Votre Majesté.

COMTE DE GOBINEAU

GOBINEAU

ET

LE MOUVEMENT GOBINISTE

I. — *LA VIE DE GOBINEAU*

1816 Né à Ville-d'Avray, le 14 juillet. Elevé en France jusqu'à 14 ans.

1830 Départ pour la Suisse avec sa mère et son précepteur. Voyage de 4 à 5 mois à Durlingen, dans le pays de Bade. Départ pour Brienne dans le canton de Berne ; il entre comme interne au collège, où les cours étaient faits en allemand. C'est là qu'il prit goût aux langues orientales.

1832 Son père le fait venir à Lorient, où il continue sous sa direction ses études orientales. Il étudie les coutumes celtiques et l'histoire de l'Armorique, et écrit ses premiers vers.

1835 Fin des Etudes. Départ pour Paris.

Il occupe de modestes situations aux postes, à la Société du Gaz.

Il écrit ses premiers articles de journaux.

1841 ■ Alviano, condottiere. *(Unité.)*

■ Capo d'Istria. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avr.).

1843 ■ Articles de politique, critique littéraire, etc. *(Unité.)*

■ Articles. (*Quotidienne.*)

■ Scaramouche (Feuilleton de l'*Unité*).

1844 ⊡ Fondation d'un groupement de jeunes gens, « Les Cousins d'Isis ».

■ Les Adieux de Don Juan (Jules Labitte).

■ Articles. *(La Quotidienne, la Revue de Paris.)*

1845 ■ Articles. *(La Quotidienne, la Revue de Paris, le Commerce.)*

1846 ■ Articles. *(La Revue Nouvelle).*

■ Le Prisonnier chanceux ou les Aventures de Jean de La Tour Miracle. (Feuilleton de *la Quotidienne*, 31 mars et suivants).

■ Chronique rimée de Jean Chouan et de ses compagnons. (Franck).

Mariage avec Gabrielle-Clémence Monnerot (10 sept.).

1847 ■ Ternove, sous le titre : Octave et Marguerite. (Feuilleton du *Journal des Débats*, 22 oct.-23 déc.).

■ Fondation de la *Revue Provinciale*, avec Louis de Kergorlay.

■ Articles sur la décentralisation. *(Revue Provinciale.)*

1847 ■ Mademoiselle Irnois *(Le National)*.
■ Nicolas Belavoir. (Feuilleton de l'*Union Monarchique*, 4 juin.
1848 ■ L'Abbaye de Typhaines. (Feuilleton de l'*Union*).
◘ Le manuscrit de « Alexandre le Macédonien », tragédie, est reçu à la Comédie Française, mais la représentation n'a pas lieu à cause de la révolution de février.
Naissance de sa fille aînée, Diane (14 sept.).
■ Ternove. (Méline, et Libr. de Tarride, Bruxelles).
1849 ◘ Chef de cabinet d'Alexis de Tocqueville, ministre des Affaires Étrangères (15 juin).
◘ Nommé premier secrétaire à la légation de Berne (9 nov.).
1851 ◘ Nommé chargé d'affaires à Hanovre (26 juillet).
1852 ■ Nicolas Belavoir. (Publié sous le pseudonyme non autorisé de Ariel des Feux, Bruxelles).
1853 ■ Essai sur l'Inégalité des Races humaines (1re partie, 2 vol. Firmin-Didot).
1854 ◘ Nommé premier secrétaire à Francfort auprès de la Diète germanique.
◘ Rencontre avec Prokesch-Osten.
CHARLES DE RÉMUSAT. Article sur Gobineau *(Revue des Deux-Mondes*, 15 mai).
◘ Nomination à la mission extraordinaire auprès du Shah de Perse à Téhéran (19 déc.).
1855 ◘ Départ pour Téhéran avec sa femme et sa fille (février). Mort de son oncle, Thibault-Joseph de Gobineau.
■ Essai sur l'Inégalité des Races humaines (2e partie, 2 vol., Firmin-Didot).
◘ Titularisation au grade de premier secrétaire à Téhéran (30 juin).
◘ Nomination au grade d'officier de la Légion d'honneur (déc.).
1856 ● The moral and intellectual diversity of races. tr. by H. Hotz. (Lippnicott and C^{o}, Philadelphia).
CHARLES DE RÉMUSAT. Des races humaines (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août).
EWALD, Etude. *(Gœffingischen Gelehrte Anzeigen)*.
A. F. POTT. Die Ungleichheit menschlichar Rassen hauptsächlich vom sprachwissenschaftlichen Standpukte under besonderer Berücksichtigung von des Grafen von Gobinau's gleichnamigen Werke (Lemgo und Detmold).
Retour de Perse de Madame Gobineau et de sa fille.
1857 QUATREFAGES. Du croisement des Races humaines (*Revue des Deux-Mondes*).
Naissance de la seconde fille, Christine (23 mars).
Achat du château de Trye dans l'Oise.
1858 CHARLES DE RÉMUSAT. Article. *(Revue des Deux-Mondes*, 1er nov.).
◘ Retour en France.
Mort de son père, Louis de Gobineau.
■ Lectures des Textes cunéiformes. (Firmin-Didot).
1859 ◘ Nommé premier secrétaire à Pékin, où il ne va pas.
◘ Mission à Terre-Neuve pour la délimitation des pêcheries.
■ Trois ans en Asie. (Hachette).

1860 ◘ Mission à la commission internationale pour le réglement de l'annexion de la Savoie (juin).
1861 ■ Voyage à Terre-Neuve. (Hachette).
◘ Ministre à Téhéran (août).
1863 ◘ Retour de Perse.
1864 ■ Traité des Ecritures cunéiformes. 2 vol. (Firmin-Didot).
◘ Ministre à Athènes (octobre).
1865 *** Rawlinson v. Gobineau (*Fraser's Magazine*).
■ Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale. (Didier).
1866 Mariage de sa fille Diane avec le baron de Guldencrone, aide de camp de S. M. le Roi Georges Ier de Grèce.
■ Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale (nouvelle édition dans un autre format. Didier).
1867 ■ L'Abbaye de Typhaines. (Maillet).
1868 ◘ Ministre à Rio de Janeiro.
■ Articles. (*Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik)*.
1869 ◘ Départ pour le Brésil, sans sa famille (février).
■ Histoire des Perses. 2 vol. (Plon-Nourrit).
■ L'Aphroessa. (Maillet).
● Typhaines Abbey. tr. by Ch. Meigs. (Claxton, Remsen and Haffelfinger, Philadelphia).
1870 ◘ Retour du Brésil (mai).
◘ Nommé conseiller général du canton de Chaumont-en-Vexin (juin).
◘ Séjour à Trye pendant la guerre.
Ch. de Héricault. Les Perses et les Grecs .(*La Presse*, 5 avr.).
1871 Séjour à Paris, pendant la Commune, puis à Versailles.
1872 ◘ Nomination comme ministre à Stockholm (mai).
■ Souvenirs de Voyage : Céphalonie, Naxie et Terre-Neuve. (Plon-Nourrit).
◘ Rencontre avec la comtesse de la Tour, femme du ministre d'Italie à Stockholm.
◘ Rencontre avec le comte von Eulenburg, secrétaire d'Allemagne à Stockholm.
■ Catalogue d'une collection d'intailles antiques. *(Revue archéologique)*.
■ L'Emigration dans les deux Amériques. (*Correspondant*, 25 oct.).
1873 ■ L'Enseignement primaire en Suède *(Correspondant)*.
Paul de Saint-Victor. Art. sur l'Aphroessa. (*Moniteur Universel* 3 mars).
1874 ■ Les Pléiades. (Plon-Nourrit).
Albert Sorel. Art. sur les Pléiades. (*Moniteur*, 26 mars).
Barbey d'Aurevilly. Art. sur les Pléiades. (*Le Constitutionnel*, 18 nov.).
Ad. v. Keller. Zur französischen Romanliteratur. (*Beilage zur Allgemeinen Zeitung*, 31 juill.).
1874 Bulwer Lytton. A Novelty in French Fiction : Les Pléiades, (*Fortnightly Review*, 1er sept.).
■ L'Emigration au Brésil. (*Correspondant*, 25 juill.).
1876 ■ Nouvelles Asiatiques. (Didier-Perrin).

1876 ◘ Voyage en Europe avec l'Empereur du Brésil, dom Pedro II (octobre).

◘ Première rencontre avec Richard Wagner à Rome (novembre).

■ Amadis, poème. (1re partie, Libr. des Bibliophiles).

BULWER LYTTON. Art. sur les Nouvelles Asiatiques. (*The Nation* London, 7 déc.).

1877 ■ La Renaissance. (Plon-Nourrit).

SAINT-RENÉ TAILLANDIER. Art. sur la Renaissance. (*Revue des Deux-Mondes*, 1er août).

◘ Mise à la retraite (mars).

◘ Séjour à Rome.

1878 ◘ Vente du Château de Trye.

■ Le Royaume des Hellènes. (*Le Correspondant*, 10 mai, 10 juill., 25 août, 10 nov.).

BARBEY D'AUREVILLY. Art. sur la Renaissance. (*Constitutionnel*, 16 sept.).

◘ Séjour à Rome et en été en France.

● Romances of the East. (Appleton, New-York).

1879 ■ Histoire d'Ottar-Jarl et de sa descendance. (Didier-Perrin).

◘ Séjour en Italie.

LÉO DROUYN. Histoire d'Ottar-Jarl. (*La Guienne*, 28 déc.).

1880 ◘ Séjour en Italie ; en été en France et dans le Tyrol.

◘ Nouvelle rencontre avec Wagner à Venise (octobre).

1881 ■ Articles *(Bayreuther Blätter)*.

H. DE STEIN. Art. sur l'Essai. *(Bayreuther Blätter)*.

FRANZ MUNCHER. Ein neuer Amadis. (*Breilage zur Allgemeinen Zeitung*, 9 fév.).

◘ Voyage à Berlin avec Wagner. Séjour à Bayreuth (mai-juin).

RICHARD WAGNER. Introduction à l'œuvre de Gobineau.

◘ Voyage en automne en France et en Angleterre.

1882 ◘ Second séjour à Bayreuth (mai). Séjour à Chaméane (juill.-août). Retour en Italie (oct.).

◘ Mort du comte de Gobineau (13 octobre).

II. — *DE 1883 à 1902 (DÉBUTS DU MOUVEMENT GOBINISTE EN ALLEMAGNE)*

1883 HANS VON WOLZOGEN. Die Religion des Mitleids und die Ungleichbeit der Menschlichen Rassen. (Leipzig).

1884 COMTE DE BASTEROT. Biographie de Gobineau dans la 2e édition de l'Essai sur l'Inégalité des Races humaines. (Firmin-Didot).

■ Essai sur l'Inégalité des Races humaines (2e éd., 2 vol., Firmin-Didot).

1885 A. FIRMIN. De l'Egalité des Races humaines. (Ecrit par un nègre). (F. Pichon).

■ Ce qui se passe en Asie. *(Revue du Monde latin)*.

1886 EULENBURG-HERTEFELD. Eine Erinnerung an Graf Gobineau. (Frommann, Stuttgart).

EULENBURG-HERTEFELD. Art. sur Gobineau (*Bayreuther Blätter*).

1886 M. H. T. (COMTESSE DE LA TOUR). Préface d'Amadis. (Plon).
■ Amadis, poème. (Plon).
1888 BARBEY D'AUREVILLY. Les œuvres et les hommes, 2e série : les Historiens (Quantin).
1891 PAUL BOURGET. Sensations d'Italie.
1893 PAUL BOURGET. Cosmopolis, ch. VI.
1894 ⊞ Fondation de la Gobineau-Vereinigung par le professeur Ludwig Schemann sous le patronage de Ph. von Eulenburg et Hans von Wolzogen.
1896 D. G. (DIANE DE GULDENCRONE). Etude sur l'origine de la diversité des Races humaines. (Luce, Versailles).
● Die Renaissance — deutsch von L. Schemann. (*Phil. Reclam jun.*, Leipzig).
1898 LUDWIG SCHEMANN. Préface à la traduction de l'Essai sur l'Inégalité des Races humaines.
1899 ANDRÉ HALLAYS. Article sur Gobineau. (*Journal des Débats*, 25 avril).
BARBIER DE MEYNARD. Article. *(Journal Asiatique)*.
1900 JUSTI. Article sur Gobineau *(Archiv für Religion Wissenschaft)*.
LUDWIG SCHEMANN. Préface à la nouvelle édition de « Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale. (Leroux).
■ Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale (Leroux).
1901 LUDWIG SCHEMANN. Orientation nouvelle dans le domaine de l'histoire et de la science des peuples.
HANS VON WOLZOGEN. Article. *(Bayreuther Blätter)*.
1902 LUDWIG SCHEMANN. Préface à l'éd. de Alexandre le Macédonien. (Trübner, Strassburg).
■ Alexandre le Macédonien, tragédie. (Trübner, Strassburg).
LUDWIG SCHEMANN. Publication des lettres de Mérimée à Gobineau (*Revue des Deux-Mondes*).
EUGEN KRETZER. J. A. Graf von Gobineau, sein Leben und sein Werk. (Seemann, Leipzig).
EUGEN KRETZER. Gobineau, Nietzsche und Chamberlain. (*Francfurter Zeitung*, 2 juillet).
PAUL KLEINEKE. Gobineau Rassenphilosophie. (Berlin).
LUDWIG SCHEMANN. Gobineau und die Gobineau Vereinigung. (Freiburg).
● Die Renaissance — deutsch von L. Schemann. (Trübner, Strassburg.)
1902 ● Versuch über die Ungleichheit der Menschenrassen — deutsch von L. Schemann. (Frommanns, Stuttgart).

III. — *DE* 1903 *A* 1914 *(LE MOUVEMENT GOBINISTE EN FRANCE)*

1903 ERNEST SEILLIÈRE. Le comte de Gobineau et l'Aryanisme historique. (Plon-Nourrit).
ANDRÉ HALLAYS. Le vicomte *(sic)* de Gobineau. (*Journal des Débats*, 25 avril).

1903 Gravell. Graf Gobineau. *Zeitschrift fur französischen und Englischen Unterricht*, II, 359 ff.

▣ Représentation d'Alexandre le Macédonien à Weimar (9 mai), trad. C. Schemann.

Jacques Bainville. Art. sur Gobineau (*Action Française*, 15 avril).

Hans von Wolzogen. Der Heroismus in der Rassenfrage. (*Deutsche Welt v. Zahrgang*, nº 19, 8 février).

▣ Cession à la ville de Strasbourg du fond Gobineau, et fondation du Musée Gobineau (août).

1904 J. R. Graf Gobineau. (*Deutsche Rundschau*, CXX, 293 ff.).

Edouard Schuré. Précurseurs et Révoltés. Le Génie de la Renaissance d'après Gobineau. (Perrin).

Albert Sorel. Art. sur Gobineau. (*Le Temps*, 22 mars).

J. Morland. Art. sur Gobineau. (*Revue des Idées*, 15 juin).

Jean Frollo. Art. sur Gobineau. (*Petit Parisien*, 6 août).

▣ Conférences de Robert Dreyfus sur Gobineau et son œuvre à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, à Paris.

Comte de Basterot. F. Liszt et la princesse de Sayn-Wittgenstein. Souvenirs intimes et correspondance. (Du Jarric, Paris).

Georg Brandès. Art. sur Gobineau. (*Tag*, 5 mars).

Friedrich Hertz. Moderne Rassentheorien. (Vienne).

● A Renaissance, trad. Dr Székely Istvàn. (Budapest).

● Alexander, deustch von L. Schemann. (Trübner, Strassburg).

1905 Robert Dreyfus. La vie et les prophéties du comte de Gobineau. (Conférences de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales. Cahier de la quinzaine de Péguy).

Ludwig Schemann. Préface à l'édition de : Deux Etudes sur la Grèce Moderne. (Plon-Nourrit).

■ Deux Etudes sur la Grèce moderne. (Plon-Nourrit).

Jacques Morland. Pages choisies du comte de Gobineau, avec préface et biographie. *(Mercure de France)*.

Gaston Deschamps. Nietzsche, Gobineau et le Gobinisme. Le *Temps*, 2 sept., 10 et 24 sept.).

Ludwig Schemann. Préface à la nouvelle édition de : Trois ans en Asie. (Leroux).

Remy de Gourmont. Gobineau. *(Mercure de France)*.

1905 Jacques Morland. Gobineau romancier : Les Pléiades. (*Mercure de France*, 1er mai).

■ Trois ans en Asie. (Leroux).

Michel Sobeski. Gobineau Redivivus. (Poznau).

Lucjen Roure. Gobineau et l'Impérialisme. (*Etudes des Pères Jésuites. C. V.* 242 *ff.*).

1906 P. Seippel. Gobineau, Nietzsche et Chamberlain. (*La Semaine littéraire*, 13 janvier).

Fritz Friedrich. Studien über Gobineau. Kritikseiner Bedentung für die Wissenschaft. (*Avenarius*, Leipzig).

1907 Ludwig Schemann. Die Gobineau Sammlung. (Trübner, Strassburg).

1907 COSIMA WAGNER. Graf Arthur Gobineau, ein Erinnerungs bild aus Wahnfried (Stuttgart).

LUDWIG SCHEMANN. Préface à l'édition de la troisième République française et ce qu'elle vaut. (Trübner, Strassburg).

■ La Troisième République française et ce qu'elle vaut. (Trübner), Strassburg, et Plon-Nourrit, Paris).

MAURICE BARRÈS. Un nouveau livre de Gobineau. (*Le Gaulois*, 3 juin).

● Alexander — deutsch. Friedr. Hildebrand. (Osterode).

1908 LIENHARD. Gobineau, Amadis und die Renaissance. (Stuttgart.

HANS VON WOLZOGEN. Zum Andenken an den Grafen Gobineau. (Am Richard Wagner Geisteswelt. Berlin et Leipzig, p. 288 f. f.).

▣ Conférence de Tancrède de Visan sur Gobineau et l'Impérialisme, au Cercle du Luxembourg (13 mars).

1909 LUDWIG SCHEMANN. Préface à la Correspondance entre A. de Tocqueville et A. de Gobineau. (Plon-Nourrit).

■ Correspondance entre A. de Tocqueville et A. de Gobineau. (Plon-Nourrit).

TANDRÈDE DE VISAN. La morale de Gobineau. (*Akadémos*, 15 mars).

ALBERT SOREL. Notes et Portraits. (Plon-Nourrit).

A. DUFRÉCHOU. Gobineau. (Bloud).

MARY DUCLOUX. The French Procession. Chap. VIII : Gobineau the Prophet. (Fisher Unwin. London).

1910 LUDWIG SCHEMANN. Gobineau Rassenwerk. (Frommanns, Stuttgart).

MAURICE BARRÈS. Leurs figures. Ch. XII et article. *(Le Gaulois)*.

LUDWIG SCHEMANN. Gobineau und die deutsche Kultur. (Eckardt, Leipzig).

▣ Conférence de Tancrède de Visan au Salon d'Automne.

1911 ▣ Mort le 4 janvier, à l'âge de 95 ans, de la comtesse de Gobineau, née Clémence Monnerot, veuve de Gobineau.

ROBERT DREYFUS. Gobineau en exil. (*Le Figaro*, 19 janv.).

O. DE B. Article de la Nuova Antologia. *(Revue Hebdomadaire)*.

TANCRÈDE DE VISAN. Article avec lettre inédite de Gobineau. (*Journal des Débats*, 10 janv.).

ROBERT DREYFUS. Valerio et Lucie. (*Le Figaro*, 6 janv.).

1911 GEORGES DUBOSC. Madame de Gobineau en Normandie. *(Journal de Rouen)*.

ROBERT KEMP. Le Gobinisme. (*Aurore*, 8 janv.).

LUDWIG SCHEMANN. Avant-propos aux : Briefwechsel Gobineaus mit Adelbert von Keller. (Trübner, Strassburg).

■ Briefwechsel Gobineaus mit Adelbert von Keller (lettres de Gobineau non traduites). (Trübner, Strassburg).

TANCRÈDE DE VISAN. Un ancêtre du régionalisme : Le Comte de Gobineau. (*Revue Bleue*, 26 août).

TANCRÈDE DE VISAN. Introduction sur la Vie de Gobineau. (*Revue générale de Belgique*, avril).

SAINT-LOUP. L'oublié de Trye-Château. (*L'Eclair*, 3 août).

● Il Rinascimento, trad. di G. Vannicola. (Roma).

1911 GEORGES DUBOSC. Gobineau normand. *(Journal de Rouen).*

1912 TANCRÈDE DE VISAN. Le premier roman de Gobineau : Ternove. *(Marches de l'Est*, 10 sept.).

TANCRÈDE DE VISAN. Le comte de Gobineau philhellène. (*Græcia*, 1er juin).

● Saggio sulla ineguagliaza delle razze — edizione ridotta — tr. A. Sangiovanni. (Voghera, Roma).

1913 LUDWIG SCHEMANN. Gobineau. Eine Biographie. 1re pertie (de 1816 à 1864). (Trübner).

LUDWIG SCHEMANN. Quellen und Untersuchungen zum Leben Gobineaus (de 1816 à 1864). (Trübner).

TANCRÈDE DE VISAN. Préface à la nouvelle édition de : « Nouvelles Asiatiques ». (Perrin).

PAUL SOUDAY. Feuilleton, sur les œuvres de Gobineau. *(Le Temps*, 17-24 sept.-1er octobre).

OSCAR LÉVY. The life work and influence of Count Arthur de Gobineau. (Introduction à la Renaissance. New-York, London).

● The Renaissance, tr. by Oscar Levy. (N. Y., London).

■ Nouvelles Asiatiques. (Perrin).

1914 ANDRÉ DE HAVESY. Préface à l'éd. d'Adélaïde. *(N. R. F.)*.

■ Adélaïde. (*N. R. F.)*.

PAUL SOUDAY. Feuilleton sur Adélaïde. (*Le Temps*, 8 oct.).

TANCRÈDE DE VISAN. Préface à la publication de : Mademoiselle Irnois. (*N. R. F.*, 1er août).

IV. — *DE* 1914 *à* 1920 *(LE MOUVEMENT DE POLÉMIQUE SUR GOBINEAU PENDANT LA GUERRE)*

▣ Discours de H. Bergson, à la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences morales et politiques.

ED. PERRIER. Article sur Gobineau. (*Le Temps*, 29 nov.).

JUNIUS. Billet sur Gobineau (à propos de l'attaque de Bergson). (*Echo de Paris*, 28 décembre).

1914 PIERRE MILLE. Le mirage germanique. (*Le Temps*, 16 déc.).

BARONNE DE GULDENCRONE. Gobineau et les races germaniques. (Lettre à propos de l'article de Pierre Mille. *Le Temps*, 30 décembre).

GIOVANNI BOINE. Gobineau e la razza. (*Rassegna contemporana*, ser. 2., anno 7, p. 394, Rome).

PAUL-LOUIS HERVIER. Arthur de Gobineau. *(Nouvelle Revue)*.

1915 MAURICE MURET. L'orgueil allemand. (Paris).

FRANCIS DE MIOMANDRE. Une réhabilitation intellectuelle : Le cas Gobineau. (Paris).

ÉDOUARD HERRIOT. Les théoriciens du pangermanisme : I. Un conservateur anarchiste : Le comte de Gobineau. (*Les Annales*, 21 février).

Dr FRANÇOIS HELURE. Menus propos d'un médecin. (*Le Temps*, 26 févr.).

JEAN BERNARD. Article sur Gobineau. (*Journal d'Issoudun*, 28 fév.).

EMILE GAUTHIER. L'idée de Race. (*L'Intransigeant*, 23 mars).

1915 FRÉDÉRIC MASSON. Gobineau. (*Revue Hebdomadaire*, 16 octobre).

CLÉMENT SERPEILLE DE GOBINEAU. Frédéric Masson et Gobineau. (Lettre en réponse à F. Masson, *Revue Hebdomadaire*, 27 nov.).

ÉDOUARD SCHURÉ. Le Germanisme de Gobineau. (*Revue Bleue*, 13-20 nov.).

GASTON GAILLARD. Culture et Kultur (p. 105 H.). (Berger-Levrault),

● The inequality of human races, tr. by Adrian Collins. (Putnam· New-York).

1916 PAUL SOUDAY. Feuilleton sur Wells. (*Le Temps*, 5 janv.).

PAUL SOUDAY. Feuilleton sur Houston-Steward Chamberlain. (*Le Temps*, 13 janv.).

THÉODORE STANTON. Art. sur Gobineau. (*The Dial Chicago*, 20 janv.).

◘ Conférences de René Worms sur Gobineau, à la Faculté de Droit de Paris.

ERNEST SEILLIÈRE. A. de Tocqueville et A. de Gobineau. (*Revue de Sociologie*, avril).

G. HOCQ. Article sur l'Essai sur l'Inégalité des Races humaines (5, 6, 7, 8 et 9 juin).

PAUL SOUDAY. Le centenaire de Gobineau. (*Le Temps*, 16 juin).

PAUL GAULTIER. La mentalité allemande. (Paris).

EDMOND PERRIER. La décadence et la fin prétendue des races. (*Revue Hebdomadaire*, 4 nov.).

■ Lettres de Gobineau à Ad. Franck et à sa famille. (*Revue de Sociologie*, août-sept. et en plaquette. Brière).

A. RAHILLY. Race and Superrace. Views of count de Gobineau. (*Dublin Review*, juill.).

GUSTAV MAUR. Graf Arthur Gobineau. Ein gedenkblatt zu seinen hundersten Geburtstag. (*Westermann's Monatshefte*, Berlin 16 juill.).

GABBA BASSANO. La dottrine antroposocioliche de conte di Gobineau. Memoria dell' A. W. Bassano Gabba. (Reale instituto lombardo di scienze et lettere. Mem. classe di littere, scienze morali e storiche. Milan, serie, 3 v., 14 p. 195 à 227.

1916 LUDWIG SCHEMANN. Gobineau. Eine Biographie. 2e partie (de 1864 à 1882). (Trübner).

LUDWIG SCHEMANN. Quellen und Untersuchungen zum Leben Gobineaus (de 1864-1882). (Trübner).

1917 CAMILLE SPIESS. Impérialisme. La conception gobinienne de la Race. (Figuière, Paris, et Atar, Genève).

FERNAND BALDENSPERGER. De Descartes à Gobineau. (*Revue de Paris*, 1er juin).

◘ Conférence de Charles Brun, sur Gobineau, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, à Paris.

ALEXANDER CARTELLIERI. Gobineau. (Strasbourg).

CARL JENTSCH. Neues von Seillière und von Gobineau. Die Grenzboten (LXVI, 3.610 ff.)

1918 LUDWIG SCHEMANN. Préface à l'éd. de « La Fleur d'Or ». Ce qui est arrivé à la France en 1870. (Trübner, Strassburg).

1918 ■ La Fleur d'Or. Ce qui est arrivé à la France en 1870. (Trübner, Strassburg).

JEAN BOURDEAU. La psychologie du pangermanisme et de l'impérialisme mystique d'après E. Sellière. (*Journal des Débats*, 11 avril).

1919 ANDRÉ BILLY. Gobineau désannexé. (*L'Opinion*, 7 juin).

◘ Dissolution de la « Gobineau Vereinigung » et fondation d'une nouvelle société honoraire entre membres allemands ; président : L. Schemann.

LUDWIG SCHEMANN. 25 Jahre Gobineau. Vereinigung. (Trübner. Strassburg).

1920 ■ Mademoiselle Irnois. *(N. R. F.)*.

■ L'Illustre Magicien, éd. illustrée par Picard Le Doux. (Pichon).

● Abteï Typhaines, deutsch von Rud. Linke. (Matthes, Leipzig).

V. — *DE 1921 A 1932 (LE MOUVEMENT GOBINISTE A TRAVERS LE MONDE APRÈS LA GUERRE)*

1921. ◘ Le professeur Ludwig Schemann, président de la Société Gobineau, cède à Mme de Gobineau-Serpeille, née Christine de Gobineau, deuxième fille de Gobineau, les droits d'auteur des œuvres de Gobineau, à partir de la liquidation de l'ancienne « Gobineau-Vereinigung ».

J.-J. BROUSSON. Art. sur Mademoiselle Irnois. (*Exelcior*, 14 fév.).

JACQUES DE LACRETELLE. Art. sur Mademoiselle Irnois. (*L'œil-de-bœuf*, avril).

JACQUES DE LACRETELLE. Sur Gobineau. (*L'œil-de-bœuf*, mai).

CAMILLE SPIESS. Gobineau et Nietzsche. (*L'Ordre naturel*, 15 sept.).

TANCRÈDE DE VISAN. Préface à Ternove. (Perrin).

■ Ternove. (Perrin).

EMILE HENRIOT. Les inédits de Gobineau. (*Le Temps*, 18 oct.).

ANDRÉ BILLY. A propos de Ternove. (*L'Œuvre*, 26 oct.).

ORION. Gobineau romancier. (*L'Action Française*, 2 nov.).

GÉRARD BAUER. Le comte de Gobineau, voyageur. (*L'Echo de Paris*, 17 nov.).

LUCIEN DESCAVES. A propos de Ternove et des Souvenirs de Voyage (*Le Journal*, nov.).

ERNEST SEILLIÈRE. Réparations posthumes. (*Le Figaro*, 27 nov.).

JACQUES DE LACRETELLE. Gobineau. (*Revue Hebdomadaire*, 3 déc.),

LÉON DEFFOUX. L'œuvre de Gobineau. (*L'Intransigeant*, 29 nov.).

■ Les Pléiades. (Ed. demi-luxe, *Au Sans Pareil*).

● Fräulein Irnois, deutsch von Rud. Linke. (Matthes, Leipzig).

● Adelheid, deutsch von Rud. Linke. (Matthes, Leipzig).

■ Souvenirs de voyage. (Bernard Grasset).

LEGRAND-CHABRIER. Gobineau fils de roi et homme des Pléiades. (*Le Gaulois*, 3 déc.).

ABEL BONNARD. Un grand amateur. *(Le Gaulois*, 20 déc.).

● A Renaissance, tr. Wildner Ödön, Wisingerné Mohr Margit, Es Nyireö eva. (Rózsavölgyies Társe Kiadása, Budapest).

1922 ■ Scaramouche. (Feuilleton de l'*Œuvre*, 28 janv. et suiv.).
Georges Bergner. Le Musée Gobineau à Strasbourg. (*Le Gaulois*, 23 févr.).
Charles Régismanset. Toujours l'éxotisme ! De Gobineau à Batouala. (*La Dépêche coloniale*, 4 fév.).
Paul Souday. Feuilleton sur Ternove, Souvenirs de voyage et les Pléiades. (*Le Temps*, 2 mars).
Pierre de Cardonne. Les idées politiques du comte de Gobineau. (*Feuilles au vent*, février).
■ L'Abbaye de Typhaines. (*N. R. F.*).
● Novelas asiáticas. (Calpe, Madrid).
Paul Colin. A propos d'un centenaire : Arthur de Gobineau. (*L'Humanité*, 20 mars).
Arrigo Cajumi. Gobineau e Almi (*Libri del Giorno*, Milan, mars).
Camille Mauclair. Un qui nous revient. (*Le Phare de Nantes* et l'*Ouest d'Angers*, 27 mars).
André Thérive. Gobineau poète (*La Revue Universelle*, 1er mai).
N. P. Le comte de Gobineau. (*Bourse Egyptienne*, 13 avril).
Paul Souday. Feuilleton sur l'abbaye de Tiphaine (8 juin).
André Varagnac. A propos de Gobineau : L'impasse du roman français. (*Le Crapouillot*, 1er juin).
Sébastien-Charles Leconte. Art. sur Gobineau. (*La Victoire*, 19 juillet).
Jacques de Lacretelle. Renan et Gobineau. (*Revue de la semaine*, 21 juillet).
Paul Souday. Renan et Gobineau. (*Le Temps*, 21 juill.).
X... Renan s'est-il inspiré de Gobineau ? (*L'Œuvre*, 26 juillet).
André Cœuroy. Note musicale sur le comte de Gobineau. (*La Revue musicale*, juillet).
■ Trois ans en Asie. (Grasset).
Aldington. The revival of Gobineau. (*Times*, 12 octobre).
■ Scaramouche, éd. illustrée par Maxime Dethomas. (Pichon).
Camille Spiess. Gobineau et la France. (*Pensée française*, 9 déc.).
Tancrède de Visan. Un précurseur du régionalisme. (*Revue du Lyonnais*, t. VI).

1923 Jules Bertaut. Gobineau voyageur. (*Le Gaulois*, 8 janv.).
X... Deux articles sur Gobineau et la représentation de Michel-Ange au Stadtstheater (Basler Nachrichten, Bâle, 11-15 janv.).
■ Correspondance inédite de Gobineau sur son voyage avec l'Empereur du Brésil, dom Pedro II. (*Nouvelle Revue critique*, 1er fév.).
Paul Souday. Une correspondance de Gobineau. (*Nouvelle Revue critique*, 1er fév.).
Paul Souday. Feuilleton sur Scaramouche et Trois ans en Asie. (*Le Temps*, 8 févr.).
Louis de Gonzague-Frick. Gobineau et dom Pedro II. (*Comœdia*, 21 févr.).
M. Harmel. Divagations bolchevistes : de Gobineau à Hitler en passant par Boukharine. (*L'Atelier*, 28 août).
Jacques Morland. Les Mésaventures de Gobineau. (*Nouvelles Littéraires*, 19 mai).

1923 ■ Quelques opinions de Gobineau sur la Grèce ; correspondance inédite. (*La Revue Européenne*, 1er juin).

■ Ce qui est arrivé à la France en 1870, extraits. (*Europe*, 15 fév.-1er oct.).

◈ La revue *Europe* publie un numéro spécial consacré au comte de Gobineau (1er oct.) comprenant les art. suivants :

PAUL COLIN. L'Ame de Gobineau.

CLÉMENT SERPEILLE DE GOBINEAU. Le Gobinisme et la Pensée moderne.

ÉLIE FAURE. Gobineau et le problème de races.

G. VACHER DE LAPOUGE. Dies iræ : La fin du monde civilisé.

ROMAIN ROLLAND. Le conflit de deux générations : Tocqueville et Gobineau.

KASIMIR EDSCHMID. Gobineau et la Renaissance.

JACQUES DE LACRETELLE. Gobineau romancier : Les Pléiades.

CHARLES VILDRAC. Sur les « Nouvelles Asiatiques ».

JEAN-RICHARD BLOCH. Les itinéraires parallèles : Gobineau et Loti en Perse.

VLADIMIR MINORSKY. Gobineau et la Perse.

NATALE BUSETTO. Gobineau (*Nuova Antologia*, 1er sept.).

■ La Fleur d'Or. ((Bernard Grasset).

■ Les Religions et les Philosophies dans l'Asie Centrale. (Crès).

PAUL COLIN. El conte de Gobineau (*España*, Madrid, 6 oct.).

PAUL LOMBARD. Le comte de Gobineau. (*L'Homme libre*, 17 oct.).

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE. Art. sur l'œuvre de Gobineau. (*La Victoire*, 17 oct.).

CAMILLE MAUCLAIR. Un écrivain ressuscité. *(Eclaireur de Nice*, 18 oct.).

MARCEL MARTINET. Gobineau. (*L'Humanité*, 21 oct.).

GÉRARD BAUER. La Saison Gobineau. (*L'Echo de Paris*, 25 oct.).

G. B. Le Musée Gobineau. (Strasbourg, 27 oct.).

DOMINIQUE BRAGA. La résurrection de Gobineau. (*L'Europe Nouvelle*, 27 oct.).

TH. ACHELIS. Zur Gobineau Literatur. (*Literar Echo*, v. 681).

***. El Gobinismo y el pensamiento moderno, commentaire et citation de l'art. de Clément Serpeille de Gobineau. (*España*, 27 oct.).

PAUL SEIPPEL. Le Gobinisme en France. (*Journal de Genève*, 22 oct.)

R. EMILE LAURENT. Gobineau et le fonctionnarisme. (*Le Radical*, 29 oct.).

◈ La Revue *Le Nouveau Mercure* publie un numéro spécial consacré au comte de Gobineau (octobre), comprenant les articles suivants :

ERNEST SEILLIÈRE. Gobineau et Prokesch-Osten.

EUGÈNE ROUVELLOW. Commentaire sur « de l'Instinct révolutionnaire en France ».

PIERRE DOMINIQUE. Gobineau : l'artiste, le romancier, le conteur.

*** Une enquête sur Gobineau.

■ De l'Instinct révolutionnaire en France. (*Nouveau Mercure*, oct.).

1923 PAUL SOUDAY. Feuilleton consacré à Gobineau et au mouvement gobiniste. (*Le Temps*, 15 nov.).

LOUIS LALOY. Gobineau et le problème religieux. (*Comœdia*, 17 nov.).

LACÉMANE. Le comte de Gobineau. (*Le Populaire*, feuilleton du 20 et 21 nov.).

CONCETTO PETTINATO. Una resurrezione fittizia. La revincita di Gobineau. (*Nazione*, Florence et *Stampa*, Turin, 16 nov.).

S. MERMET, Un conseiller général de l'Oise : Gobineau. (*Le Moniteur de l'Oise*, Beauvais, 17 nov.).

PIERRE DOMINIQUE. Article sur Gobineau, à propos de la Fleur d'Or. (*La Voix Nationale*, 25 nov.).

CLÉMENT SERPEILLE DE GOBINEAU. Gobineau par son petit-fils. (*Nouvelles littéraires*, 1er déc.). (Reproduit dans la *Réforme d'Alexandrie*, 13 déc.).

R. W. Art. sur Gobineau. (*Lidove Noviny*, Bruo, déc.).

CAMILLE SPIESS. La vie de Gobineau. (*La Pensée française*, Strasbourg, 13 déc.).

● Kandagarskie Lioubovniki. (Les Amants de Kandahar), tr. J. Mandelstamm. (Ed. Knignii ougol, Pétrograd).

1924 ⊡ Représentation de Savonarole à la Comédie des Champs-Elysées. (19 janv.).

● Die Renaissance, deutsch von Otto Flake. (*Propyläenverlag*, Berlin).

● The Golden Flower, tr. by Ben Ray Redmann. (Putnam's Son. New-York).

RAYMOND COGNAT. Article sur la représentation de Savonarole, (*Comœdia*, 20 janv.).

LÉON DEFFOUX. Le comte de Gobineau, Don Juan et les Cousins d'Isis. (*Mercure de France*, 15 janv.).

■ Nouvelles Asiatiques, éd. illustrée par Maurice de Becque. (Crès).

⊡ Conférence de Pierre Audibert sur la pensée du comte de Gobineau et les inquiétudes modernes. (Marseille, février).

L. DUMONT-WILDEN. Le Gobinisme. (*La Nation Belge*, 16 janv.).

MARCEL ROUFF. « Le Savonarole » de Gobineau. (*La Tribune de Genève*, 2 févr.).

LOUIS MAURY. Gobineau redivivus. (*Journal de Genève*, 4 fév.).

MAXIME SERPEILLE. Gobineau sculpteur. (*Lux*, 24 juin).

■ Adélaïde suivi de Mademoiselle Irnois. *(N. R. F.)*.

G. CHARLIER. Gobineau et le romantisme. (*Revue de l'Université*, Bruxelles, févr.).

LOUIS LALOY, Deux nouvelles du comte de Gobineau. (*Comœdia*, 26 juillet).

MAURICE LANGE. Le comte de Gobineau. Etude biographique et critique. (Strasbourg).

■ Les Pléiades. (Crès).

■ Le Prisonnier chanceux ou les Aventures de Jean de La Tour Miracle. (B. Grasset).

F. PAOLO GIORDANI. Arturo de Gobineau. (*El Mondo*, Rome, 11 sept.).

1924 Paul Souday. Feuilleton sur Adélaïde et Mademoiselle Irnois. (*Le Temps*, 25 sept.).

G. A. Borgese. Fiori d'Oro. (*Corriere della Sera*, Milan, 22 oct.).

Paul Souday. Gobineau's Theory of Races. (*New-York Times*, New-York, 19 octobre).

Maurice Genesté. Raciste. (*L'Avenir*, 9 déc.).

Louis Laloy. Les Pléiades de Gobineau. (*Comœdia*, 16 décembre).

● Asiatische Novellen. (Kunstverlag Anton Schroll, Wien).

● Die Akten von St Avit. (Matthes, Leipzig).

● Der Turkmenkrieg. (Matthes, Leipzig).

● Vosrojdenie (*La Renaissance)*, tr. en russe par Mme Damansky. (Éditions Néva, Berlin).

1925 ◈ Conférence d'Alphonse de Chateaubriant sur Gobineau, à Nantes (février).

◈ Séance consacrée à Gobineau au Faubourg (9 février).

*** Review of « Le Prisonnier Chanceux » (*Times Literary Supplement*, 12 fév.).

Paul Souday. Feuilleton sur le prisonnier chanceux et diverses publications sur Gobineau. (*Le Temps*, 8 janv.).

Albert Thibaudet. Gobineau redevivus (article traduit en suédois. Dagens Nyheter).

Pierre Dominique. La vie de l'intelligence : Les idées de Gobineau. (*France et monde*, 1er avril).

Jean Héritier. L'histoire dans les romans de Gobineau. (*La Revue du siècle*, 1er mai).

Tancrède de Visan, Les fils de roi. (*Salut public de Lyon*, 17 mai).

François Decaux. Gobineau et l'Orient. (*Les cahiers du mois* juin.)

Camille Spiess. Gobineau et sa philosophie. (Paris, A. Delpeuch).

◈ Conférence de Gérard Bauer sur Gobineau, à Toulouse (juin).

Maurice André Saint-Georges. Une opinion de Gobineau sur Balzac et Stendhal. (*Le Figaro littéraire*, 6 juin).

Léon Deffoux. Les origines du Gobinisme en Allemagne. (*Mercure de France*, 15 juin).

Francis Gribble. Gobineau and the Nordic Races. (*Fortnightly Review*, déc.).

Joseph Dresch. Vie philosophique : le comte de Gobineau. (*La Vie des Peuples*, mars).

Ludwig Schemann. Lebensfahrten eines Deutschen. (Matthes, Leipzig).

● Drei Jahre in Asien. (Matthes, Leipzig).

1926 *** Il solito Gobineau. (*Avanti*, Milan, 15 janv.).

◈ Réunion de « La Conférence Gobineau » à Marseille.

Ch. Simon. Avant-propos à « Stendhal par Gobineau ». (Champion).

■ Stendhal. Art. de Gobineau. (Ed. du Sthendhal-Club, Champion).

◈ Conférence d'Alphonse de Chateaubriant sur Gobineau, à Versailles (22 févr.).

■ Akrivie Phrangopoulo, éd. illustrée par Galanis (Schiffrin).

1926 MAURICE-ANDRÉ SAINT-GEORGE. Un éloge de la littérature française par Gobineau. *(Figaro*, 1er janv.).

EMILE HENRIOT, Dans les papiers de Gobineau. *(Le Temps*, 13 juill.).

● Vlioublionnye iz Kandagara, tr. R. Ivniev. (Gosizdat, Ed. d'Etat, Moscou).

● Velikii Tcharodiei (L'illustre Magicien), tr. R. Ivniev. (Gosizsat, Moscou).

MAURICE AJAM. De Gobineau à Paul Morand. (*Dèpêche coloniale*, 12 août).

ANTOINE GUILLAUD. Les années d'apprentissage et le séjour en Suisse de Gobineau. (*Tribune de Genève*, 23 août).

PIERRE GUITTET-VAUQUELIN. Les succès littéraires du comte de Gobineau. (*Le Matin*, 18 sept.).

EMILE HENRIOT. Gobineau, critique littéraire. *(Le Temps*, 20 sept.)

● The Lucky Prisoner, tr. by F. M. Atkinson. (Heinemann, London, Doubleday Page, New-York).

● Die Bedeutung der Rasse im Leben der Volker. (*L'Ethnographie de la France*), tr. Julius Schwabe.

● The Dancing Girl of Shamakha and other asiatic tales, tr. by Helen Morgenthan Fox, illust. by Matk. (Harcourt, Bruce, New-York).

1927 ■ Etudes critiques, par Gobineau. (Kra).

ROGER LESBATS. Un grand méconnu : Gobineau. (*Gazette de Monaco* 16 frév.).

FRANÇOIS MONTEL. Gobineau, critique littéraire. (*Figaro littéraire*, 15 octobre).

*** Gobineau critic littèrar (*Adevervul*-Bucharest, 13 nov.).

JEAN ROCHETTE. La réaparition de una novela del comte de Gobineau (el universal Caracas, 9 oct.).

LÉON DEFFOUX. Le comte de Gobineau à Trie-Château. (*Mercure de France*, 15 nov.).

JEAN-RICHARD BLOCH. Forces du monde, drame écrit pour un musicien sur une nouvelle de Gobineau (l'Illustre Magicien). (*Cahier de Paris*, sér. 2, cahier 8).

■ Nicolas Belavoir. *(N. R. F.)*.

R. R. Gobineau diplomate. *(Le Temps*, 11 mai).

HENRI DE MANNEVILLE. La mission diplomatique en Grèce d'Arthur de Gobineau. *(Revue d'Histoire diplomatique*, juin).

FLEXA RIBEIRO. O Telescopio de Gobineau. (O Paiz Rio de Janeiro, 12 août).

ÉTUDES CRITIQUES, par Gobineau. (Kra, édit.).

PAUL SOUDAY. Feuilleton sur Nicolas Belavoir. (*Le Temps*, 25 août).

MARCEL BRION. Gobineau, voyageur et conteur. (*Nouvelles littéraires*, 24 sept.).

Ch. AGEL. Le comte de Gobineau. (*L'Afrique du Nord illustrée*, 3 septembre).

GEORGES BERGNER. Le comte de Gobineau. *(L'Indépendance Luxembourgeoise*, 16 sept.).

1927 ■ Nouvelles Asiatiques, illustrées par Le Riche. (Dewambez).
● The Crimson Handkerchief and other Stories, tr. by Henry Couzau Stuart. (Putnam, New-York).

1928 MARCEL BRION. Gobineau. (*Les Cahiers du Sud*, Marseille).
ROGER LESBATS. Défense de Gobineau. (*Gazette de Monaco*, 6 mai).
PIERRE AUDIBERT. Gobineau, ou l'amateur réhabilité. (*Gazette du franc*, 20 juin).
*** Gobineau. (*La Revue française*, Prague, juillet).
■ Ce qui se passe en Asie, suivi de l'Instinct révolutionnaire en France. (Ed. des *Cahiers libres*, Paris).
● La Abadia de Typhaines, tr. José Insúa. (Ed. Mundolativo, Madrid).
● El Renacimiento, tr. Sanchez Rivero (Calpe, Madrid).
● The Renaissance. (Putnam, New-York).

1929 ⊡ Conférence de Camille Spiess sur le Rayonnement de Gobineau, à Paris (10 mai).
■ La Renaissance, éd. aug. des préfaces dites de La Fleur d'Or (Plon).
PIERRE DOMINIQUE. Le comte de Gobineau. (*Les nouvelles littéraires*, 4 mai).
JEAN MISTLER, Avant-propos à : Coup d'œil sur l'Allemagne du Nord. (Art. de Gobineau de 1851. (*Revue d'Allemagne*, juin).
■ Coup d'œil sur l'Allemagne du Nord. (*Revue d'Allemagne*, juin).
ROBERT DREYFUS. La vie et les prophéties du comte de Gobineau. (*Nouvelle édition*, Grasset).
RENÉ DE PLANHOL. Les élucubrations de Gobineau. ((*Action française*, 18 juillet).
J. N. FAURE-BIGUET. Rencontre de Gobineau avec l'Allemagne. (*Pax*, 30 juin).
ANDRÉ ROUSSEAUX. Gobineau et le Gobinisme. (*Figaro*, 6 sept.)
LÉON DEFFOUX. Trois aspects du comte de Gobineau. (Crès).
CAMILLE SPIESS. Gobineau précurseur .(*L'Esprit français*, 6 déc.).
JOSEF KAUFMANN. Gobineau und die Kultur des Abendlandes. (Duisburg).

1930 ÉLIE FAURE. Les trois gouttes de sang. (Crès).
PIERRE ROUSSILLON. Gobineau, un prophète du jazz. (*Le Guide du concert*, 28 fév.).
J.-N. FAURE-BIGUET. Gobineau en Grèce. (*Les Nouvelles littéraires*, 22 mars).
ARNOLD H. ROWBOTHAM. The literary works of Count of Gobineau. (Champion, Paris).
CLÉMENT SERPEILLE DE GOBINEAU. Article sur les Trois gouttes de sang d'Elie Faure. (*Vient de paraître*, mai).
J.-N. FAURE-BIGUET. Gobineau. (*Le Roman des grandes existences*, Plon).
ÉMILE HENRIOT. Vue cavalière sur Gobineau. (*Le Temps*, 22 juill.).
ANDRÉ BELLESSORT. Feuilleton sur La vie de Gobineau de Faure-Biguet. (*Journal des Débats*, 23 juillet).
MAURICE LAMARTINIE. Gobineau et Cosima Wagner. (*Les Nouvelles Littéraires*, 5 juin).
OCTAVE AUBRY. Art. sur Gobineau. (*Ric et Rac*, 9 août).

1930 André Rousseaux. La vie tourmentée du comte de Gobineau. (*Candide*, 28 août).

Bernard Fay. Le comte de Gobineau et la Grèce. (Paris).

Henri de Montherlant. Sur une vie de Gobineau : De l'esprit lyrique à l'esprit critique. (*Les Nouvelles Littéraires*, 6 sept.).

Charles Suigevin. Autour de Gobineau. (*Revue Universelle*, 1er sept.).

B. Guinaudeau. Du sang des dieux et des rois. (*L'Avenir*, 15 sept.).

Gilbert Charles. Une vie de Gobineau. (*Gringoire*, 12 sept.).

Frédéric Lefèvre. Art. sur Gobineau. (*La République*, 18 sept.).

*** Arthur de Gobineau. (*Le Matin*, 21 sept.).

Georges Avril. Arthur de Gobineau. (*L'Eclaireur du soir de Nice*, 21 sept.).

Enrico Alberti. Il teorico dell' anti democrazia. (*Messaggiero*, Roma, 9 août).

Frans G. Bengisson. Gobineau. (*Svenska Dagbladet*, 2 août).

L'Homme qui lit. Gobineau. (*Le Bien Public*, Dijon).

*** Gobineau. (*La Gazette de Lauzanne*, 5 oct.).

Werner Söderhjelm. Gobineau. (*Göteborgs-Handelstidning*, 9 oct.).

L. R. H. Le mouvement raciste allemand : de Gobineau à Hitler. (*L'Avenir*, 25 oct.).

Lorenzo Gigli. In contro con Gobineau. (*Opere et i giorni*, anno 9; dec., p. 29. Gênes).

Maurice de Waleffe. La culture grecque et Gobineau. (*Paris-Midi*, 12 nov.).

1931 ⊞ Conférence de M. Virlogeux : « Pourquoi Gobineau est-il à la mode », à Prague (25 janv.).

André Belleslort. Les intellectuels et l'avènement de la République : art. sur Gobineau (*L'Ami du Peuple*, du soir 26 mai).

Maurice Lamartinie. La Chimie des Races (*Les Cahiers du Centre*).

*** Hérédité et Races. (*Les éditions du cerf*).

Tholomé. Essai sur le comte de Gobineau. (*Tribune de l'Oise*, septembre).

■ Nicolas Belavoir. (Feuilleton du *Journal de Shanghaï*, à partir du 8 août).

Hubert Fabureau. Un Français pangermaniste : Le comte Arthur de Gobineau. (*Le Bourguignon*, Auxerre, 23 sept.).

1932 Georges Renaud. Du comte de Gobineau à Adolf Hitler. (*Eclaireur du soir*, Nice, 5 janv.).

Robert de Billy. Le comte de Gobineau et Gustave Flourens. (*Revue d'Histoire diplomatique*, janv. à mars).

Roger Berg. Hitler entre Gobineau et Fourier. (*L'Univers israélite*, 25 mars).

*** Gobineau et Wagner. (*La Liberté*, 3 mai).

Gérald M. Spring. The Vitalism of Count de Gobineau. (N.-Y.).

Louis Latzarus. C'est la faute à Gobineau. (*Voilà*, 6 août).

1932 *** Gobineau, parrain d'Adolf Hitler. (*La Nation Belge*, 5 sept.).

MARIUS RICHARD. La vie du Comte de Gobineau. (*La Liberté*, 5 sept.).

MARIUS RICHARD. L'œuvre du comte de Gobineau. (*La Liberté*, 13 sept.).

*** Gobineau und Disraeli. (*Vossiche Zeitung*, Berlin).

PAUL MANNONI. Derrière Gobineau, le nomade. (*L'Echo d'Oran*, 18 sept.).

● Das rote Taschentuch. (*Der Kleine Bund*, Bâle, mai).

VI. — *COMMÉMORATION DU CINQUANTENAIRE DE LA MORT DE GOBINEAU*

▣ Formation d'un comité pour la commémoration du cinquantenaire de Gobineau, sous la présidence d'Edouard Herriot, A. de Monzie et Jean Mistler, ministres ; directeur : Clément Serpeille de Gobineau ; secrétaire général : Maurice Lamartinie.

HANNS MARTIN ELSTER. Gobineau. (*Hannoversches Tageblau*, Hannover, 6 oct.).

*** Le cinquantenaire de Gobineau (*Ric et Rac*, 8 oct.).

MAURICE LAMARTINIE. Le cinquantenaire de Gobineau. (*Comœdia*, 10 oct.).

Dr FRIEDRICH v. OPPELN BRONIKOWSKI. Graf Arthr Gobineau. (*Deutsche Allgemeine Zeitung*, Berlin, 12 oct.).

▣ Cinquantenaire de la mort de Gobineau (13 ot.).

▣ Conférence de Madame Bertha Schemann sur Gobineau, et récitations d'œuvres, à Berlin (13 oct.).

▣ Causeries radiographiées et récitations d'œuvres à Berlin, et à Vienne (13 oct.).

▣ Articles commémoratifs dans divers journaux allemands, autrichiens, italiens, polonais, tchèques, anglais, français, espagnols, argentins.

▣ Hommage radiographié de Buenos-Aires.

▣ Inauguration officielle à Turin d'une nouvelle pierre tombale sur la tombe de Gobineau, avec l'inscription suivante : « Giuseppe Arturo, conte di Gobineau, nato in Ville d'Avray nel 1816, morto in Torino, il 13 ottobre 1882. Diplomatico, scrittore, filosofo. Il tempo e gli eventi ne esaltano la figura di presago pensatore. »

PROF. Dr G. FRIES. Der Forscher Graf Gobineau. (*Eisenacher Tages-post-Eisenach*, Berlin, oct.).

WALTER HORN. Der letzte Erbe der Renaissance. (*Deutsche Zeitung, Margenausgabe*, Berlin, 13 oct.).

LUDWIG GORM. Arthur Graf Gobineau. (*Berliner Borsenzeitung*, Berlin, 13 oct.).

WIKTOR SCHWINN. Graf Gobineau und das Germanentum. (*Kieler Zeitung*, Kiel, 13 oct.).

*** Gobineau. (*Reichsbote*, Berlin, 13 oct.).

1932 C. MEANO. Dace et gloria del conte di Gobineau. (*Corriere della Sera*, Milano, 13 oct.).

Dr E. V. Herrenmensch und Volhstium. (*Der Jüngdeutsche*, Berlin, 14 oct.).

EUGENIO SIOVANNETTI. Il conte di Gobineau. (*Il resto del Carlino*, Bolognia, 14 oct.).

*** Gobineau. (*Gazeta Warszamska*, 19 oct.).

JULES VÉRAN. Connaît-on Gobineau. (*Comœdia*, 20 oct.).

JEAN GOUNOUILHOU. J. A. de Gobineau. (*La Petite Gironde*, 22 oct.).

B. GUINAUDEAU. La mystique de la race. : Fils de Wotau, fils de la Louve. (*L'Avenir*, 31 oct.).

GEORGES GIRARD. La vie étonnante de Gobineau. (*Les Annales*, 1er nov.).

JACQUES VALLIÈRES. Le cinquantenaire de Gobineau. (*La Volontés*, 3 nov.).

⊞ Conférence de Bernard Fay sur « La Gloire posthume du comte de Gobineau » à Evanston, U. S. A. (4 nov.).

Dr H. R. Graf Gobineau. Der Theoretiker des Rassendünkels. (*Dernières Nouvelles de Colmar*, 5 nov.).

BERNARD FAY. La gloire du comte de Gobineau. (*Le Correspondant*, 10 nov.).

Dr Ad. F. Le comte Arthur de Gobineau et le pacifisme (*Journal de Genève*, 6 nov.).

⊞ Exposition Gobineau à Strasbourg. (10-30 nov.).

LUCIEN DESCAVES. Gobineau nous revient. (*Petit Provençal*, Marseille, 8 nov.).

MAURICE LAMARTINIE. Le cinquantenaire de Gobineau. (*Nouvelle, Littéraires*, 12 nov.).

TH. M. Gobineau. Feier. (*La République*, Strasbourg, 13 nov.).

JACQUES CREPET. L'Exposition Gobineau à Strasbourg. (*Figaro*, 19 nov.).

CH. D'YDEWALLE. Le cinquantenaire d'un prophète : Gobineau. (*Nation Belge*, 21 nov.).

Dr FRANZ LIPP. Arthur Graf Gobineau. (*La République*, Strasbourg, 24 nov.).

LUCIEN SCHWAB. L'Exposition Gobineau à la Bibliothèque nationale et universitaire. (*Dernières nouvelles*, Strasbourg, 25 nov.).

ANDRÉ PIERRE. Le Cinquantenaire de Gobineau. (*Le Courrier d'Autriche*, Vienne, 12 déc.)

HAUTH. L'exposition Gobineau à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. (*Le Temps*, 12 déc.).

FERNAND DESAUNAY. La leçon ironique du Gobinisme. (*L'Ordre*, 12 déc.).

GILBERT CHARLES. Sur Gobineau. (*Figaro*, 30 déc.).

1933 MARCEL AYME. Art. sur Gobineau. (*Gringoire*, 6 janv.).

⊞ Récitations de poèmes de Gobineau à la Comédie-Française (28 janv.).

1933 Maurice Lamartinie. Une pléiade. (*Mirage*, Tunis, fév.).

■ Lettres de Perse, de Gobineau à Prokesch. (*Revue de Paris*, février-mars).

Paul Allain. Le comte de Gobineau en Perse. (*L'Avenir*, 9 fév.).

⊡ Cérémonie commémorative du Cinquantenaire de Gobineau au grand Amphithéâtre de la Sorbonne (17 février), comprenant :

Conférence de Guy de Pourtalès : Wagner et Gobineau.

Causerie de René Lalou : L'Œuvre de Gobineau.

Conférence d'Emile Ludwig : Gobineau, esprit européen.

Récitations d'œuvres de Gobineau, et d'une Ode à Gobineau, de J. Valmy-Baysse.

Jean Valmy-Baysse. Ode à Gobineau. (*Comœdia*, 18 fév.).

Gaston Picard. Gobineau, Wagner et Ludwig Schemann. (*Figaro*, 18 févr.).

D. Z. Le Cinquantenaire de Gobineau (19 févr.).

Max Frantel. Le comte de Gobineau n'a décidément pas de chance chez nous. (*Comœdia*, 19 févr.).

Clément Janin. Gobineau. (*Progrès de la Côte-d'Or*, 23 févr.).

Édouard Conte. Gobinistes. (*Progrès de Toulouse*, 24 févr., et *Marseille-Soir*, 25 févr.).

*** Wagner, Ludwig et Gobineau en Sorbonne. (*Je suis partout*, 25 févr.).

Daniel Halévy. Commémoration de Gobineau. (*Candide*, 2 mars).

Emil Ludwig. Gobineau. (*Marianne*, 3 mars).

Robert Kemp. Le comte Arthur. (*Oran-Matin*, 19 mars).

Margheritta Sarfatti. Ouvrage sur Gobineau.

⊡ Récitation de poèmes de Gobineau à la Comédie-Française (25 mars).

■ Vues sur l'Histoire générale (essai inédit). (*Revue des Vivants*, mai).

Jean Hytier. Gobineau, peintre de l'Orient (d°).

⊡ Commémoration du cinquantenaire de Gobineau, dans l'atelier d'Eugène Delacroix, 6 mai, comprenant :

Conférence d'Abel Bonnard, sur Gobineau.

⊡ Conférence de Tancrède de Visan sur Gobineau. (Lyon, juin).

Lorenzo Gigli. Indroduzione à Gobineau. (*L'Italia litteraria*, Roma).

Lorenzo Gigli. Vita di Gobineau. (V. Bompiani, Milano).

H. Ward Church. Introduction sur Gobineau. (*The Century Co* New-York).

■ Le Prisonnier Chanceux. (*The Century Co*, New-York and London).

VII. — *LE MOUVEMENT DE POLÉMIQUE SUR GOBINEAU ET LE RACISME A L'AVÈNEMENT DE HITLER.*

Gustave Kahn. Le racisme allemand (*Menorah*, juin).

Henri Rollin. De Gobineau à Alfred Rosenberg. (*Le Temps*, 11 juin).

1933 Clément Serpeille de Gobineau. A propos du comte de Gobineau. (*Le Temps*, 14 juin).

■ Conférence de Robert Dreyfus sur Gobineau et les Juifs, à Paris. (16 juin).

Dr Félix Regnault. Le patriotisme raciste des Allemands. (*Mercure de France*, 1er juill.).

R. Chaponet. A propos de Gobineau et de la politique allemande. (*L'Eclaireur du soir*, Nice, 2 juillet).

J. L. Le penseur nomade. (*Le Rempart*, 3 juill.).

Fernand Gregh. Gobineau et le racisme. (*Le Temps*, 9 juin).

Jean Mistler. De Gobineau à Frick. (*Dépêche Dauphinoise*, 9 juil.).

*** La responsabilité de Gobineau. (*Dépêche de Brest*, 10 juill.).

Georges Wagner. La doctrine raciste est-elle d'origine française : de Gobineau à Hitler. (*Semaine de Rouen*, 19 juill.).

■ Les Pléiades. (*N. R. F.*).

L. D. Gobineau et le Racisme. (*La Concorde*, 4 août).

F. Bernardelli. Article sur Gobineau. (*Stampo*, Turin).

Valentin Bresle. De l'antisémitisme hitlérien. (*Mercure universel*, juillet).

Maurice Ajam. La Gobinite. (*La Dépêche de Toulouse*, 4 oct.).

*** Gobineau contre Hitler. (*La France du Centre*, 5 oct.).

Bernard Auffray. Gobineau et Hitler. (*L'Ordre*, 11 oct.).

Alex Small. Aryan Race Theorist found Germans not realy German. (*Chicago Tribune*, 12 oct.).

Ernest Charles. Le cas Gobineau. (*L'Ere nouvelle*, 13 oct.).

Maurice Levaillant. Le véritable aryanisme de Gobineau, (*Figaro*, 14 oct.).

Justin Sauvenier. (*Neptune*, Anvers, 19 oct.).

■ Religions et Philosophies dans l'Asie Centrale. (*N. R. F.*).

Clément Serpeille de Gobineau. Introduction à la Correspondance entre Gobineau de Prokesch. (Plon).

■ Correspondance entre Gobineau et Prokesch. (Plon).

Pierre Dominique. Gobineau dans l'Asie Centrale. (*Nouvelles Littéraires*, 21 oct.).

Alexandre Hérenger. Le mythe raciste. (*La Revue Juive*, Genève, octobre).

Maurice Muret. Le racisme est-il français ? (*Gazette de Lausanne*, 18 oct.).

*** Les Prophètes du Racisme. (*La Nouvelle Lanterne*, oct.).

*** Gobineau et l'Allemagne. (*Journal de Rouen*, 2 oct.).

Louis Laloy. Gobineau en 1870. (*Ere Nouvelle*, 2 nov.).

André de Laumois. Au procès entre Nazis et Juifs. « Faites entrer le témoin Gobineau ». (*Bourse Egyptienne*, Le Caire, 24 oct.).

Jean Prévost. Art. sur la Correspondance entre Gobineau et Prokesch. (*Notre Temps*, 8 nov.).

Charles Boucaud. Hitler et Gobineau. (*Salut public*, Lyon, 8 nov.).

Édouard Antaki. L'Orient et les idées de races. (*Journal du Caire*, oct.).

1933 LUIGI TONELLI. Dritte e storte. (*Il Secolo*, Milan, 22 oct.).

FERNAND RAHIER. Gobineau n'est pas le précurseur d'Hitler. (*Le Matin d'Anvers*, 23 oct.).

DOCTORUL YGROC. « Ariani » lui Gobineau (*Adverul*, Bucarest, 1er nov.).

● Il Rinascimento, trad. F. Gentile Tarozzi. (Cappelli, Bologna).

HENRI SÉE. Philosophies racistes de l'histoire : Gobineau, Vacher de Capouge. H. S. Chamberlain. (*Grande Revue*, oct.).

JUAN ARAMBURU. La hora de Gobineau. (*La Vanguardia* Barcelone, 12 nov.).

⊞ Conférence de Henri Bérenger sur « Hitler et Israël, la bataille des races », aux Ambassadeurs (18 et 26 nov.).

CARLO ANTONI. Gobineau. (*Il Resto del Carlino*, Bologna, 22 nov.).

CLAUDIO ALLORI. Vita di Gobineau di Lorenzo Gigli. (*Il Regime facisia*, Cremona, 26 nov.).

*** Le Cas Gobineau. (*Courrier de la 4e République*, 22 nov.).

PIERRE-A. COUSTEAU. En parlant de Gobineau, avec son petit-fils. (*Je suis partout*, 26 nov.).

ARTURO LABRIOLA. On réclame un anti-Gobineau. (*Ere nouvelle*, 10 déc.)

SCOTINOS. Pour un anti-Gobineau. (*Le Peuple*, Bruxelles, 13 déc.).

1934 GUY DE POURTALÈS. Gobineau, Hitler et la théorie des races. (*Marianne*, 10 janv.).

EUGENIO MONTES. Con la Sombra de A. de Gobineau por el Tiergarten (*A B C*, Madrid, 6 janvier).

DE CAZERNAL. Camille Jullian, Hitler et Gobineau, (*Le Messin*, Metz, 14 janvier).

QU'EST-CE QUE LE NATIONAL-SOCIALISME ?

Des esprits naïfs croient que la condition royale réside dans la personne du roi, dans son manteau d'hermine et sa couronne, dans sa chair et son sang. En réalité, cette condition royale est un rapport entre personnes. Le roi n'est roi que parce qu'en sa personne se réfractent les intérêts et les préjugés de millions de gens. Quand ces rapports sont rejetés par le courant de l'évolution, le roi devient un homme usé, à la lèvre pendante. A ce sujet, l'on pourrait interroger sur ses impressions toutes fraîches celui qui s'appelait autrefois Alphonse XIII.

Du chef par la grâce de Dieu se distingue le chef par la grâce du peuple en ce que celui-ci est obligé sinon de se frayer la voie, du moins d'aider les circonstances à la lui frayer. Mais le chef, c'est tout de même un rapport entre personnes, une offre individuelle en réponse à une demande collective. Les discussions sur la personnalité de Hitler sont d'autant plus vives qu'on recherche davantage les mystères de sa victoire en lui-même. Il serait cependant difficile de trouver une autre figure politique qui soit, dans une égale mesure, un nœud de forces historiques impersonnelles. Tout petit-bourgeois acharné ne pouvait devenir Hitler, mais une parcelle de Hitler se trouve dans tout petit-bourgeois acharné.

La rapide croissance du capitalisme allemand avant la guerre ne signifiait nullement la simple destruction

des classes intermédiaires ; en ruinant certaines couches de la petite bourgeoisie, ce capitalisme en créait d'autres : artisans et petits boutiquiers autour des usines, techniciens et employés à l'intérieur des usines. Mais en se maintenant, et même en augmentant en nombre — la petite bourgeoisie ancienne et nouvelle représente un peu plus de la moitié du peuple allemand — les classes intermédiaires perdaient la dernière ombre de leur indépendance, vivaient à la périphérie de la grande industrie et du système bancaire, se nourrissaient des miettes de la table des trusts monopolisés et des cartels, et de l'aumône spirituelle de leurs théoriciens et politiciens professionnels.

Sur la voie de l'impérialisme allemand la défaite a dressé un mur. La dynamique extérieure se transforma en une dynamique intérieure. La guerre se changea en révolution. La social-démocratie, qui aida le Hohenzollern à mener la guerre jusqu'à sa fin tragique, ne laissa pas le prolétariat mener la révolution jusqu'au bout. Quatorze années furent employées par la démocratie de Weimar à s'excuser de sa propre existence. Le Parti Communiste appelait les ouvriers à une nouvelle révolution, mais il s'avérait incapable de la diriger. Le prolétariat allemand passait par les hauts et les bas de la guerre, de la révolution, du parlementarisme et du pseudo-bolchévisme. En même temps que les vieux partis bourgeois s'épuisaient à fond, la force dynamique de la classe ouvrière se trouvait sapée.

Le chaos d'après guerre frappa les artisans, les commerçants et les employés non moins durement que les ouvriers. La crise agraire ruinait les paysans. Le dépérissement des classes moyennes ne pouvait signifier leur prolétarisation, puisque le prolétariat lui-même donnait naissance à une armée gigantesque de chômeurs chroniques. La paupérisation de la petite-bourgeoisie, à peine cachée par les cravates et les bas

de soie artificielle, rongea toutes les croyances officielles et, avant tout, la doctrine du parlementarisme démocratique.

Le grand nombre des partis, la fièvre froide des élections, le changement continuel des ministères compliquaient la crise sociale d'un kaléidoscope de combinaisons politiques stériles. Dans l'atmosphère surchauffée par la guerre, la défaite, les réparations, l'inflation, l'occupation de la Ruhr, la crise, la misère et le désespoir, la petite bourgeoisie se dressa contre tous les vieux partis qui l'avaient trompée. Les griefs violents des petits propriétaires plongés dans la banqueroute, de leurs fils, universitaires sans emplois et sans clients, de leurs filles sans dots et sans fiancés, exigeaient de l'ordre et une main de fer.

Le drapeau du national-socialisme fut hissé par des hommes originaires de la couche de commandement inférieure et moyenne de l'ancienne armée. Couverts de décorations, les officiers et les sous-officiers ne pouvaient admettre que leur héroïsme et leurs souffrances non seulement avaient été gaspillés en vain pour la patrie, mais encore ne leur donnaient pas de droits spéciaux à la reconnaissance. D'où leur haine pour la révolution et le prolétariat. Ils ne voulaient pas non plus accepter d'être relégués par les banquiers, les industriels, les ministres dans les postes modestes de comptable, d'ingénieur, de fonctionnaire des postes et d'instituteur public. D'où leur socialisme. Sur l'Yser et sous Verdun, ils avaient appris à se sacrifier, à sacrifier les autres et à parler une langue de commandement, qui en imposait aux petits bourgeois de l'arrière. Ainsi ces gens devinrent des chefs.

Au début de sa carrière politique, Hitler ne se distingua peut-être que par plus de tempérament, une voix plus haute, une médiocrité intellectuelle plus sûre d'elle-même. Il n'apporta au mouvement aucun pro-

gramme autre que la soif de vengeance d'un soldat outragé. Hitler commença par des injures et des plaintes contre les conditions de Versailles, la cherté de la vie, le manque de respect aux sous-officiers valeureux, les intrigues des journalistes et des banquiers de la religion de Moïse. Des ruinés, des gens qui se noyaient, des gens à cicatrices, à ecchymoses toutes fraîches, il y en avait suffisamment dans le pays. Chacun d'eux voulait frapper du poing sur la table. Hitler pouvait le faire mieux que les autres. Il est vrai qu'il ne savait comment remédier au mal. Mais ses dénonciations résonnaient tantôt comme un ordre, tantôt comme une prière adressée au sort cruel. Comme les malades désespérés, les classes condamnées ne se lassent pas de varier leurs plaintes, ni d'écouter des consolations. Tous les discours de Hitler étaient construits sur ce ton. Le sentimentalisme informe, l'absence d'une discipline de pensée, l'ignorance jointe à des lectures bigarrées — tous ces moins se transformaient en plus. Ils donnaient à Hitler la possibilité d'unir dans la besace de mendiant du national-socialisme toutes les espèces de mécontentement et de mener la masse là où celle-ci le poussait. De ses improvisations du début il ne demeura dans la mémoire de l'agitateur que ce qui rencontrait l'approbation. Ses pensées politiques furent le fruit de l'acoustique oratoire. Ainsi s'effectuait le choix des mots d'ordre. Ainsi se tassait le programme. Ainsi de la matière brute se forma le « chef ».

Dès le début, Mussolini sut apprécier la matière sociale plus consciemment que Hitler de qui le mysticisme policier d'un quelconque Metternich est plus proche que l'algèbre politique d'un Machiavel. Au point de vue intellectuel Mussolini est plus courageux et plus cynique. Il suffit d'indiquer ici que l'athée de Rome se sert de la religion comme de la police ou de la justice tandis que son collègue de Berlin croit réellement à

l'infaillibilité de l'Église romaine. A l'époque où le futur dictateur italien considérait encore Marx comme « notre maître immortel à tous », il défendait, non sans art, la théorie qui dans la société contemporaine voit avant tout le rapport de deux forces fondamentales : la bourgeoisie et le prolétariat. Il est vrai, écrivait Mussolini en 1914, qu'entre ces forces existent de nombreuses couches intermédiaires qui forment une « espèce de tissu conjonctif de la collectivité humaine », mais « dans les périodes de crise, les classes intermédiaires sont attirées selon leurs intérêts et leurs idéologies vers l'une ou l'autre des classes fondamentales ». Généralisation très importante ! de même que la médecine scientifique donne non seulement la possibilité de guérir les malades, mais aussi, par la voie la plus courte, d'envoyer un homme bien portant *ad patres*, de même l'analyse scientifique des rapports de classes, destinée par son inventeur à mobiliser le prolétariat, donna à Mussolini, lorsqu'il passa dans le camp opposé, la possibilité de mobiliser les classes intermédiaires contre le prolétariat. Hitler a accompli le même travail en traduisant l'idéologie du fascisme dans la langue de la mystique allemande.

Les brasiers sur lesquels brûle la littérature impie du marxisme éclairent vivement la nature de classe du national-socialisme. Tant que les nazzis agirent comme parti et non comme pouvoir d'État, ils ne trouvèrent presque pas d'accès à la classe ouvrière. D'autre part, la grande bourgeoisie, même celle qui soutenait Hitler de son argent, ne considérait pas ce parti comme le sien. La « renaissance » nationale s'appuya entièrement sur les classes intermédiaires, la partie la plus arriérée de la nation, le plus lourd fardeau de l'histoire. L'art politique consistait à souder la petite bourgeoisie par une hostilité commune envers le prolétariat. Que faut-il faire pour que les choses aillent

mieux ? Avant tout écraser ceux qui sont en dessous. Impuissante devant le grand capital la petite bourgeoisie espère par la ruine des ouvriers reconquérir dès maintenant une dignité sociale.

Les nazzis désignent leur coup d'état du nom usurpé de révolution. En réalité, en Allemagne comme en Italie, le fascisme laisse le système social intact. Pris en soi, le coup d'état de Hitler n'a même pas droit au nom de contre-révolution. Mais on ne peut pas le considérer isolément : c'est un achèvement du cycle d'ébranlements qui, en Allemagne, commencèrent en 1918. La Révolution de Novembre qui donna le pouvoir à un conseil d'ouvriers et de soldats était, par sa tendance fondamentale, prolétarienne. Mais le parti qui se trouvait à la tête du prolétariat remit le pouvoir à la bourgeoisie. En ce sens, la social-démocratie a inauguré l'ère de la contre-révolution avant que la révolution fût parvenue à mener son travail jusqu'au bout. Cependant, tant que la bourgeoisie dépendait encore de la social-démocratie, c'est-à-dire des ouvriers, le régime conservait les éléments d'un compromis. Toutefois la situation internationale et intérieure du capitalisme allemand ne laissait plus de place aux concessions. Si la social-démocratie a sauvé la bourgeoisie de la révolution prolétarienne, le fascisme est venu à son tour délivrer la bourgeoisie de la social-démocratie. Le coup d'état de Hitler n'est que le maillon final dans la chaîne des déplacements contre-révolutionnaires.

Le petit bourgeois est hostile à l'idée de l'évolution, car l'évolution va inévitablement contre lui : le progrès ne lui a rien apporté que des dettes qu'il ne peut payer. Le national-socialisme répudie non seulement le marxisme, mais aussi le darwinisme. Les nazzis maudissent le matérialisme, car les victoires de la technique sur la nature signifient la victoire du grand capital sur le petit. Les chefs du mouvement

liquident « l'intellectualisme » moins parce qu'eux-mêmes possèdent des intellects de second ou de troisième ordre, mais avant tout parce que leur rôle historique n'admet pas qu'une pensée soit élaborée jusqu'au bout. Le petit bourgeois a besoin d'une instance supérieure, au-dessus de la matière et de l'histoire, protégée contre la concurrence, l'inflation, la crise et la vente aux enchères. A l'évolution, à la conception matérialiste, au rationalisme — au XXe, au XIXe et au XVIIIe siècles — est opposé l'idéalisme national comme source d'une inspiration héroïque. La nation de Hitler est l'ombre mythologique de la petite bourgeoisie elle-même, délire pathétique qui lui montre son royaume millénaire sur terre.

Pour élever la nation au-dessus de l'histoire, on lui donne l'appui de la race. L'histoire est jugée comme émanation de la race. Les qualités de la race sont construites indépendamment des conditions sociales variables. En rejetant la conception économique comme inférieure, le national-socialisme descend d'un étage au-dessous : du matérialisme économique, il fait appel au matérialisme zoologique.

La théorie de la race, comme créée spécialement pour un autodidacte prétentieux qui chercherait une clef universelle à tous les mystères de la vie, apparaît surtout lamentable à la lumière de l'histoire des idées. Pour créer la religion du sang germanique pur, Hitler a dû emprunter de seconde main les idées du racisme à un français, diplomate et écrivain dilettante, le comte de Gobineau. Pour la méthodologie politique, Hitler la trouvait toute prête chez les Italiens. Mussolini ayant largement utilisé la théorie de la lutte des classes de Marx. Le marxisme lui-même était le fruit de l'union de la philosophie allemande, de l'histoire française et de l'économie anglaise. En remontant la généalogie des idées, fût-ce des plus réactionnaires et des

plus stupides, on ne trouve pas trace de racisme.

La pauvreté immense de la philosophie national-socialiste n'a pas empêché les sciences universitaires d'entrer toutes voiles déployées dans le goulet de Hitler, quand sa victoire fut suffisamment nette. Les années du régime de Weimar furent pour la grande part de la plèbe professorale une époque de trouble et d'inquiétude. Les historiens, les économistes, les juristes s'égaraient en conjectures, pour savoir lequel des critères de la vérité, qui se combattaient, était le plus juste, c'est-à-dire quel camp se trouverait en fin de compte maître de la situation. La dictature fasciste vient écarter les doutes de Faust et les hésitations de Hamlet de la chaire universitaire. Du crépuscule de la relativité parlementaire, la science est de nouveau entrée dans le royaume de l'absolu. Einstein fut obligé de planter sa tente hors d'Allemagne.

Sur le plan de la politique, le racisme est une variété enflée et présomptueuse de chauvinisme combiné à de la phrénologie. De même que la noblesse ruinée trouvait une consolation dans la noblesse de son sang, de même la petite bourgeoisie paupérisée s'enivre de fables sur les avantages particuliers de sa race. Il est remarquable que les chefs du national-socialisme ne sont pas d'origine germanique, mais viennent de l'Autriche comme Hitler lui-même, des provinces baltiques de l'ancien empire du tsar comme Rosenberg, des pays coloniaux comme Hess, l'adjoint de Hitler à la direction du parti. Il fallut le vacarme barbare de nationalités à la périphérie de la civilisation pour imposer aux « chefs » les idées qui trouvèrent ensuite écho dans le cœur des classes les plus barbares de l'Allemagne.

La personnalité et la classe — le libéralisme et le marxisme — c'est le mal. La nation, c'est le bien. Mais au seuil de la propriété, cette philosophie se retourne à l'envers. C'est dans la propriété personnelle seule

que réside le salut. L'idée de propriété nationale est fruit du bolchévisme. En divinisant la nation, le petit bourgeois ne veut rien lui rendre. Au contraire, il s'attend à ce que la nation le pourvoie de la propriété et le protège contre l'ouvrier et l'huissier. Malheureusement le Troisième Reich ne donnera rien au petit bourgeois, sinon de nouveaux impôts.

Dans le domaine de l'économie contemporaine, internationale par ses liaisons, impersonnelle par ses méthodes, le principe de la race semble sortir d'un cimetière du Moyen Age. Les nazzis font d'avance des concessions : la pureté de la race qui, dans le royaume de l'esprit, est certifiée par le passeport doit être confirmée, principalement dans le domaine de l'économie, par l'efficience. Dans les conditions contemporaines cela signifie : la capacité de concurrence. Par la porte de derrière, le racisme retourne au libéralisme économique, délivré des libertés politiques.

Pratiquement, le nationalisme dans l'économie se réduit aux explosions de l'antisémitisme, impuissantes malgré toute leur brutalité. Du système économique contemporain, les nazzis mettent à part le capital usurier et bancaire comme si c'était le démon : or, c'est dans cette sphère précisément que la bourgeoisie juive occupe une grande place. Tout en s'inclinant devant le capitalisme dans son ensemble, les petits bourgeois déclarent la guerre à l'esprit malin d'accumulation, sous la forme d'un juif polonais en long caftan, qui le plus souvent n'a pas un sou en poche. Le pogrome devient la preuve la plus élevée de la supériorité de la race.

Le programme avec lequel le national-socialisme est arrivé au pouvoir — hélas — rappelle beaucoup les « grands magasins juifs » dans une province perdue. Que n'y trouve-t-on pas — à un bas prix et d'une qualité encore plus basse — : le souvenir des temps

heureux de la libre concurrence et l'évocation vague de la stabilité d'une société de castes ; les espoirs dans la renaissance de l'empire colonial et les rêves d'une économie fermée ; les phrases sur un retour du droit romain au vieux droit germanique et les démarches du moratoire américain ; l'hostilité envieuse à l'égard de l'inégalité qui prend la forme d'une villa et d'une automobile et la peur animale de l'égalité qui prend la forme d'un ouvrier en casquette et sans col ; la rage du nationalisme et la peur devant le créancier mondial... toutes les ordures de la pensée politique internationale ont servi à remplir le trésor intellectuel du nouveau messianisme germanique.

Le fascisme a élevé à la politique les bas-fonds de la société. Non seulement dans les maisons des paysans, mais aussi dans les gratte-ciel des villes, à côté du XXe siècle vivent encore aujourd'hui le Xe et le XIIIe siècles. Des centaines de millions de personnes emploient le courant électrique sans cesser de croire à la force magique des gestes et des conjurations. Le pape de Rome propage par radio le miracle de la transformation de l'eau en vin. Les étoiles de cinéma vont chez les magiciens. Les aviateurs qui dirigent des mécanismes miraculeux créés par le génie de l'homme portent des amulettes sur leur sweater. Quelles réserves inépuisables de ténèbres, d'ignorance et de sauvagerie : le désespoir les a dressées sur pied, le fascisme leur a donné un drapeau. Tout ce qui, dans le développement normal de la société, serait rejeté de l'organisme national sous forme d'excréments de la culture, a maintenant jailli par la gorge : la civilisation capitaliste vomit une barbarie non-digérée. Telle est la physiologie du national-socialisme.

Le fascisme allemand comme le fascisme italien s'éleva au pouvoir sur le dos de la petite bourgeoisie, qu'il a transformée en bélier contre les organi-

sations de la classe ouvrière et les organisations de la démocratie. Mais le fascisme au pouvoir est moins que tout le gouvernement de la petite bourgeoisie. Au contraire, c'est la dictature la plus impitoyable du capital monopolisateur. Mussolini a raison : les classes intermédiaires sont incapables d'une politique indépendante. Dans les périodes de grande crise, elles sont appelées à mener jusqu'à l'absurdité la politique de l'une des deux classes fondamentales. Le fascisme a réussi à les mettre au service du capital. Des mots d'ordre tels que l'étatisation des trusts et la liquidation des bénéfices illégitimes se sont vus brusquement jetés par-dessus bord, dès l'arrivée au pouvoir. Au contraire, le particularisme des « territoires » allemands, qui s'appuyait sur les particularités de la petite bourgeoisie, a laissé place au centralisme capitaliste et policier. Chaque succès de la politique extérieure et intérieure du national-socialisme signifie inévitablement l'écrasement du petit capital par le grand.

Le programme des illusions petites-bourgeoises n'est pas annulé ; il se détache simplement de la réalité et se dissout dans des actes rituels. L'unification de toutes les classes se réduit au semi-symbolisme du service obligatoire du travail et à la confiscation « en faveur du peuple » de la fête ouvrière du Premier Mai. Le maintien de l'alphabet gothique contre l'alphabet latin est une revanche symbolique sur le joug du marché mondial. La dépendance des banquiers internationaux, y compris les juifs, ne s'adoucit pas d'un iota : par contre, il est défendu d'abattre les animaux selon le rite du Talmud. Si l'enfer est pavé de bonnes intentions, les voies du Troisième Reich sont dallées de symboles.

En ramenant le programme des illusions petites-bourgeoises à de pures mascarades bureaucratiques, le national-socialisme s'élève au-dessus de la nation

comme la pire forme de l'impérialisme. L'espoir que le gouvernement de Hitler pourrait tomber aujourd'hui ou demain victime de sa propre inconsistance intrinsèque est absolument vain. Un programme était nécessaire aux nazzis pour arriver au pouvoir ; mais le pouvoir ne sert pas du tout à Hitler pour réaliser ce programme. La tâche lui est fixée par le capital monopolisateur. La concentration forcée de toutes les ressources et de tous les moyens du peuple suivant les intérêts de l'impérialisme — mission historique réelle de la dictature fasciste — signifie la préparation à la guerre ; cette tâche à son tour ne souffre aucune résistance intérieure et mène à la concentration mécanique ultérieure du pouvoir. On ne peut ni réformer ni démissionner le fascisme. On ne peut que le renverser. L'orbite politique des nazzis aboutira à cette alternative : la *guerre* ou la *révolution ?*

Prinkipo, le 16 juin 1933. L. TROTSKY

Le premier anniversaire de la dictature nazi approche. Toutes les tendances du régime ont pu apparaître avec clarté et précision. La révolution « socialiste », que les masses petites-bourgeoises se figuraient être le complément indispensable à la révolution nationale, est officiellement condamnée et liquidée. La fraternisation des classes a atteint son point culminant dans le fait que les possédants, à un jour spécialement fixé par le gouvernement, renoncent en faveur des non-possédants à leur hors-d'œuvre et à leur dessert. La lutte contre le chômage a abouti à ce qu'on a coupé en deux la demi-portion de famine. Le reste est la tâche de la statistique bien disciplinée. L'autarchie planifiée se révèle être simplement un nouveau stade de la désagrégation économique.

Plus le régime policier des nazis est impuissant dans le domaine de l'économie, plus il est obligé de porter ses efforts dans le domaine de la politique extérieure. Cela répond absolument à la dynamique interne du capitalisme allemand, foncièrement agressif. Le soudain changement d'attitude des chefs nazis, qui font maintenant des déclarations pacifistes, put étonner seulement des nigauds complets. Quelle autre méthode reste-t-il à la disposition de Hitler pour faire retomber la responsabilité des calamités intérieures sur les ennemis extérieurs et accumuler sous la presse de la dictature la force explosive de l'impérialisme ? Cette partie du programme, déjà indiquée ouvertement avant l'arrivée des nazis au pouvoir, s'accomplit maintenant avec une logique de fer devant les yeux du monde entier. Le délai qui nous sépare d'une nouvelle catastrophe européenne est déterminé par le temps nécessaire au réarmement de l'Allemagne. Il ne s'agit pas de mois, mais il ne s'agit pas non plus de dizaines d'années. Quelques années suffisent pour que l'Europe se trouve de nouveau précipitée dans la guerre, si Hitler n'est pas arrêté à temps par les forces internes de l'Allemagne elle-même.

Le 2 novembre 1933. L. T.

COMBAT AVEC L'ANGE [1]

CHAPITRE TROISIÈME

Je réfléchissais ce jour-là à la veulerie du monde. On ne peut s'imaginer combien, si dur et si fermé aux passions, il est lâche devant un amour facile. L'époque et son pathétique n'avaient pas existé une minute devant la banalité de notre union. Entre nous deux, qui d'ailleurs gardions individuellement notre intelligence, notre ruse, nos désirs, notre couple restait simple, borné, heureux. Tout ce qui est refusé aux amants qui se sont unis après des années de lutte et de prédestination avait été donné du premier coup à cette liaison de fortune. La fidélité, entre autres. Alors que chacune de mes précédentes aventures m'avait surtout rapproché de l'ensemble des femmes, celle-là m'isolait d'elles toutes. Quelle liberté ! Quel repos ! Pour la première fois j'aimais dans une femme autre chose qu'une entremetteuse. Un vernis, un brillant était soudain tombé de toutes les autres. Elles étaient toujours aussi belles ou aussi fardées, mais je les voyais ternes. Cette ombre gagnait même celles dont la fonction est d'être brillantes, les poétesses, les nageuses. Leurs voix manquaient de timbre, leurs yeux d'émail. C'est simplement que j'étais fidèle. Le soleil ne jouait plus sur les mains de mes dactylos le matin quand j'ouvrais leur

1. Voir *La Nouvelle Revue Française* du 1er janvier 1934.

porte, ni le réflecteur sur les danseuses au théâtre. C'étaient des mains charmantes ternes, des fesses charmantes ternes. Mais du plus loin j'apercevais, à travers brouillard ou cohue, le visage de Malena frotté de son phosphore et tous les soirs je m'unissais, en la retrouvant, à une illumination. Nous étions vraiment sortis de la file ; nous aimions vraiment pour notre propre compte, et sans avoir à prendre, sur cet amour, en pitié, en exaltation ou en complications sentimentales cette rançon que l'univers m'avait réclamée toutes les autres fois, pour je ne sais quelle cagnotte. Je m'étais demandé si cette perfection dans notre entente ne venait pas de ce que nous nous voyions quelques heures seulement par jour, de ce que nous n'habitions pas ensemble. J'entraînai Malena dans un voyage : jamais nous ne fûmes plus heureux. Jamais un instant inutile dans notre présence continuelle ; je ne sais comment nous aurions joint les deux bouts de février sans le jour d'appoint de l'année bissextile. Les journées avec leurs vingt-quatre heures ne nous semblaient que des entrevues sur une journée immense dont nous ignorions encore les bornes. Voilà que nous en étions au troisième mois, et aucune heure encore n'avait sonné.

On sonnait justement... Le téléphone.

***

— Venez, me disait le Président. Pour tout l'après-midi.

Je devais rencontrer Malena à six heures. Je l'appelai.

— J'allais moi aussi me décommander, dit-elle. A six heures je serai à la gare de Lyon. Ma mère arrive. A ce soir, puisque nous dînons ensemble.

Cette double précaution du sort pour nous éloigner l'un de l'autre à six heures aurait dû m'intriguer. Je ne me méfiai pas.

Dans le bureau du président, son chef du personnel, le gigantesque et maigre Sempré-Lagoutte, se courbait jusqu'à terre, se courbait à nouveau comme s'il voulait enfin séparer ce qui était Sempré de ce qui était Lagoutte. Mais rien à faire. Une âme en fil de laiton reliait indiscutablement les deux moitiés.

— J'ai à vous demander un changement, mon cher Sempré-Lagoutte.

— Je crois deviner lequel, monsieur le Président. Celui du préfet de Marseille. Il lui manque deux ans pour la retraite, mais, lors de l'incinération de Flaissières, il a voulu un moment s'opposer au vœu du mort, de voir ses cendres jetées d'un avion sur la ville. Les loges ont été furieuses. On peut l'avoir.

— Ce n'est pas le préfet de Marseille.

— Le Gouverneur général de l'Algérie ? Rien de plus simple. Voici le rapport sur cette rupture de son barrage de Tlemcen. J'ai d'ailleurs prévu pour lui un poste d'administrateur au Suez. Les isthmes lui seront peut-être plus favorables que les barrages.

— Il ne s'agit pas du Gouverneur de l'Algérie.

— Du chef de la Sûreté alors ? C'est encore la mutation la plus facile. Je confisque toujours le dossier du nouveau chef de la Sûreté au moment où il prend son poste et pour qu'il ne soit pas tenté d'en distraire les notes douteuses.

Le Président ne répondit pas. Potanceau, l'huissier, entrait sans frapper, selon son habitude, s'attardait à poser quelques plis sur le bureau, et disparaissait enfin, non sans avoir jeté, d'abord sur le Président, puis sur son propre reflet dans la glace, un regard plein de complaisance.

— De qui ? reprit le Président... De cet huissier. De Potanceau.

Sempré-Lagoutte cessa de sourire.

— Cela change !

— Cela change de quoi ?

— Potanceau a commis quelque faute ?

— Non. Il est parfait.

— Potanceau a quelque défaut ?

— Aucun. Potanceau ne boit pas. Potanceau ne fume pas. Potanceau est complaisant, sûr et sympathique. Mais débarrassez-moi de Potanceau.

— Impossible, Monsieur le Président. Si je déplace Potanceau sans raison, je m'expose à une offensive de cinq présidents du Conseil.

— Cependant...

— Potanceau débutant était dans le cabinet de Combes quand les Chartreux lui ont offert un million par téléphone. Combes lui fit prendre le récepteur et eut ainsi son témoin. Dans ces conditions, il m'est difficile...

— Très bien, n'en parlons plus.

— Si vous aviez seulement l'ombre d'un motif, Monsieur le Président, je tenterais l'affaire. Si Potanceau répandait par exemple quelque odeur...

— Potanceau sent très bon. Je crois même qu'il a le même savon et la même eau de toilette que moi.

— Voilà cinq ans, l'huissier en second souffrait d'un affaissement prostatique qui rendait à chaque pas sa démarche sonore. Les préfets méridionaux qu'il accompagnait jusqu'à ce bureau s'en amusaient ; ceux du Nord riaient jaune. J'ai exposé les faits à Basile Zakharov, chez qui il posait des prises électriques à ses moments perdus, et qui était intervenu en sa faveur. Basile Zakharov s'était d'ailleurs aperçu du défaut. Il n'a insisté que pour la forme.

Potanceau était entré à nouveau, avec les télégrammes. Effrayé du silence qu'il avait aussi apporté, il sortit précipitamment. Mais aucun parfum, aucun bruit suspect... Le président congédia Sempré-Lagoutte.

Le travail fut sans joie. J'avais compris l'irritation

du Président. La ressemblance que Potanceau avait avec lui devenait insupportable. Cette ressemblance était célèbre dans l'administration. Je dois même dire que c'est Potanceau qui avait commencé, car il était déjà depuis longtemps garçon de bureau à l'Intérieur quand Brossard y avait été ministre pour la première fois. Tous deux étaient alors à l'état brut ; la tenue du garçon de bureau volontairement correcte et celle du socialiste volontairement négligée ne différaient pour ainsi dire pas. Mais Brossard était quelque peu étonné, chaque fois qu'il revenait à ce ministère, alors qu'il se croyait lui-même modifié et affiné par son passage dans le monde, par sa liaison avec une actrice ou avec une demi-reine, de constater que le visage de Potanceau et jusqu'à son habit avaient obtenu, de sa cohabitation avec Mme Potanceau et de ses séjours au bistrot de la rue de Suresne, les mêmes raffinements, et que cet individu trouvait le moyen, par des nourritures inférieures, d'entretenir le regard même et le teint du maître de l'Europe. Il avait jusqu'ici supporté la manie de l'huissier avec cette bonne humeur et cette élévation qui lui faisait aussi très bien supporter sa ressemblance morale avec Sylla, auquel le comparaient ses ennemis. Cette forme démocratique qu'avait prise le bouffon pour le rappeler à l'égalité l'amusait. Les qualités de Potanceau étaient si réelles que le Président n'avait pas l'idée d'une contrefaçon, mais plutôt d'un corps de rechange utilisé au mieux pour de moindres besognes. Il s'arrangeait même pour que la ressemblance frappât les visiteurs ; elle éveillait en eux l'image d'une fraternité physique entre ministres et huissiers, excellente publicité pour nos institutions laïques, et il laissait volontiers une part de la considération qui lui était due s'égarer en familiarité dans son antichambre au-dessus de sa réplique prolétaire. Mais la maladie était venue. Tout ce qu'il se refusait à lire sur son propre visage, il était

contraint de le voir sur le visage de Potanceau, car celui-ci, soucieux de mettre sa ressemblance à jour, entrait moins pour annoncer, comme il le semblait, le Chef de la Sûreté ou Rebendart, que pour vérifier ses lèvres, ses cils ou les rides de son front sur ceux ou celles du Président. Il était impossible à Brossard, quand Potanceau circulait dans son bureau, de ne pas voir que lui-même s'était incroyablement voûté, et de ne pas surprendre ces pincements du nez, ce décollement des oreilles que Potanceau était arrivé à obtenir dans un déchaînement de mimétisme. Cela devenait intolérable. Il aurait pu lui faire dire de se raser et de couper ses cheveux en brosse, mais il voyait dans cet ordre une sorte de lâcneté... Voilà justement que Potanceau entrait. Où avait-il été chercher cette pâleur, et ce tremblement de la main gauche ?

— Monsieur le Président, dit-il...

Mais Brossard se levait, tournait le dos et sortait en laissant claquer la porte.

— J'ai à vous parler de la part du Président, dis-je.

Sur le visage de Potanceau, à travers les traits de mon maître, reparaissait déjà tout ce qui était l'apanage du vrai Potanceau, la crainte dans ces yeux qui n'avaient jamais eu peur, le bégaiement dans cette parole qui n'avait jamais failli, la renonciation et le doute dans ce cœur qui n'avait jamais été sensible, sans compter, jetée sur lui tout entier, une enveloppe toute triste et toute grise qui était la peine des humbles.

— Potanceau, vous vous êtes surmené ces derniers temps. Le Président vous trouve mauvaise mine.

— Mauvaise mine ?

Potanceau se regarda dans la glace ; en effet, il avait mauvaise mine. Il sursauta. Comment cela se faisait-il ? Il allait admirablement.

— Le Président ne veut plus vous voir ainsi. Il vous

offre deux mois de congé : avec traitement, cela va sans dire. Vous acceptez ?

Potanceau se regardait toujours. Il lissa son front de la main et les rides s'effaçèrent. Il toucha ses cheveux, et les cheveux blancs disparurent sous le flot des noirs. Il rentra le menton et ses deux lèvres se trouvèrent à nouveau solidement accolées. Les nuages fondirent dans son regard, l'hésitation dans sa démarche. Sans le savoir, il se démaquillait. En quelques secondes il eut terminé sur lui cette opération que les médecins ne tentaient plus que désespérément sur Brossard. Puis il se tourna vers moi, à demi-rassuré. Hélas, la ressemblance n'était plus qu'apparente. Quelle solidité dans ces cils, quelle tenue dans ces ailes du nez ! Il aurait suffi de bien peu de jours pour que le conflit n'eût pas eu lieu.

— Quand pourrai-je remercier le Président ?

— Le Président n'aime pas qu'on insiste sur ses bons mouvements. Partez dès ce soir. Qui voyez-vous comme remplaçant ?

— Vous pourriez prendre Cornot.

— Quel Cornot ?

— Le gros, avec des moustaches blanches, qui ressemble au Maréchal Joffre.

Oh, très bien ! Cornot pouvait venir.

Je trouvai le Président dans sa chambre, étendu sur le lit. Il avait enlevé ses souliers et avait froid aux pieds. Je les recouvris d'une couverture. Puis le froid monta aux genoux.

— C'est la ciguë, d t-il en souriant.

L'idée de cette ressemblance avec Socrate parut lui plaire. Je lui expliquai qu'en tout cas je l'avais délivré de celle de Potanceau. Puis je voulus reprendre mon travail.

— Voyons ! dit-il. Voyons ! Tu ne vois pas où je suis ?...

Je protestai qu'il allait très bien, qu'il n'avait pas la moindre fièvre. Les genoux étaient tièdes à nouveau.

— Il s'agit bien de cela, reprit-il. Tu ne vois pas que je suis dans mon écluse ?

— Dans votre écluse ?

— Profites-en. Tu ne penses pas que je me serais couché parce que je souffrais ? A mon âge, on souffre assis. Je mourrai ce que les historiens des grands hommes appellent debout, c'est-à-dire dans un fauteuil. Mais toutes les fois où je sens ma vie changer d'allure, de régime, je me mets au lit. Cela m'est arrivé cinq ou six fois, et je reste couché chaque fois deux à trois heures. Quand je me lève, ma pensée a un autre rythme, d'autres convictions ; mon point d'émotion est déplacé. Tu pourrais nommer cela ma transfusion. Je l'appelle mon éclusage, parce qu'il me semble surtout dans ces moments changer de niveau. Voilà... Les portes sont refermées derrière moi. J'attends que celles de devant s'ouvrent. Étant donné que je suis pour la onzième fois Président du Conseil, je pense qu'elles ne me feront pas la plaisanterie de me descendre d'altitude. Étant donné surtout que j'approche de la mort... J'aimerais y aller en montant parce que j'en ai peur. Les lièvres ne fuient bien que dans les montées. Demande-moi ce que j'en pense de la mort, pour voir ?

— De la mort ?

J'étais ému. On reconnaît les grands esprits à ce que seuls ils peuvent donner à leur mort la grandeur du suicide.

— Tu as l'air bien peu curieux, mon enfant ! Tu vois un homme d'État au terme de la vie, dans sa lucidité et sa sagesse, et tu ne te hâtes pas de lui parler de l'âme, de la justice ?

— De Dieu ?

— Pourquoi pas ? Parlons de Dieu. Je ne me dérobe

pas... C'est la première fois que tu entends ce nom au ministère de l'Intérieur ?

— On s'attend si peu à ce que vous pensiez que Dieu existe !

— Tu vas tout de suite très loin. Je pense tout de lui, excepté cela. Pour exister, il n'existe sûrement pas.

— Tous savent que vous êtes athée.

— Athée ? pas le moins du monde. C'est ton mot exister qui me choque. L'existence est une terrible déchéance. Nous, nous existons. La dignité que nous vaut cette qualité est plutôt médiocre. Appliquer à Dieu cette notion d'existence est un acte aussi impie et faux que de s'imaginer Dieu à notre image. Existence de Dieu et barbe blanche de Dieu sont du même magasin d'accessoires.

— A quoi servirait-il de se le représenter autrement ?

— Tu abondes dans mon sens. Les Dieux que se sont créés les hommes répondent à toutes les exigences humaines. C'est extraordinairement suspect... D'ailleurs ce que je te dis là, mon petit Jacques, c'est avant l'écluse. Dans un moment j'aurai peut-être une autre thèse... Pose l'édredon sur mes pieds. C'est vraiment l'écluse la plus froide que j'aie traversée.

Je surveillai donc l'écluse comme un bain. Toutes les ressemblances d'ailleurs s'acharnaient sur le Président aujourd'hui. Outre celle avec Sénèque, qui maintenant s'imposait, celle plus triviale avec ce personnage de Maupassant auquel sa femme fait couver des œufs ne pouvait passer inaperçue. On sentait le Président vraiment préoccupé de ce qui allait naître tout à l'heure dans ce lit... Si c'était la peur de la mort, ce n'était pas gai... Moment assez désagréable pour un vieillard que celui où il ne sait pas s'il couve la peur de la mort, ou le dédain, ou le désir de la mort... Et les femmes ? Il y avait déjà eu une écluse dite des femmes,

qui l'avait débarrassé d'elles. Ce serait à désespérer si celle-ci les ramenait, s'il fallait ce soir leur faire à nouveau des signes, recouvrir à nouveau un mannequin bien usé de peau et de cheveux, de muqueuses et de crin... Il n'était pas sans angoisse... Comme il était assez tenté de se croire parvenu à la sagesse, il devait évidemment attendre des écluses plutôt une régression qu'une progression. Un sommeil subit lui épargna ces incertitudes.

Quand je revins dans la chambre, il se déshabillait. Il quittait l'écluse pour le lit.

— Rien, me dit-il. Rien. Aucun changement d'importance. Nous appellerons simplement l'écluse écluse Potanceau. Je pense depuis mon réveil que ce brave homme me manquerait. Cours le retenir et ne reviens pas. Nous ne travaillerons pas plus avant aujourd'hui.

Potanceau entra. Il était vraiment incorrigible ! Il s'était remaquillé ! Il boîtait maintenant. Il semblait traîner une jambe de plomb. Le Président sourit sans amertume... Il s'était bien passé ce que j'avais prévu dans ma jeune logique. Cette écluse était l'écluse de la modestie...



Il était cinq heures et demie, l'heure à laquelle je serais parti vers Malena, si nous avions été libres... Au fait, je l'étais... A moi seul je pouvais ramener à nous deux cette après-midi qui s'était dérobée... Elle en valait la peine... Jamais le soleil couchant n'avait réussi à donner à ce point l'impression qu'il était à bout de course, qu'il ne recommencerait à aucun prix ; et d'autre part, il y avait dans tous les premiers signes de la nuit une frivolité qui démentait qu'elle dût être éternelle... On ne savait ce qui touchait le plus de ce mensonge du soleil ou de la vérité des ombres. Sur les

arbres de l'hiver un vent de printemps soufflait... Le soir, dans ses fumées et ses premiers feux, semblait se donner également aux cinq millions de parisiens, mais on sentait que la première audace ou le premier désir pouvait le confisquer tout entier à merci... Autant qu'il fut à nous... Je n'hésitai plus. Je partis vers Malena absente.

J'aurais eu le temps d'arriver à la gare, de la voir de loin. Mais je n'en fus pas tenté. Ma marche au contraire me détournait de tout ce qui aurait pu me la rappeler trop nettement, des rues où étaient nos restaurants ou nos magasins. Une sorte d'infidélité me poussait à faire en dehors d'elle la seule promenade que je lui eusse encore consacrée. Mon rendez-vous avec elle ce soir avait lieu là où elle était le plus absente. Ou plutôt je voulais connaître cette Malena de l'absence et de la solitude que je n'avais pas eu encore une seule occasion de convoquer ou d'approcher. Il n'était pas si aisé de parvenir jusqu'à elle. On eut dit que Malena elle-même tentait par tous les moyens de me retenir dans ce domaine de nos présences d'où nous n'étions encore jamais sortis. Elle, qui n'avait jamais eu le moindre geste ou le moindre mot de reproche quand je la quittais pour aller vers d'autres femmes, je l'imaginais malgré moi jalouse de cette image, de cette image d'elle qui risquait de prendre désormais en moi sa place quand elle-même ne serait plus près de moi, et condamner comme une évasion ou une tromperie cette tentative pour l'atteindre, par un détour, dans son spectre et sa vérité. Elle m'obsédait d'une présence dont je n'avais pas soupçonné la ténacité. Pour m'apitoyer, elle se faisait remplacer aussi par tout ce qui remplace, non une absente, mais une morte. Le premier portrait à la première devanture lui ressemblait. Son sourire, sa voix m'apparaissait soudain là où je les attendais le moins, sur la bouche d'un prêtre, dans la parole

d'un boucher. Jusqu'à la nuit, qui était soudain chargée de son parfum, adoucie de sa tendresse... Elle s'était fondue dans la nuit comme un lait... Ou bien, quand je parvenais dans un quartier pur de tout souvenir et de toute ressemblance, je la sentais en moi, son seul refuge. Je la chassais. Je la voulais aussi absente de moi. Si bien que tant d'insistance me donna à penser que j'avais tort, que j'allais vers quelque découverte dont nous aurions tous deux à souffrir, peut-être à rougir. Car il ne fallait pas en douter. La perfection de notre entente venait de ce que nous avions été plus modestes et plus confiants que les autres amants. Aucun de nous n'avait songé encore, pour vérifier la grandeur de notre affection, à échanger la présence de l'autre contre son image, et à le dédoubler, — se vouant ainsi désormais à cette confrontation où tous les amours succombent, — en son apparence et sa réalité. C'est à cette opération stupide que je me livrais en ce moment, sans songer à ce qui allait advenir de nous deux si l'image de Malena allait se révéler moins belle, moins pure, plus banale que Malena elle-même, ou — le danger était peut-être pire — plus fine, plus délicate, plus noble, telle qu'enfin je la vis au moment où la solitude me saisit tout à coup comme une défaillance, comme un gel, et telle qu'elle m'escorta depuis lors dans la descente qui me mena à la Seine.

Là j'étais arrêté ; j'avais le choix entre deux chemins. Ou suivre le fleuve, ou suivre les rails du tramway qui le traversait. La route naturelle, la brèche ouverte par les millions de siècles, par l'écoulement des glaces et des vagues, ne me tenta pas et un accès de liberté me fit préférer la voie de fer. Je contournai avec elle le refuge et montai sur le pont. Le crépuscule était maintenant brumeux, les promeneurs tout gris Ni l'allumeur de bec de gaz, ni l'allumeur de visages n'étaient passés. Six heures sonnaient, l'heure du rendez-vous

manqué. De rares gens se hâtaient, et l'on était attristé, en ce moment où tout ce qui n'était pas humain se mêlait et se confondait, par leur entêtement à se distinguer l'un de l'autre. Pas un corps qui fondit dans un autre corps. Les parents même tenaient leurs enfants à la main et hors d'eux. Tous hâtifs et craintifs, devant cette nuit qui contenait la nuit naissante et sur ce grand brouillard à forme de fleuve qui contenait le fleuve. Visages de plus en plus inconnus et qui semblaient vouloir me préparer à voir l'inconnu même. Mais de la rive opposée, au contraire, une silhouette qui m'était familière s'engagea sur le pont. Elle allait d'un pas à peu près égal au mien, indifférente à la nuit et à la rivière, la tête dressée et presque rigide, d'une marche de cariatide qui porte un faix dont elle est fière. Elle n'était pas courbée d'un centimètre par ce fardeau inestimable ; elle évitait seulement ce qui eût pu rompre son équilibre, — regarder à droite ou à gauche ; — on la sentait juste au maximum de sa résistance et aussi de sa volupté d'esclave. Les larmes me vinrent aux yeux, car je savais, je voyais ce qu'elle portait. C'était Malena. Elle portait son amour.

Nous étions face à face. Je ne trouvais pas un mot et elle osait à peine me sourire. Il y avait plutôt de la crainte dans son regard, car elle aussi avait compris ma promenade, avait vu ma nouvelle compagne. Au contraire de ce qui arrive toujours aux amants, quand ils se rencontrent à l'improviste sans avoir préparé ce jeu qui demande à être verni d'avance, fourbi d'avance, l'amour, et qui s'aperçoivent soudain mutuellement trompés par la présence auprès de l'autre de la médiocrité, de la distraction, de la négligence, ou aussi de la personne avec qui ils sont trompés. Maléna me retrouvait, me surprenait avec elle-même, je la retrouvais avec moi. Si du moins, semblait-elle penser, c'était elle, cette Malena épurée, anoblie, démesurée, dont elle

devinait encore la présence autour de moi. Si du moins c'était moi, cet homme avec elle qui me ressemblait comme un frère, peut-être seulement comme un frère, et qui était moi, et que je sentais déjà s'inquiéter à son côté comme si j'allais lui reprocher d'avoir tenu près de Malena mon rôle avec trop de perfection. Car c'était bien là notre faute : séparés la veille en complet accord, nous nous surprenions sur ce pont tous deux en flagrant délit de tendresse, d'imagination trop généreuses. Chacun de nous devint soudain humble devant l'image que l'autre avait de lui, près de l'image qu'il en avait lui-même. Notre immense amour s'élargit soudain jusqu'à l'infini, devint un humble amour.

Lequel allait entraîner l'autre dans sa route, nous ne le savions pas encore. Des passants nous bousculèrent ; ils prenaient mal leur distance, ils ne savaient qu'il y avait là, sans qu'il le parût, deux couples. Ils nous refoulèrent vers le parapet, près d'une bouée sur laquelle rien n'était écrit, à la proue d'un navire sans nom. Nous ne cherchions pas à nous parler, désorientés. Il y avait dans cette rencontre sur le pont un caractère miraculeux qui la retirait à notre liaison, au développement normal de notre liaison. Elle en était exclue, elle n'était pas un de ses événements, mais celui d'une autre aventure qui aurait pu se lier entre nous, plus angoissante, plus irréelle, plus haute, une sorte d'exemple, de réclame, un épisode pris entre les mille épisodes que cet autre amour aurait comportés et dont notre pâleur et notre embarras attestaient la force et la virulence. A la reconnaissance que chacun éprouvait pour l'autre, pour cette générosité qui ne permettait à l'autre de ne le remplacer que par un sosie parfait, se mêlait aussi l'angoisse de savoir si ce personnage parfait était le subalterne ou le maître, s'il était venu pour aider ou pour trahir. Chacun de nos corps bien portants et si réels se sentit menacé par ces imaginations. Est-il

prudent de s'autoriser cette générosité vis-à-vis de celui que l'on aime, autrement qu'après sa mort ? Je refoulais lâchement derrière moi mon image de Malena pour éviter une confrontation avec Malena elle-même. Je la voyais aussi, comme moi, essayer à la fois de se cacher et de dissimuler un intrus. Mais, il se trouvait au contraire que, dans cette indécision, ce brouillard, chacun de nous devenait de plus en plus ressemblant au compagnon illicite de l'autre. Il ne restait presque rien sur nous de ce qui était nous dans nos rencontres. Que signifiait ce visage sans sourire, ces mains qui ne se tendaient pas vers moi d'un geste instinctif ? Que signifiait mon silence ? Que faisions-nous tous deux, dans ce rendez-vous où pas un de nous deux n'était ?

Je sais maintenant quelle aurait dû être notre conduite. Foncer chacun hardiment contre le remplaçant indû. Refuser d'admettre autour de notre couple cette idée et ce mensonge de couple parfait. Refuser à notre amour l'ambition ou la grandeur, et protéger son existence. Puisque nous avions eu la chance de les surprendre à l'improviste, anéantir du coup ces doubles dont nous ne pouvions que souffrir. Mais il y avait dans cette minute une tentation, un risque auquel je ne pouvais m'arracher. Cette trahison par excès de tendresse, cette fuite loin de son amant ou de son amante à laquelle chacun de nous s'était donné sous un prétexte pour être seul avec son amour, cette découverte clandestine de nappes si larges de dévouement et de noblesse dans le crépuscule, tout contribuait aussi à me dévoyer, à dévoyer Malena du bonheur vers l'orgueil du bonheur. Oui, ce que nous étions occupés à décider là, sans nous toucher, sans nous parler, c'était de savoir si nous allions changer en passion ce jeu qu'était notre liaison, si nous allions avoir le courage d'accepter cette promotion dans nos chairs et dans nos âmes. Tout avait été si parfait dans cet amour sans grade ! Il était à nous,

dans sa modestie et sa bonne humeur. Je n'en étais plus à me cacher qu'il n'y a de réel et d'individuel que les petits sentiments, qu'il n'y a de liberté et de nouveauté qu'en eux. Les grands sont du domaine public, ils relèvent de cette fatalité qui est l'administration du monde, ils en sont les missions officielles, ils nous rendent ses fonctionnaires ; ils font les grands amoureux aussi conventionnels et irresponsables que les grands hommes. Je pensais à tout cela. Mais déjà il était trop tard. Mon serment de ne plus souffrir se déliait de soi-même aussi hypocritement devant cette occasion de souffrir que le serment du joueur à la porte du casino. Déjà tous les concours à une passion en règle s'offraient. Déjà, jubilant de ma lâcheté et affectant de la prendre pour du courage, la nuit quittait cette indifférence qu'elle nous avait jusque là réservée et nous faisait les frais du tenancier à l'arrivée du couple. La nature devine les cœurs pleins aussi sûrement que les aubergistes les poches pleines. En une seconde, tout fut prêt, tout changea autour de nous, décor et figuration ; nous vîmes le fleuve devenir lamentable, l'heure navrante, la péniche qui s'appelle Aldebaran et qui passe toutes les fois où le sort menace passa, son nom éclairé. Au centre de Paris, il y eut jusqu'à ces bruits qu'on n'entend qu'à la campagne, un glas, un aboiement. Tout ce que je m'étais jusqu'alors refusé à convoquer pour Malena, les odeurs, les ombres, les lumières, était accouru et, quand je vis les premiers becs de gaz et les premières lanternes de taxi me faire de loin leurs signes de diamants du malheur, je me crus généreux de lui offrir cette parure, malgré les deux solitaires qui pendaient à ses oreilles et m'invitaient doucement, tristement à la modestie.

Pourtant tout eût été si facile avec elle, maintenant !.. Tout en elle m'incitait à mettre un terme à cette scène d'un autre amour, à la clore à jamais. Elle n'osait pas

s'approcher, me toucher, mais elle m'attendait, elle s'offrait. Un geste de ma part, une plaisanterie, un baiser, et l'incident eut été relégué par elle dans cette part insensible du cœur où les femmes heureuses relèguent leurs divagations et leurs vrais sens. Cette moitié de reine et cette moitié de victime en lesquelles elle se sentait tout à coup partagée se fussent, sous la moindre étreinte, rejointes à nouveau et refondues en la femme simple et tranquille qu'avait seulement jusqu'ici réclamée notre amour. Jamais l'impuissance à souffrir n'avait tant éclaté sur une créature. Elle me rappelait cet adolescent créole qu'une erreur d'état-civil avait amené pendant la guerre dans ma compagnie de choc et jusqu'au front. On ne peut imaginer le peu d'équivalence avec la guerre d'un enfant de choc, d'un créole de choc. Il était à ce point inoffensif que pour nous tous le but de la guerre avait été pendant quelques jours de sauver un enfant créole, un enfant qui n'osait plus sourire, tant il les avait pris de fois à contre sens, ni au fracas, ni au silence, et, le matin de l'assaut où il avait trouvé la mort, qui s'était montré docile au moindre ordre, aux moindres signes de son chef, comme s'ils lui indiquaient tous les détours du labyrinthe qu'il fallait suivre pour déboucher tout d'un coup face à la Jamaïque. Mais le chef lui avait dit de passer à droite du cheval de frise. Le chemin vers la Jamaïque, c'était à gauche... Malena me regardait, du même regard craintif. Il y avait vraiment à la sauver d'une lutte qui n'était pas faite pour elle. Malena prise de passion dans cette ville, sous ce climat, sous cette nuit terne, cela équivalait vraiment à mon petit créole dans la tranchée. Je me rappelais le jour où un obus tombé non loin de nous n'avait pas éclaté ; j'avais crié par plaisanterie au petit créole d'aller le prendre, il y courait, j'avais dû courir plus vite pour le retenir à temps. Pourquoi ne pas retenir Malena ?...

— Ta mère n'est donc pas venue ?

— Si, en avion. Et toi, ton ministre ?

— Il était fatigué, j'ai pu partir.

— Alors, à tout à l'heure, chez Nancy Rollat.

— A tout à l'heure.

Elle eut vite disparu, et moi aussi je me hâtai, en sens contraire. Nous avions les mêmes raisons de hâte. Nous nous précipitions vers nos demeures, vers nos vêtements, vers ce dîner où nous allions enfin nous rencontrer, nous nous précipitions l'un vers l'autre. Car nous ne pouvions encore imaginer que notre vraie rencontre de la journée fût cette entrevue inexplicable et menaçante sur le pont, dans cette ombre, et sous l'œil de puissances assez peu familières. Nous nous imaginions encore qu'elle allait avoir lieu dans quelques heures. Nous avions soif de l'intimité qu'allait nous donner cette salle à manger où nous serions séparés par la table entière, ce salon où tout le monde entendrait nos paroles. Nous courions vers cet instant satisfaisant et banal, vers notre béatitude quand elle m'offrirait le sucre du café, vers notre joie quand je l'aiderais à mettre son manteau, vers notre cœur libre, vers le bonheur dans ce qu'il a d'heureux, vers tout ce que nous avions perdu.

***

J'arrivai le premier au dîner de Nancy. La toilette d'un homme le calme : déjà l'incident du pont avait perdu pour moi à peu près toute sa valeur. Mais la toilette d'une femme l'exalte. Quand Malena entra à son tour, j'eus l'impression, non plus qu'elle était changée, mais qu'elle me voyait changé. Alors que je la retrouvais plus faible, plus vulnérable qu'avant notre rencontre même, il était clair qu'elle ne pouvait me débarrasser du visage et de la taille que j'avais eus sur le pont. Toute la soirée je sentis que je restais dans la projec-

tion qui lui avait montré soudain son amant, au-dessus de la Seine, plus exalté, plus inapprochable, plus lié aux beautés et aux laideurs du monde que l'idée même qu'elle s'en était faite, en croyant surpasser le vrai. Il y avait du remords et de l'appréhension dans chacun de ses gestes, et non seulement vis-à-vis de moi. Elle si sûre, si peu curieuse, elle entra dans l'assemblée comme dans une arène où l'on a à combattre, à souffrir. Sa conduite n'eût pas été différente si, depuis l'heure où je l'avais quittée, elle avait commis un crime, ou avait été opérée de la cataracte ou d'une surdité. Tous ces convives qu'elle connaissait, elle semblait les voir pour la première fois ; eux aussi étaient sous la projection. Elle les entendait aussi pour la première fois, et c'était le pire. Les bavards n'imaginent pas combien le langage est fort, chargé en alcool, pour ceux qui n'y ont jusqu'ici prêté que distraitement l'oreille et qui soudain l'écoutent. Ces mots qui résonnaient autour d'elle, les mots adultère, guerre, les mots liaison, collage, les mots abandon, accident, départ, les expressions direction d'auto brisée, rupture, s'ils étaient liquéfiables, tueraient du coup le premier animal sur qui on les essayerait. Toute la soirée on les essaya sur une jeune femme neuve, à demi-nue et sans défense. Il aurait fallu, — j'y ai songé depuis — au lieu de venir chez Nancy, que nous terminions notre soirée à l'Opéra, où l'on jouait Tristan. Notre minute sur le pont n'eût été qu'une minute de prélude, de préface. Nous eussions renoncé de nous-mêmes à tirer une logique personnelle de cet émoi qui se serait perdu dans la vie magique, impossible, et finalement ennuyeuse des héros. Une légère collaboration à Tristan, un recours à ce petit déversoir au sublime qu'est le sublime ennui, et c'était fini. Dès l'ouverture, nous aurions à peine distingué nos quelques notes dans le torrent des autres, et Wagner nous eût rendu, à force d'emphase et de divinité, et

aussi par la vue d'Ysolde et de son partenaire, qui étaient spécialement gros et larges, le sentiment et l'usage de notre modeste amour terrestre et jamais menacé. Trop tard. Ici, au milieu de tous ces convives à la vérité desquels nous croyions à peine d'habitude et qui éclataient ce soir de réalité, ce moment de bonheur où nous nous étions surpassés devenait à distance une espèce de défaillance, et le spectacle auquel j'assistais c'était le lâcher de Malena dans le monde après la faute et l'expulsion.

Elle partit à la première occasion. Dans la voiture, je la pris dans mes bras. Mon estimation était juste. Elle pesait le poids du petit créole.

— Cette heure m'a tuée !

C'est peut-être que c'était la première heure qu'elle eût jamais passée avec la vie... Elle avait redressé la tête. Elle me regardait, ne me reconnaissant qu'avec peine. Peut-être avait-elle aussi l'impression que pour la première fois elle était dans les bras d'un homme.

— Que tu es légère, lui dis-je.

— Légère ! dit-elle. Et banale... Et si faible...

Journée stupide qui de deux amants égaux avait fait un couple inégal.

— Et indigne de toi !

Je mis ma main sur sa bouche ; mais les lèvres elles-mêmes n'y eussent pas suffi. Il était trop tard. Elle semblait se cramponner à moi. Je ne m'y trompai pas. Elle se cramponnait déjà à sa déchéance.

Chapitre Quatrième

J'aime beaucoup les premières phrases de chapitre qui vous donnent par leur tenue une pleine satisfaction de vous-même, vous délivrent en une seconde de toute appréhension d'unanimisme, de passéisme, de popu-

lisme, et habillent les personnages pour les vraies tragédies du cœur, — la première phrase de ce chapitre-ci, par exemple : Nancy Rollat, adorablement coiffée par Reboux, ses jambes croisées mettant en valeur de minuscules souliers en serpent de Perruggia, un rouge Antoine spécial et des yeux violets composant sur son visage mat une alliance de couleurs qu'aucun pavillon national jamais ne réalisera, dans le fond de sa Bugatti, et tout en contemplant un magnifique ciel signé lui aussi, attendait Malena que le chauffeur était monté prévenir, et se demandait pourquoi sa jeune amie l'avait convoquée si tôt, — des aiguilles de diamant marquaient dix heures à sa montre de rubis, — dans ce matin de printemps débutant dont les premières effluves caressaient, sur une gorge ravissante, les revers et les fronces du manteau de marocain noir livré la veille par Schiaparelli... Au moins l'on sait, avec une pareille phrase, où l'on est, dans quelle époque, quelle humeur, et la littérature atteint ainsi une vérité bien supérieure aux vérités que lui procurent les écoles ci-dessus nommées : celle du chromo.

Nancy Rollat était jeune encore ; mais elle était de celles à qui l'on est porté à demander conseil. En fait, elle n'avait que six années d'expérience, et c'était les six premières années de son enfance, passées avec son père ingénieur au milieu des Boxers, pendant les massacres, et à Kharbine pendant la peste, mais cette vue du monde lui avait suffi. Tous ses actes, qui en apparence étaient les mouvements naturels d'une jeune femme riche, légèrement portée à la solitude, représentaient en réalité une lutte forcenée pour la sauvegarde des biens et pour l'existence. Sous le masque d'un corps docile, d'une âme complaisante, d'un esprit enjoué, Nancy avait entrepris contre les catastrophes du monde humain un combat personnel, conscient ou demi-conscient, par lequel s'expliquaient ses moindres déci-

sions. Certes, d'autres femmes savaient se mettre au centre du fortin qui les protège le mieux contre les créanciers, le nez rouge et les voleurs. Mais ces dangers-là n'étaient pas des dangers pour Nancy ; elle avait un révolver, de l'argent et le teint mat. Elle se protégeait contre les calamités : la révolution, le tremblement de terre doublé du raz de marée, la guerre. Elle prenait contre elles les mêmes précautions que si elle avait été le seul être au monde qu'il s'agissait de tenir en lieu sûr. Si elle n'accompagnait pas Bellita à Trieste, ce n'est pas qu'elle détestât les croisières, c'était parce que les aiguilles sismiques y avaient donné un signe d'agitation. Si elle avait vendu sa propriété de Meaux, c'est qu'elle en avait assez des invasions, et non pas, comme elle le disait, de la chasse. Si elle voyageait seule avec une Citroën, c'est que sa Rolls l'eût exposée dans Carmaux ou dans La Seyne à l'attention d'une grève ou d'une émeute. Ses amies se demandaient pourquoi elle pouvait être alternativement, sans cause, étincelante ou terne, provocante ou soumise. L'explication était facile : éclat et esprit naissaient de sa certitude d'être dans un moment sûr, au-dessus d'une terre solide. C'était sa tranquillité plus que sa vie qu'elle entendait protéger, elle était courageuse, elle nageait loin, elle aimait l'avion. Mais justement habituée aux chevaux, aux sports, elle sentait l'insécurité d'une planète et d'une époque qu'il ne fallait pas compter dresser. Si bien que pour elle, prise entre ces révolutions qui gagnaient et la faiblesse toujours croissante de l'écorce terrestre, le lieu géométrique des moindres dangers était ce petit château de la Creuse où, au prix de quelques hivers rudes, elle était assurée de ne pas voir venir le fameux été avec les casques en forme de marmite et l'officier de uhlan en pointe d'avant-garde, où, au prix de maigres récoltes de blé noir, elle avait un plancher de granit, et où les ouvriers avaient délaissé

à vingt kilomètres la mine la plus voisine, comble encore d'un métal dont l'extraction coûte trop cher en France, d'or. Si elle isolait ainsi son sort du sort des milliards d'humains, c'est qu'elle avait conscience, dans cette lutte, que nul humain n'était à la hauteur. Adolescente, elle s'était réfugiée près de quelques hommes illustres, mais elle s'était aperçue vite que tous les grands hommes devenaient de petits hommes dès qu'ils étaient confrontés avec les fléaux. Il suffisait de placer Pasteur devant une vague de fond, Sainte Geneviève devant les gaz pour les estimer à leur vraie signification, non humaine, mais terrestre. C'est la vue de Rodin se prenant le pied dans la bouche d'égoût du Luxembourg qui l'avait décidée à prendre elle même en main sa lutte contre sa planète. Tout ce qui est fort et fatal est sourd-muet, et les grands hommes diffèrent seulement des autres en ce qu'ils parlent aux sourds-muets avec plus d'éloquence. L'homme ne peut faire de bien et de mal qu'à l'homme, ou à ses inférieurs. Qu'une espèce soit supérieure à l'espèce humaine de la fraction la plus infinitésimale, et vis-à-vis de celle-là l'humanité n'est plus qu'une impuissance.

La voix de Malena au téléphone, la bizarrerie de son appel avait inquiété Nancy, car Malena était l'une des rares personnes auprès de laquelle elle se sentît en sécurité, une sorte de Creuse morale plus sûre encore que la Creuse de sa maison de refuge. Ce genre d'alerte par téléphone ou télégraphe est détestable, on vous y apprend en général la perte d'une fortune ou une mort. La toilette de Malena ne la rassura qu'à demi. Dans le fond du couloir obscur, Malena fut d'abord réduite à son visage et aux parties claires de sa robe, garnie de rose au cou et aux épaules. Elle n'était qu'une tête avec des ailerons roses. Jamais rien, pensa Nancy, n'avait tant ressemblé à son âme et si elle devenait chérubin, c'était juste ce qui resterait d'elle, — mais

aux environs du portail le chérubin se compléta, pour venir jusqu'à la voiture, d'une étoffe noire dont il ne fallait rien augurer de bon.

— Où allons-nous, Malena, à Versailles ?

— Non, partout, excepté justement à Versailles.

— A Saint-Germain, à Compiègne ? J'ai tout le temps.

— Justement pas à Compiègne, pas à Saint-Germain. Marchons d'abord un peu, veux-tu ?

— Au Bois, volontiers.

— Pas au Bois.

Justement pas au Bois ! Nancy n'aimait pas beaucoup qu'on écartât de son itinéraire les allées sablées.

— Tu veux marcher sur des trottoirs, accrocher au passage les échelles de plâtrier et les étalages de crevettes ?

— Oui.

Allons-y !

Nancy descendit de voiture, s'arrangea pour diriger la promenade par une série de rues laides et peuplées mais qu'elle savait du moins parallèles à des jardins ou à des parcs.

— Qu'est-ce qui ne va pas, chérie ? Jacques est indigne de toi ?

Hélas, pensait Malena, au contraire !

— Parle !

Fallait-il dire à Nancy : l'autre soir, sur un pont, je me suis aperçue que j'étais indigne de mon amant ? Ou plutôt : par un concours de hasards, j'ai été une minute digne de lui et son égale ? C'était un ravissement, une exaltation que je veux retrouver chaque jour. Une minute, juste une minute, parce que ma mère avait pris l'avion et que le Président du conseil était dans son écluse, — mais inutile de donner ces détails, — et parce que, tout en nous cherchant, nous avons été bouleversés de nous rencontrer... — Mon Dieu, que c'est

difficile d'expliquer cette chose claire ! — Bref, depuis ce jour-là, je devine en Jacques une flamme, je vois sur Jacques un reflet qui sont ceux de la vie même. Moi je suis en dehors de la vie. C'est grave, car le jour où il s'apercevra de cette inexistence, de ma futilité, de mon inconscience, je suis perdue. Tandis que, au contraire...

— Nancy, j'ai peur d'être en dehors de la vie.

— De la tienne ? Sûrement pas. Tu y es jusqu'au cou.

— Écoute-moi. Dieu sait si ma vie et la vie me paraissaient claires et simples jusqu'ici. Depuis huit jours, je lutte avec une énigme, je vis dans un monde chiffré dont je ne sais pas le mot. Tous autour de moi, de Jacques à ma nourrice Amparo, me semblent jouer un jeu dont je n'arrive pas à comprendre les règles.

— Tu aimes. Contente-toi de ce jeu. On le joue très bien à ton âge.

— Depuis une rencontre que j'ai faite sur un pont, je ne le joue plus avec confiance. J'ai l'impression que le monde me ment. Partout où je vais, je le sens revêtir à mon usage personnel un caractère inoffensif, anodin, qui est un mensonge. Tous sont au courant de quelque chose qui parfois les élève, parfois les rabaisse. Moi je reste immuable. Supposons que Jacques connaisse le langage des arbres, des animaux, des pierres, je n'en serais pas plus gênée. Il a dans la rue des clins d'œil avec les marchandes des quatre saisons, des demi-caresses à des enfants, qui impliquent la complicité. Tous les habitants de l'univers auraient commis un crime qu'ils s'entendraient pour me cacher, ou nourriraient en quelque endroit secret un enfant commun à tous, extraordinaire ou horrible, qu'ils n'agiraient pas autrement vis-à-vis de moi. Une fois, lorsque j'avais sept ans et que j'étais en vacances à l'estancia, j'ai surpris une entente de ce genre entre les femmes et les hommes du pays : c'est qu'il y avait dans la région

un vagabond dangereux pour les petites filles. C'est là mon sort. On a fait de moi un être futile qui ne voit pas les monstres.

Nancy souriait. Voilà donc ce qui expliquait la robe noire avec simple garniture rose ! C'est que Malena s'était habillée aujourd'hui pour aller enfin au devant des monstres. C'était la toilette pour aller au devant de la guerre et de la paix, de la béatitude et du malheur, de la fraternité et de la révolution, des entités et des symboles. Le chapeau complètement rose dénonçait malgré tout un optimisme final, dont Nancy était touchée.

— Tu vois, tu souris, disait Malena. Toi aussi tu es du complot. Tu les vois, n'est-ce pas ?

Nancy pensait qu'elle était du complot depuis longtemps. Depuis cette aube où, à trois ans, en Chine, elle s'était réveillée entre deux petites camarades massacrées, cette aube gelée qui lui avait donné à la fois le premier souvenir qu'elle eût de la vie et son opinion définitive sur la vie. Les lances la fixaient au sol par ses vêtements ; elle ne pouvait se dégager ; parfois, maintenant encore, à son réveil, elle se sentait clouée à terre. Dans cette seconde, le génie de l'homme fait avait afflué sur l'enfant. La fillette de trois ans avait soudain vu la vie comme on voit d'un traîneau l'incendie de Moscou, d'un canot le naufrage du *Titanic*, dans un spectacle, une fulgurance, dans son résumé d'un millième de seconde, mais total. Elle avait compris à tel point que, depuis, devant les événements les plus inattendus, elle avait l'impression du déjà vu. En effet, catastrophes, crimes passionnels, elle avait tout prévu à trois ans.

— J'ai pourtant employé tous les moyens, reprenait Malena.

— Quels moyens ?

— Ils n'ont pas réussi... Pour me prouver que moi

aussi je connaissais la vie, le soir, dans mon lit, je me récitais des litanies. Des litanies qui commençaient par : j'ai vu... j'ai vu ceci, j'ai vu cela... C'est justement ce qui m'a prouvé que je n'avais rien vu du tout. De rage, j'ai essayé les litanies contraires : celles qui commencent par je n'ai pas vu. Alors tu ne peux t'imaginer ce qui s'est précipité, engouffré ; c'en était ridicule, humiliant. Toute ma vie était une débauche de négatif. Je n'ai pas vu de naufrage. Dans ce naufrage que je n'ai pas vu, je n'ai pas vu de femme affolée jetant son enfant à la mer. Je n'ai pas vu de révolution ; dans cette révolution que je n'ai pas vue, je n'ai pas vu de président se tuer sous les yeux de son fils. Ouvre le journal de ce matin, au chapitre des accidents, à la rubrique mondaine, à la politique étrangère, tu y verras tout ce que je n'ai pas vu ; je n'ai pas vu de fille de garde-barrière prendre son pied entre les rails au moment où le train passe, je n'ai pas vu d'avion tomber, je n'ai pas vu de grands hommes avoir une attaque : je n'ai pas vu de mort. On m'a pourtant assuré de divers côtés qu'il y en a.

— Tu ne t'imagines pas que je vais te montrer des morts ce matin ?

— Voilà, tu te coupes. Tu sais où on les trouve.

— On peut en trouver un dans la maison de ma tante Calendrot. Son propriétaire est mort hier. Si tu y tiens absolument, je peux te montrer un mort nommé Chabichat et décoré des palmes.

— Oh ! Nancy, ne te moque pas ! Tu peux m'aider. Depuis que nous marchons ainsi en parlant, il me semble que nous quittons ce monde sans signification, sans écho.

Pour Nancy, c'était le contraire. Elle était arrivée, sans que Malena s'en aperçut, à se dérober aux rues étroites, à gagner les avenues, et toutes deux descendaient maintenant par le musée Galliera vers le fleuve.

Les monuments entassés sur ce parcours constituaient vraiment une proclamation de niaiserie qui ne permettait pas de prendre le genre humain au sérieux. Leur enfantillage ne laissait plus aucun doute sur l'innocence originelle des hommes. Une bêtise de détail, une fatuité d'ensemble sapait à sa base toute idée d'homme monstre, ou génial, ou surhumain. Il y avait dans le plein cintre du musée Galliera un enfantillage qui vous criait l'irresponsabilité complète d'Attila, dans les arrangements mi-ioniques et mi-arabes de ses colonnades, une ingénuité par laquelle Napoléon et Tamerlan étaient vraiment déclarés irresponsables. Condamner comme consciente l'espèce qui avait érigé ces quatre énormes statues d'animaux autour de la cascade devenait un déni de justice. Le retour de la queue levée du taureau de bronze, le pommelage en creux de la peau du rhinocéros, la paupière en nid d'hirondelle sur l'œil du cheval, absolvaient vraiment l'homme de tous ses enthousiasmes et de tous ses crimes depuis sa création, du meurtre d'Abel à la constitution de la Standard Oil. L'humanité n'était vraiment pas autre chose : un pauvre et niais molosse qui remuait ce matin la queue. Ce remuement de queue, c'est à dire cet entrelacs de briques roses et bleues dans la frise du Trocadéro, ces festons de la Tour Eiffel soutachés de jaune, ce téton des guerriers de pierre sur le pont d'Iéna, loin de toucher Nancy, l'humiliaient aujourd'hui profondément.

— Il n'y a pas de science de la vie, chérie. C'est un autodidactisme féroce. Mais il y a une science de l'ignorer. Tu l'as infuse, félicite-t'en.

— Je t'en supplie.

Pauvre Malena ! Nancy regrettait presque que cette demande naïve lui vînt d'une femme aussi inoffensive et aussi bonne. Avec toute autre, on aurait pu jouer vraiment le jeu. Celui du marquis de Sade, qui prend une vierge à son lever, prude et ignorante, et en une

journée lui révèle toute la furie, un intervalle de dix minutes entre chaque expérience pendant que les tribades s'effacent devant les baudets et les géants devant les automates — intervalle d'ailleurs très largement calculé, pensait Nancy, pour permettre à une femme de passer d'un degré de l'ignominie, ou de la noblesse, ou du plaisir, au degré immédiatement supérieur. Il eût été assez comique, pour la niaise qui demandait ce qu'est la vie, de lever l'écluse en un seul jour. La visite à la Maternité d'abord, où s'offrirait sûrement un médecin disposé à montrer de face une naissance, un bon abandon à l'Assistance publique, une bonne cécité congénitale, pour aboutir le soir à une mort, de face aussi, à la Salpêtrière, en sortant de chez Lucienne Boyer. On trouverait bien aussi à faire alterner un mariage à Sainte-Clotilde avec le cinéma obscène, une réunion au pré Saint-Gervais avec la pipe, et la prise d'armes aux Invalides avec les abattoirs. Mais ce n'était vraiment pas ce que demandait cette charmante personne amoureuse, ni ce qu'elle méritait, mais bien plutôt une sorte de voyage d'Alice au pays de la vie, une exaltation qui favoriserait chez elle l'épanchement et la sécrétion. Tiens, si elle la menait voir un grand homme ! Rien ne prédispose à l'étreinte avec un homme robuste et médiocre comme la conversation avec un vieillard illustre et mité ! On a alors l'impression de tromper la vie même, de faire porter des cornes à la vie... Volupté unique...

— Tu veux voir un grand homme ?

— Tu ne me comprends pas très bien. Un grand homme qui souffre, alors, qui va mourir...

— Qu'as-tu à pleurer ?

— Je ne sais pas.

Elle le savait fort bien, mais pourquoi le dire à Nancy. C'est qu'il lui arrivait avec Nancy ce qui lui était arrivé avec Jacques. Elle voyait soudain Nancy comme

Jacques sur le pont, tellement plus noble, plus vivante, plus haute qu'elle-même. Et cela lui était arrivé ce matin avec Baba, la fille d'Amparo, quand, au lieu de Baba, elle avait vu l'enfance, et avec la blanchisseuse quand tout à l'heure, au lieu de la blanchisseuse, elle avait vu le travail. Qu'allait-il se passer si le monde entier, de Carlos Pio à Baba, entrait dans une conjuration ou dans une transfiguration dont elle seule était exclue. Ce qu'elle demandait d'ailleurs, c'était non pas tant de connaître la vie, et ses laideurs, et ses beautés, — au fond elle n'y tenait pas — que de connaître le mot de passe qui lui eût épargné cette connaissance. Des mots aussi simples que Dada ou d'Artagnan vous ouvrent les lignes d'une armée, d'un pays. Elle avait presque pensé ce matin que Nancy lui dirait simplement à l'oreille un mot analogue, et qu'elle serait par ce secret l'égale de Jacques. Mais Nancy elle aussi se dérobait.

— Je te raccompagne, ma petite Malena.

Évidemment, par Bagatelle et par les Acacias. C'était lamentable. Ce nouveau Paris auquel elle avait pensé toute la nuit comme le voyageur arrivé dans son hôtel après le coucher du soleil pense à la ville inconnue qu'il verra le lendemain, ce Paris ignoré au milieu de Paris, dont les itinéraires, au lieu d'aboutir au Bois ou rue de la Paix, devaient la mener à l'extrême joie ou à l'extrême souffrance, et vers lequel elle était descendue curieuse et attendrie, Nancy le lui refusait et la ramenait doucement comme la surveillante ramène au couvent de l'Assomption la pensionnaire échappée. L'horizon s'élargissait, Meudon, Suresnes, apparaissaient au loin. Elle la remenait dans la liberté, sa prison. L'après-midi serait donnée au golf... Dans son travail, la paresse... Ou aux essayages... Dans son uniforme, le luxe. Déjà dans la fausse forêt qu'était le Bois, de fausses zibelines, de faux visons, de faux petits

gris qui étaient des Françaises, des Anglaises, des Péruviennes ou des Cubaines ses amies, lui annonçaient par des signes d'entente que son expédition vers le malheur avait échoué. Et Nancy se hâtait. On eût dit qu'elle avait peur qu'une des promeneuses se suicidât, ou brûlât la cervelle d'un promeneur, ou tombât d'une attaque ! On eût dit qu'il lui fallait rentrer Malena, non pas avant la pluie, mais avant la mort.

— C'est ma faute, pensait Malena. On effraye un amant quand on lui dit qu'on est vierge. Nancy ne voudra jamais montrer le malheur à quelqu'un d'aussi heureux, j'ai eu tort de me prétendre aussi ignorante, de dire par exemple que je n'avais pas vu de mort, c'était un mensonge...

Ce n'était qu'un demi-mensonge. Elle avait vu, en effet, sinon un mort, mais un noyé, quand elle avait cinq ans. Elle l'avait vu évidemment avant qu'il fût noyé. Elle était assise sur la falaise, quand très loin un nageur avait levé le bras, tout droit, comme s'il demandait la permission de disparaître, et disparu. Elle avait attendu son retour, mais le beau plongeur avait tardé. Des dauphins sautaient là-bas, il poursuivait sans doute des dauphins. Il devait taquiner tous les poissons, car il y eut aussi un nuage de poissons volants. Une demi-heure passa, une heure... C'était évidemment un homme qui avait des ouïes, qui pouvait vivre sous l'eau, qui marchait au fond de la mer. Il en jeta vers elle des oursins, des algues. Quelle chance elle avait eu de l'apercevoir ! Il devait être maintenant sous ce cercle bleu et calme qui s'était formé au milieu des vagues verdâtres. Il aurait eu bien tort d'en sortir. C'était là aussi que Malena aurait voulu demeurer, à l'heure de la classe de piano, comme aujourd'hui, dans du bleu pur. Elle était revenue le lendemain, les dauphins avaient de nouveau sauté, les poissons volants volé ; on distinguait cette fois à une ligne dorée et

sinueuse le chemin sous l'eau du beau nageur. C'est beaucoup plus tard qu'elle avait appris que c'était un noyé. Mais au fait, elle-même ne s'était-elle pas un jour approchée de sa propre mort ? N'avait-elle pas voulu se suicider à la pension ? La note des robes qu'elle avait commandées en cachette était tellement hors de proportion avec toute vraisemblance qu'il ne lui restait plus d'ailleurs d'autre solution. Quand on est assez bête pour se commander, à quatorze ans, en une seule journée, cent cinquante et un mille francs de robes, qu'on ne peut espérer mettre d'ailleurs que le dimanche après-midi chez son correspondant, et en s'enfermant seule à clef dans la chambre, il faut envisager franchement la situation. Si elle vivait, la déconsidération, le ridicule. Si elle mourait, dans la petite robe rouge, la seule qui allât d'ailleurs, outre le pardon elle aurait sa légende dans toute l'Amérique du Sud. Son oncle Angostal s'occupait à créer à Montevideo un musée du costume. Elle lèguerait au musée toutes les robes, plus celle d'uniforme ; ce serait la salle Malena. Accompagnée de Nicole qui avait juré de ne rien dire avant que le cœur ne battît plus, qui avait pleuré évidemment, mais qui espérait au fond d'elle-même hériter des robes, — elle aurait un coup à l'ouverture du testament, — Malena s'était mise en quête d'un révolver. L'achat n'en fut pas facile : elle était si sûre que l'armurier lisait son dessein dans ses yeux qu'elle n'osait pas demander une arme. Les armuriers par bonheur ont toujours un second métier. Le premier vendait des rasoirs, elle était sortie de la boutique sans révolver, mais avec un rasoir mécanique et deux cents lames qu'on s'engageait à lui repasser gratis pendant un an. Le second, dont le regard était plus perçant encore, empailleur ; elle s'en était tirée avec un pécari. Elle avait pris le pécari parce qu'il y en avait là-bas, dans l'estancia, des sales petites

bêtes qui ravageaient le maïs, mais que l'un d'eux se fût dérangé de son continent pour venir à Malena le jour de sa mort méritait cette attention. Le troisième armurier était l'armurier rêvé, souriant, calme et même beau ; un homme enfin dont on aimerait à recevoir la mort, mais sa femme qui louchait ne quittait pas la boutique et leur avait collé deux ongliers affreux, avec curette spéciale pour les oreilles. Nicole prenait et gardait les paquets. Elle les garde encore, à part le pécari, offert à une tombola de Sainte-Thérèse de Lisieux, regagné par la donatrice même — c'était un pécari vraiment fidèle et dont elle ne s'était débarrassée qu'en le laissant empaqueté à la porte de l'église d'Auteuil, comme un enfant. C'est le quatrième armurier, géant à barbe, auquel, prise de peur, elle marchandait déjà un piège à loups, qui lui avait demandé si elle ne voulait pas plutôt un révolver. Hypocritement, elle s'était fait prier ; il avait insisté ; il avait énuméré tous les avantages du révolver, tous les inconvénients que présente le piège à loups dans un pays où il n'y a pas de loups, et elle avait cédé. Il lui avait conseillé le modèle de nacre, plus maniable dans une main gantée. — Si ces révolvers en nacre tuaient ? Exactement comme les révolvers sans nacre. La nacre ne faisait absolument rien à la percussion, à l'explosion, à la trajectoire. Malena se rappelait ce mot trajectoire. Il y aurait, du canon à son cœur, une ligne légèrement, tendrement infléchie, qui s'appelerait trajectoire. — Comment on les charge ? Il allait le charger ; ce chargeur contenait six balles ; sept avec la balle déjà engagée... Engagée pour me tuer, pensait Malena... Engagée à me tuer... Pourquoi le suicide n'avait pas eu lieu, Malena ne se le rappelait plus de façon précise. Nicole avait dû lire le testament dont l'enveloppe n'était pas encore close (Malena qui détestait le goût de la colle lui laissait lécher ses timbres et ses enve-

loppes moyennant un salaire de fruits confits), et la dénoncer, je veux dire la sauver. Ou plutôt c'était l'idée des vingt-neuf robes, de ces robes qui l'avaient conduite au bord de la mort, qui l'en avait arrachée. Elle s'était vue dans chacune d'elles, et vingt-neuf Malena, en tailleur, en amazone, en yachtwoman, en robe de cour d'Angleterre, la première Malena décolletée aussi, s'étaient penchées sur la Malena en chemise de nuit — elle ne devait revêtir la robe rouge qu'à minuit — et l'avaient sauvée... L'enfantillage de ces souvenirs attendrissait Malena... Oui, peut-être, à cette époque, en lui montrant peu à peu les monstres, aurait-on pu faire d'elle la femme digne de Jacques.

Mais, au bout de l'avenue, un cheval galopait. Carlos Pio les avait aperçues et fonçait vers elles. Il se dessinait maintenant tantôt sur le sable de la piste, tantôt sur le feuillage, mais tout verni, ses bottes, son plastron, son visage si éclatants d'une gomina de luxe qu'on ne lui voyait qu'une surface et pas d'épaisseur. C'était vraiment une décalcomanie de la beaute. Avec beaucoup de salive on aurait pu l'effacer complètement du paysage. C'en était trop pour Malena. Ainsi, c'était le démon de sa vie ancienne et méprisable qui venait voltiger autour de la première matinée de la vie nouvelle. Elle sauta dans la Bugatti, entraînant Nancy.

— Droit devant nous, Étienne, et vite.

Dans le miroir du rétroviseur, elles virent un énorme nez de cheval, puis une tête entière de cheval, dont les énormes yeux contenaient l'auto, puis un corps de cheval avec deux jambes d'homme culottées de gris, qui l'éperonnaient, puis un cheval plus petit qui galopait sous un homme sans tête, puis un cheval tout petit arrêté, son cavalier minuscule avec tête figé dans l'étonnement, puis plus rien.

La voiture allait droit devant elles, c'est-à-dire vers Levallois, puis vers Aubervilliers, puis vers Clichy. On

passa devant le cimetière des chiens. Mais la question des chiens morts ou vivants était réglée aujourd'hui, pas à leur avantage.

— Pardonne-moi, Nancy, je ne peux plus voir ce visage.

— Le visage de Carlos Pio ?

— Non. Carlos Pio est très gentil. Le visage du bonheur...

— Tu as bien réfléchi ? Tu préfères en voir un autre ?

— Je crois que oui.

— Celui du mal ?

— Du mal ? Oh ! pas encore, Plus tard peut-être ! Pour aujourd'hui si tu le veux, contentons-nous du malheur.

Se contenter du malheur ! Nancy sourit. Pour elle le malheur était autrement élevé dans la hiérarchie que le mal ; le malheur, c'est le mal de Dieu... Cette réponse la décida. Non, vraiment, on ne risquait rien à confronter une telle naïveté avec les monstres.

— Eh bien, j'ai ton affaire. Descendons.

Elles revinrent vers un square. Un triangle en forme de guillotine. Trois bancs. Un distributeur de tickets. Une vespasienne. Trois arbres nains emprisonnés. Un square, quoi.

— Voilà, dit Nancy.

— Où cela ?

— Cet homme assis, qui n'a qu'une manchette.

— C'est le malheur, cela ?

— Oui, garanti.

— Comme il est tranquille !

— Tu n'es pas une Américaine du nord, tu ne réclames pas l'homme qui a eu le plus de malheur au monde. Je puis t'assurer que celui là en a son compte. Il est très suffisant pour un début.

— C'est un square spécial ?

— Non.

En effet, quand Nancy, à l'âge de Malena, s'était cru obligée, elle aussi, de suivre des pauvres, toujours ils l'avaient menée à un square. Elle avait toujours vu les malheureux s'y arrêter comme s'y arrêtent les tramways, les arroseuses automobiles, et chaque square avoir sa prise d'électricité, d'eau et de souffrance. Là seulement, ils aiment s'attarder sur un banc, ils se laissent pénétrer par le soleil du malheur. Si le banc était encombré, Nancy les voyait surveiller la première place que rendrait libre l'enfant qui reprenait son jeu de marelle ou le voyageur impatienté par l'attente du tramway, s'installer en vitesse et dédaigner ensuite d'offrir leur place au mutilé ou à la femme enceinte, seule revanche à eux offerte par le sort. Le soir ils s'y étendaient de tout leur long, à plat ventre, et restaient là parfois endormis, parfois regardant entre les fentes du banc ce qui parvient sous un banc en événements extraordinaires ou en lumières, insensibles et immobiles comme l'insecte pendant l'accouplement. Inoffensifs aussi. S'ils relevaient la tête, ils avaient surtout l'apparence qu'on attribue aux inventeurs, le regard fixé très loin, la bouche tordue d'un tic. L'attribution n'était pas complètement fausse. Dans le malheur, jamais deux malheurs semblables. C'est un de ses attraits. A tout coup on y invente.

Celui d'aujourd'hui avait inventé le malheur à cheval. Car il était à cheval, comme Carlos Pio, mais sur le bout du banc comble d'enfants — c'était Jeudi, et le malheur a à combattre dans les squares, les après-midi des Jeudis, une terrible concurrence enfantine. C'était un cavalier qui aurait trop marché à pied, on voyait par les trous des semelles un gris profond dont on voulait bien croire que c'était celui des chaussettes, pourtant rouges à la cheville. Le dos tendu, les fesses maigres arcboutées, on le devinait décidé à tout pour

résister à la poussée des enfants ; sur ce point on ne l'aurait pas. Les hommes avaient pu lui faire ceci, les femmes lui faire cela, et les patrons, et les secrétaires de mairie, et les délégués cantonaux, et les préposés à la vérification automatique des heures de présence, mais les enfants ne l'auraient pas, même le plus âgé, qui avait bien six ans. Ils pouvaient le pousser individuellement ou tous ensemble, au cri de trois, en se servant du plus gras d'entre eux comme d'un bélier : ils ne l'auraient pas. Le bélier de l'enfance ni ne lui enfoncerait les côtes ni ne le ferait déménager. On sentait en lui une seule idée claire et ferme, la décision de ne pas céder aux enfants de moins de six ans. Il n'engageait pas avec eux une lutte ouverte, il feignait de les ignorer, il se bornait à sursauter à chacun de leurs assauts, c'était le trot de la monture, c'était un hoquet d'un genre particulier. Il croyait bien que l'un d'eux s'était tout à l'heure servi contre lui d'une épingle, à deux reprises, mais il faut être bien sûr avant d'accuser. Il avait parfois de temps en temps sur le corps des piqûres subites... Non, pas de doute cette fois, c'était bien une épingle. Mais en toute justice c'était de sa faute, il n'avait qu'à ne pas leur tourner le dos. Jamais les plus méchants, hommes et femmes y compris, huissiers et commissaires y compris, n'avaient osé lui enfoncer des épingles dans la poitrine quand il les regardait de face. D'ailleurs ce remède extraordinaire qu'il avait trouvé pour certaines souffrances était valable aussi pour la douleur physique : ne pas penser. Si vous ne pensiez à rien, rien ne vous atteignait. Si vous pensez à l'achat de la salle à manger en 98 chez Dufayel, au voyage de Nice en 1900, à cette soirée en 16 dans le bois de Meudon, évidemment on sent les épingles. Sinon, non. Celui qui pense, même tout seul sur son banc, est plus emmerdé que celui qui ne pense pas avec trois cents épingles dans le dos. Il

disait trois cents, il pouvait aussi bien dire trois cent mille, trois cent millions. On peut même aller aux trillions de trillions, aucun risque de penser avec les nombres. Quand on revenait de ce chiffre à l'épingle unique du gosse — et encore ce devait être une épingle de nourrice, la pointe en était presque mousse, — on se rendait compte, n'est-ce pas, qu'il n'y avait pas lieu d'en faire une histoire. Lui flanquer une gifle, pour ameuter les parents et avoir peut-être ensuite à penser, c'était la pire maladresse.

— Je te laisse une minute, dit Nancy. Il y a parfois des jerseys dans ces petits magasins.

Nancy ne s'était pas donné la peine, dans la vie, de trouver à ses mouvements d'indépendance, de quelque nature qu'ils fussent, d'autre justification que l'achat de jerseys. Ses retards à la maison, quand son amant n'avait pas l'heure, ses refus d'invitations, ses départs subits d'un salon, avaient toujours pour prétexte la visite à une marchande de jerseys. Il y en avait en chambre, aussi bien rue de la Paix que dans des quartiers impossibles, il y en avait à Vincennes, beaucoup plus loin, à Étampes, à Arras. Il y avait des jerseys d'été, de printemps, d'hiver. Pour vérifier les alibis, il eût suffi d'ouvrir le paquet minuscule qu'elle portait en rentrant à la main. Aucun mari, aucune amie n'osa jamais. Mais beaucoup l'enviaient de ce que le mot jersey la rendît invisible. Une fois par an, à peu près, elle en mettait un, éclatant.

— Reste avec ton malheur, avait-elle pensé cette fois. Je vais faire mes comptes dans la Bugatti.

Malena s'était assise sur le second banc, banc tranquille, qu'aucune chevauchée n'agitait, et pouvait regarder l'homme à loisir. Elle, la femme heureuse, pour qui la pauvreté était une espèce de neurasthénie, était surprise de ne pas trouver sur cet être le moindre signe qui pût le rattacher au vice ou à la maladie.

Elle avait la chance de se trouver en face du malheur innocent. La peau était ternie, mais saine ; on le voyait aux joues, qui on ne sait pourquoi étaient rasées de frais ; c'était une autre chance, elle était tombée sur le jour du perruquier dans le malheur. Le nez donnait l'impression d'avoir été autrefois plus gonflé, plus rouge. C'était un de ces malheurs qui coupent chez vous l'abus de l'alcool au lieu de l'encourager, un deuil, probablement, comme l'indiquait le brassard récent mais mal cousu. Il aurait fallu évidemment la morte, pensait Malena, pour le bien coudre, mais on tombait là dans un cercle vicieux ; si la morte avait vécu, elle n'aurait eu aucun motif de coudre le brassard. Peut-être d'ailleurs l'avait-il cousu lui-même, pour faire croire à un deuil alors qu'il s'agissait d'un abandon, et, à l'atelier, cela n'avait trompé que lui. Le complet était un ancien complet de dimanche ; le chômage avait dû suivre le deuil de si près qu'il n'y avait même pas eu à changer de costume. Il y a de ces bonheurs. Mais les poches étaient d'un vide absolu : pas le moindre gonflement à leur hauteur, pas la moindre trace de ce qui correspond à la pensée pour les poches, de mouchoirs, de papiers, de portefeuille, — le jour où il y aurait un bossellement sous ce vêtement, on pourrait être sûr que ce serait une hernie ou une tumeur. Le gilet était ouvert ; il aurait pu ne pas l'être, il y restait un bouton, mais on le sentait ouvert sur le vide absolu, ouvert parce qu'il n'y avait absolument rien, à cette place de la poitrine, à protéger, parce que le cœur, si par hasard il y était, était vide. La particularité du malheur dans ce square était le lorgnon. L'homme mettait et retirait un lorgnon à chaque instant. C'était évidemment son seul luxe, de pouvoir à volonté voir le monde trouble ou précis... Je mets mon lorgnon, et les êtres ont des cils, des mains non palmées ; si on ne voit pas les doigts de pied séparés dans les souliers, c'est à cause du soulier.

Je l'enlève, et ils n'ont plus que des espèces de nageoires, et ils semblent tous myopes... Malena devinait que par la perte du lorgnon seule un peu de souffrance pouvait être ajoutée à l'amas de souffrance. Non pas qu'il fût intact et beau. C'était un lorgnon qui avait été beaucoup exposé à la pluie, le fer en était rouillé ; ceux qui ont des mouchoirs pour essuyer les lorgnons après la pluie ignorent ces ennuis. Ceux qui peuvent s'acheter un cordon en évitent même de plus graves, les deux verres étaient fendus ; il y avait même dans le verre gauche un vide, un triangle de vide étroit. Il était tombé sur le macadam des squares, à moins que ne l'eût brisé une grêle spéciale pour verres de lorgnons. Le dernier rempart de l'homme était menacé par cette virgule de vide, qui ne demandait qu'à s'étaler comme la cataracte sur un œil ; par cette brèche, Malena voyait s'engouffrer un courant d'air continu, et le froid, et la faim, et l'hiver ; et son cœur se serrait de voir que chaque secousse imprimée au cavalier du banc par les enfants l'était aussi au binocle à cheval sur le nez du cavalier. — Quelle imprudence ! pensait-elle. Il porte en évidence sur sa tête son seul luxe, son trésor, comme le rhinocéros sa corne, la grue son aigrette. Il se désigne au chasseur. Le chasseur implacable des binocles rouillés et fendus n'est pas loin... Malena sentait sa présence. Elle ne se doutait pas que c'était Malena elle-même. Quel étui de cuir russe doublé de velours n'eût-elle pas désiré avoir en ce moment à lui offrir !

— A quoi d'ailleurs cela servirait-il ? se disait-elle. Jamais je n'oserai lui parler. A cette vieille femme qui vient de s'asseoir près de moi, les yeux rouges, oui ! Cela, c'est un malheur de quartier. A lui, non. C'est un malheur venu de beaucoup plus loin. Je le gênerais, je l'humilierais. Sa seule prime, c'est que les hommes ne s'occupent pas de lui, c'est la liberté ; c'est de ne pas

les voir, c'est la cécité. Il ne voit pas non plus les animaux. Ce chien errant qui est venu le flairer, qui l'a poussé du museau, dont on devinait à la flatterie de sa queue que ce n'était pas le chien du chasseur de binocles, il ne l'a pas caressé, il n'a pas distingué la discrète attaque tentée sur lui par le nez de l'affection, du dévouement suprême. Il ne m'entendrait pas, il ne me comprendrait pas, et ce n'est pas moi qui pourrais parler au malheur quand je n'ai pas trouvé une parole pour l'amour, sur le pont des Invalides. L'écrin de velours pour son lorgnon, les embauchoirs d'ivoire pour ses souliers, l'armoire d'amboine pour ses hardes, je ne me sens pas le courage de les lui offrir. Ni les gants d'antilope pour ses mains, les draps de soie pour son corps. Ni la pitié pour cette minuscule lueur qu'est encore sa pensée... J'aurais moins de honte à offrir de l'argent aux Rothschild. De quoi donc est-il milliardaire ! Mon Dieu, voilà qu'il me regarde.

C'était vrai : le regard de Malena avait dû peser sur lui, et il la regardait. Le problème s'était tout à coup inversé. C'était le malheur qui regardait Malena et ce n'était pas du tout ce qu'elle cherchait. Il la regardait sans trop d'attention, comme un policier regarde quelqu'un qu'il ne soupçonne pas, mais qui s'est trouvé par hasard sous son regard. Tous les signes de la culpabilité s'étalaient pourtant sur elle. Tout ce qui était garniture rose sur sa robe noire paraissait maintenant à Malena des enflures de sa chair même. Elle souffrait aussi des vraies enflures de sa chair, de sa gorge, de sa hanche ; elle sentait sur soi son modelage comme un luxe. Tout ce qui était trésor en elle souffrait d'être trésor, le sac à main, la main, et jusqu'à sa passion pour Jacques. Comme une bonne difformité, passagère évidemment, l'eût secourue en un moment pareil ! Jamais elle ne s'était sentie honteuse à ce point de n'être pas bossue, de ne pas loucher. Sans vouloir parler de la

lèpre, qui vous met tout de suite sur un pied d'égalité avec quiconque, une bonne fluxion eût été la bienvenue. Jadis elle avait imaginé de boîter chaque fois qu'elle rencontrait les élèves des Sourds-Muets en promenade, pour n'avoir pas la honte d'être à leurs yeux une privilégiée. Ce n'était pas si aisé, car, les sourds-muets une fois disparus, il fallait boîter jusqu'à ce que les passants qui vous avaient vu boîter, pleins de compassion pour cette ravissante enfant qui boîtait, fussent aussi éliminés. Certains se retournaient. Certains ne la lâchaient pas. On ne peut s'imaginer ce qu'une ville contient de messieurs d'âge mûr pitoyables aux jeunes filles boîteuses. Elle devait entrer sous une porte cochère, comme pour arranger son soulier ou sa jarretière. Elle arrangeait sa boîterie. Parfois un vieillard à cheveux blancs qui avait attendu à la porte, particulièrement compatissant, s'étonnait de la voir filer à toutes jambes, à toutes ailes, comme la perdrix qui a sauvé ses petits. Mais sur ce banc rien à faire, et Nancy surgissait déjà au loin, qui allait, par le rouge Antoine et le manteau Schiaparelli doubler tout à coup l'offense au malheur. Car l'homme se doutait évidemment de quelque chose ; sans deviner précisément qu'il avait devant lui, entre autres, le bonheur, l'amour avec ses annexes, la beauté, la richesse, il avait l'inquiétude qu'on a devant un sergent de ville, autre personnification, à un degré moins fort, des mêmes privilèges. Que signifiaient ces deux oiseaux à plumage et à bijoux qui tournaient ce matin autour de la misère. C'était louche. Voilà qu'il enlevait son lorgnon ! Toute la question était de savoir s'il était myope ou presbyte, si c'était pour ne plus la voir ou pour mieux la voir. C'est dans cette seconde qu'arriva l'accident. Nancy heurta le bras qui retenait le lorgnon. Jamais rabatteuse n'a dû montrer autant de précision, la chasse était finie. Malena entendit le bruit du binocle

sur le sol ; elle vit l'homme se pencher jusqu'à terre, — c'était un myope —, ratisser le macadam de ses doigts, rassembler les morceaux, essayer de les remettre en place dans la monture de fer. S'il y parvenait, il y avait encore une marge au malheur. Il n'y parvint pas. Il plaça une dernière fois le binocle vide devant ses yeux et jeta la minuscule carcasse. Un des enfants la ramassa, et derrière celui pour qui le monde désormais était trouble, tous l'essayèrent à tour de rôle. Ils ne virent pas le même monde. Ils virent tout ce qu'un enfant voit à travers un lorgnon sans verre. Ils crièrent de joie. Sur le nez de l'homme, deux larges traits rouges furent soudain visibles, les traces du lorgnon, les stigmates du lorgnon. Nancy, que Malena avait prévenue de sa faute, observait, d'abord confuse, vite remise.

— Il est résigné, dit-elle à Malena.

Résignation ! Le mot indigna Malena. Ne pouvaient se résigner que ceux qui ne croyaient à rien, ni aux hommes, ni à leur maître. Que ceux qui ne croyaient pas aux miracles. C'était pourtant l'occasion rêvée pour un miracle. L'ange déguisé qui arrive, ramasse les morceaux, les recolle sans trace de soudure, sans même laisser la virgule de vide, replace dans les ovales de fer devenus des ovales d'écaille blonde les lunettes solidement retenues aux oreilles par des tiges où l'écaille est consolidée d'or, et laisse sur le nez du malheur, avant de disparaître, un appareil à voir contre lequel ni le vent, ni les chasseurs de lorgnons ne peuvent plus rien jusqu'à la consommation des siècles, voilà un miracle à peu de frais, le moins voyant, le plus aisé des miracles. Pourquoi n'avait-il pas lieu ? On ne ferait pas croire à Malena que c'était par modestie que Dieu se refusait à exécuter un miracle qu'un pauvre n'avait pu accomplir lui-même. Cette vanité divine lui fut insupportable, et elle ne songea pas à lui attribuer l'espèce de miracle qui se produisit à la minute même : tout d'un coup,

sans que l'on pût voir où il était passé, l'homme au lorgnon était devenu invisible et avait fondu dans une foule voilà un instant animée et gaie, mais dont l'appoint de ce seul malheureux avait fait en une seconde aux yeux de Malena une foule de misère et de lamentation.

— Eh bien, lui dit Nancy, en la quittant, tu l'as eu ton malheureux ? Tu es contente !

— Merci...

*

Mais le soir lui en apporta la preuve. Un seul malheureux ne suffisait pas. Il s'agissait maintenant de connaître tous les autres. Certes elle m'attendit avec plus de confiance. La journée malgré tout était fructueuse ; ses litanies du coucher ne seraient plus enfantines ; elle avait vu souffrir, elle avait vu un lorgnon se casser, elle avait vu Dieu incapable d'arranger un lorgnon. Il y avait même autour d'elle, à la suite de ce malentendu, une certaine absence de Dieu. Il s'était reculé d'elle très loin, infiniment loin, et bien qu'il restât assez menaçant, assez terrible, et bien qu'il entretînt en elle l'appréhension d'un retour brutal du bout de cette élastique infinie, ce demi-abandon lui conférait, pour la première fois, une responsabilité et une solitude dans la création dont elle profita jusqu'au soir. Mais, quand je vins dîner, elle dut reconnaître que rien encore n'était changé ! Nous n'étions pas davantage de plain-pied. Certes il y avait peut-être entre nous une autre gravité, une autre tendresse. Ainsi devait être, pensait Malena, la soirée où la femme va annoncer au mari qu'elle porte un enfant. Mais quelque chose manquait, qui était justement l'enfant. Le malheur était près d'elle, il n'était pas en elle. Elle continuait à penser qu'il était bien l'unique remède, que seul le malheur est le remède au bonheur. Mais un remède se prend, se

boit. Il aurait fallu qu'elle trouvât le moyen de prendre, de boire le malheur... Il aurait fallu que le mendiant du square ne fut pas là comme un tiers, comme un invité, mais qu'il se fût fondu en elle comme il l'avait fait ce matin dans la foule. Elle avait simplement le malheur à sa table, comme une châtelaine y faisait asseoir autrefois, à certains jours saints, le mendiant aveugle hélé dans la rue. La châtelaine n'en était pas plus pauvre, ni ses yeux moins intacts. Malena n'en était pas moins heureuse, c'était à désespérer, ni notre couple plus semblable au couple du pont. Peut-être était-ce la faute du mendiant, de ce mendiant spécial. Elle avait peut-être eu à faire à une variété particulièrement intransmissible de malheur.

On allait bien voir.

Chapitre Cinquième

Ceci est l'épopée d'Amparo, nourrice de Malena, la geste d'Amparo, l'histoire du siège qu'elle soutint, — pour sauver Madame qui voulait trahir sa destinée et passer au malheur, — non seulement contre l'ensemble des maux de l'humanité, mais aussi contre la bonté, la pitié et toute bienfaisance.

Amparo était une espagnole petite, maigre, agile et telle que l'on se représente, dans les pièces de Calderon ou de Molina, les servantes qui ne paraissent pas, obligées qu'elles sont de laisser la scène aux héros et héroïnes, mais dont on sent malgré tout la présence grâce à ce style vif et familier, comme aussi celle des beaux chevaux et des beaux chiens qui restent en coulisse. La physionomie d'Amparo était un défi aux lois de Lavater. Elle ne vous regardait jamais tout à fait en face, ne posait ses yeux que de biais sur votre visage, entre le front et le bas du nez, et pourtant sa

franchise était redoutable. Son regard était dur, ses lèvres de bois, et elle était la bonté même. Elle semblait céder tout le temps et elle était d'une obstination absolue, plus incompressible au fond de son office que l'eau au fond de son tube. Cuisinière, femme de chambre, elle avait un don ou une mauvaise foi inconsciente qui la faisait couturière et cuisinière merveilleuse quand elle travaillait pour Malena, et lamentable pour tous les autres. Elle avait pour Malena un amour qui n'excluait ni les révoltes ni même les injures, mais si exclusif qu'elle n'avait jamais laissé téter au sein qui avait nourri sa maîtresse, au sein gauche, sa seconde fille Baba, qui avait huit ans, et à laquelle le sein droit avait versé plus de malice que de beauté. Pour José, le chauffeur, son mari, qu'elle avait épousé sans joie, il n'avait jamais dû voir que son dos, d'une tristesse absolue. Or Amparo qui avait déjà sauvé Madame de la scarlatine, de la pneumonie, se trouvait soudain aux prises avec une nouvelle maladie étrange. Madame préférait les robes noires, recevait de préférence des visiteurs à vêtements noirs ; c'était le noir qui maintenant était sa lumière, qui était le transparent du monde. Madame sortait sans le chauffeur, revenait d'un pays secret d'où elle rapportait ce qui jamais ne l'avait marquée jusqu'ici : le plâtre, la poussière, la boue : elle se servait de ses souliers pour marcher, de ses gants pour toucher. Madame ne se servait plus de ses yeux pour voir ; elle avait des distractions devant elle-même en décolleté, devant Carlos Pio en habit rouge et, par contre, devant des inconnus mornes, incolores, la curiosité s'emparait d'elle. Madame ne parlait plus aux gens en regardant leur visage ; elle semblait s'adresser à la personne entière, voir moins la peau ou l'étoffe que les organes contenus par elles ; Amparo avait l'impression que Madame, quand elle lui parlait, s'adressait à ses épaules, à sa poitrine, à

ses genoux ; Madame semblait chercher en parlant à chaque personne une personne qui n'y était pas ; elle en était gênée. Elle tendait sa tête en avant en prenant les ordres, pour que Madame n'eût pas la tentation de les donner à son foie, à son ventre, ou à l'Amparo qui n'existait pas. Madame avait parfois l'air de souffrir d'une révélation désastreuse ; alors elle rappelait à Amparo sa première maîtresse, Angelica Pardo, qui avait appris par hasard que son père avait tué un ami dans un moment de colère. On avait étouffé l'affaire autant parce que le meurtrier était Président de la Cour de Cassation que parce que le tué était Président de la Cour d'Appel... Les essayages, le golf, les thés, la danse, prennent une toute autre allure quand vous vous savez fille d'assassin. La lecture des crimes et des exécutions capitales aussi, et les plaisanteries sur Landru, dont c'était alors le procès. Or Madame avait l'air de souffrir d'un pareil héritage. Parfois, devant un enfant, un vieillard, devant un des êtres dont l'innocence était totale, Madame avait soudain ce visage tendu, dénaturé, que prenait Angelica quand, face à son père, elle se rappelait le crime de son père.

Baba non plus ne reconnaissait pas Madame. Madame qui d'habitude participait à tous ses jeux, s'était mise à refuser d'admettre l'existence de son éléphant. Il s'agissait du petit éléphant vivant qu'on lui avait promis pour sa fête, au cas où elle serait dans les cinq premières en morale, et qu'on lui avait naturellement refusé à l'échéance, en remplaçant l'animal entier par un bracelet en poils de sa queue. Cela portait bonheur, paraît-il. Peut-il y avoir d'autre bonheur que d'avoir un petit éléphant, gros comme un chien ! A cette injustice, Baba avait trouvé une autre solution que le désespoir ; elle avait décidé de faire comme si on lui avait donné l'éléphant. Pour se venger, elle avait même pris non un petit éléphant d'Asie, mais un adulte africain ;

étant donné la hauteur du plafond, cette variété pouvait à la rigueur tenir dans l'appartement, mais présentait évidemment plus d'inconvénients que la race naine ; il ne fallait pas compter, par exemple, pouvoir le faire monter par l'escalier de service, et Baba, quand lui venait l'idée de jouer à l'éléphant, devait se glisser jusqu'à la grande porte pour ouvrir à la bête, énorme, mais qui arrivait, tant elle était intelligente, à monter au troisième sans qu'on perçut un craquement. Madame avait d'abord été très gentille. Elle avait permis à Baba d'aller le baigner tous les jeudis dans le lac du Bois ; on l'attachait derrière le taxi et il le suivait à n'importe quelle allure ; il se retenait même pour ne pas le dépasser. Madame avait même donné la soie pour la selle du palanquin et un pot de crème Simon souverain contre les piqûres de cobras qui pullulaient présentement aux environs de l'office. Chaque matin Madame prenait affectueusement de ses nouvelles ; le jour où il avait perdu une défense dans sa lutte contre le rhinocéros du Jardin des Plantes, Madame avait consenti à ce que Baba l'emmenât chez le dentiste d'où Baba était revenue avec sa dernière dent de lait en moins et l'éléphant avec une défense d'or massif en plus. Or, depuis une semaine, l'éléphant irritait Madame. Si encore elle avait dit, comme autrefois, quand Baba arrivait à l'improviste dans le cabinet de toilette : « Fiche-moi le camp avec ton éléphant, il m'a marché sur le pied », ou quand Baba forçait un tigre dans la lingerie, « si ton éléphant a le malheur de pénétrer encore dans l'armoire du linge de table, nous le donnons au Museum », phrases qui suffisaient à effrayer Baba et à amener un silence relatif de sa part et complet de la part de l'éléphant ! Mais Madame affectait maintenant de traiter Baba à la légère, sans tenir compte de la présence près d'elle d'un pachyderme dévoué jusqu'à la mort, et si la suspension se mettait à

balancer soudain, effleurée par une des gigantesques oreilles, c'est Baba qui prenait la gifle. Madame interdisait que Baba allât seule à l'école — seule en apparence, en fait mieux gardée qu'une fille de roi, — et à la sortie du cours, ce n'était plus la silhouette de l'éléphant que Baba voyait surgir à l'angle de la rue Dufrenoy et de la rue de Montevideo, tendant un petit pain au raisin du bout de la trompe, mais celle du concierge. Cela changeait complètement la vie. Bref Madame, qui jusqu'ici voyait et entendait comme Baba, était devenue ce que sont toutes les autres personnes, c'est-à-dire aveugle, sourde. Comme celles-là, elle n'était plus sensible qu'aux araignées, aux guêpes, aux souris. Elle se baignait sans voir que, dans la piscine soudain élargie, fleurissait un de ces nénuphars qui ne fleurissent que tous les cent ans, rosalia qu'on les nomme, et qu'un serpent montait la garde. Elle ne s'apercevait pas qu'elle était piquée, elle n'en mourait pas, le venin des serpents qui n'existent pas n'agissait plus sur elle. En vain Baba multipliait les expériences, lâchait dans l'appartement les morceaux déchirés d'une enveloppe de couleur, c'est-à-dire mille colibris. Ils se posaient sur la tête de Madame elle-même, sur ses bras ; ils s'abattaient sur tous les objets de la chambre de Madame comme ces troupes d'oiseaux égarés et fatigués sur un navire. Ce devait être cela : une troupe de colibris égarée au-dessus du Seizième. Mais Madame, devant son miroir, au lieu de voir la couronne de turquoises et de saphirs qu'ils formaient autour de sa tête, couronne de colibris immobiles elle-même doublée d'un nimbe de colibris volant, ne regardait que ses yeux rouges. Madame maintenant pleurait ! C'était plus que la mère et la fille n'en pouvaient supporter. Elles s'approchaient, agressives.

— Madame pleure ? demandait Amparo.

— Tu ne pleures jamais ?

— Jamais quand j'ai du chagrin. Il y a déjà assez d'occasions.

Bien qu'il n'y parût pas, Amparo disait par ces paroles exactement ce qu'elle voulait dire. Rebelle aux pleurs dans les deuils, les peines, les séparations, elle les laissait abondamment couler, et sans se retenir, dès qu'elle prenait une escarbille, ou qu'elle épluchait des oignons. Si bien qu'elle avait déjà abondamment pleuré ses chagrins avant de les avoir eus, et en riant.

— Beaucoup de gens pleurent quand ils sont gais, hasardait Baba, pour tenter une diversion et sans être trop sûre d'ailleurs de son dire... Ou bien, ajoutait-elle, quand l'œil a été effleuré par le moindre choc, par un bec, par une aile de colibri.

Tous les colibris s'élevèrent pour protester. Toucher l'œil de Madame, pour qui les prenait-on ? Sa bouche peut-être, ou ses dents, rouges comme le camélia, blanches comme le camelia ! Protestation inutile, personne ne les vit. Madame alla fermer la fenêtre et tirer les rideaux. Le soleil disparut. Les colibris aussi. Chacun sait que les colibris disparaissent par les fenêtres fermées.

Amparo affectait encore de croire que les larmes de Maléna avaient une cause physique.

— Madame vient du cinéma ?

— Non, Amparo. Je viens d'une réunion arménienne.

— On pleure dans les réunions arméniennes ?

— Tu l'as dit. On en a tué cinq millions.

— Cinq millions de gens qui pleurent, vous les regrettez ?

— Ceux-là ne pleuraient pas, ils étaient heureux. Les Turcs ont envahi leur pays.

— Pourquoi habitaient-ils près des Turcs ? Je les connais, les Arméniens. Il y en avait un à San Félice de Guimbal. Il n'était pas recommandable et pourtant il vit encore. Personne ne l'a tué.

C'était peut-être là la solution à la question arménienne : installer tous les Arméniens à San Félice de Guimbal.

— Mais papa l'a battu, intervenait Baba. Il avait embrassé Maman dans le cou quand elle était fiancée.

Madame devait concéder que sur ce point, tout au moins, intégrité du cou d'Amparo, l'Arménie s'était mise dans son tort. Amparo exploitait son succès.

— Madame se trompe sur les massacres. De loin ils font très bien. De près c'est autre chose. En 1870, l'oncle Miguel est passé au Paraguay où l'on avait massacré les hommes. Toutes les femmes étaient rassemblées dans chaque station et appelaient par des signes les voyageurs.

— Combien y avait-il d'arrêt ? demandait Baba innocente.

C'est ainsi que la faible Amparo, génie du foyer, fut appelée à le défendre. La lutte contre les Arméniens fut relativement facile, leur association usant d'enveloppes avec en-tête. Amparo prit sur elle de déchirer leur première lettre, puis leur seconde, et ainsi de suite jusqu'à la quatorzième. Quand on n'a pas répondu à ses quatorze premières lettres, l'Arménien discret n'insiste plus. Subirent le même sort toutes les lettres qui se dénonçaient ainsi elles-mêmes par leur origine, orphelinats, maisons de retraites, léproseries et gueules cassées, ou se trahissaient par l'écriture, par le papier de couleur et l'adresse dactylographiée. Le courrier put continuer à parvenir à Malena par de grandes enveloppes pures et glacées auxquelles Amparo ne consentait même pas à joindre un message de l'association des Colibris, malgré les supplications de Baba. Les malheureux oiseaux durent l'apporter eux-mêmes et le placer en équilibre sur la coupe des bagues. Il y avait bien quelquefois des enveloppes d'un blanc vénéneux, couleur du blanc des champignons, sous lesquelles

on sentait la maladie ou la mendicité, et Amparo se fût procuré une recette pour les ouvrir en secret, si la lutte contre les visiteurs n'avait absorbé son énergie. Car la maison était assiégée. Tous les affiliés de la misère et de la souffrance ont une intuition de requin pour deviner, à la minute précise, l'âme qui peut être leur proie. L'humanité n'est pas caste à se priver du plaisir, dès que s'offre l'occasion, de montrer son visage rongé. Il s'agissait de le montrer à une jeune femme, c'était plus excitant encore. De montrer la pauvreté à une riche, la maladie à un être sain, la laideur à un être beau. Tous les maux apprirent à la fois le nom de Malena et son état de moindre résistance. Il y eut pour eux un itinéraire nouveau dans Paris qui les portait vers sa rue. On eût dit, tant ils s'alertaient mutuellement, qu'ils avaient même domicile et, d'Arménien à tuberculeux, se faisaient des ristournes. Tous étaient du rendez-vous. Je ne sais comment Malena s'y était prise, mais chez elle ils n'envoyaient même pas ces délégués qui les représentent sans en évoquer l'image, cette géante poupine qui représente les rachitiques, ce comte du pape calamistré et chaussé d'escarpins à poulaine qui représente les taudis, et cette vieille fille vierge qui figure les filles perdues. Ils venaient eux-mêmes, dans leur personnification la mieux réussie, comme s'il s'agissait de toucher Malena par la saleté, la gangrène et le pus, comme pour une contamination. Chez les malheureux les bonnes nouvelles se répandent à la même vitesse que les mauvaises chez les heureux. On venait à cette générosité soudain révélée comme à un suprême espoir, de l'extrême maladie et de l'extrême ignominie. Mais si beaucoup partaient, grâce à Amparo bien peu arrivaient. Le judas de sa lingerie donnait sur le grand escalier et elle s'était installée à l'affût derrière cette meurtrière. Elle entendait toutes les manœuvres de la misère et de la mort dans la cage

résonnante, une fois la porte d'entrée refermée sur elles et alors qu'elles se croyaient seules : un bruit de pas dissymétriques, le premier lourd, le second plus clair, c'était quelque coxalgie ; un souffle court et entrecoupé de toux, avec de tout petits pas autour de pas pesants, c'était la réplique d'Amparo et de Baba dans cet autre monde, la fille-mère malade avec la fille de fille-mère ; un bruit sourd, puis le craquement du papier de soie qu'on déplie : le visiteur à l'abri et à l'ombre se laissait tomber sur une marche, mangeait un peu de charcuterie, sans se presser, et, terminant son repas par une banane sur la peau de laquelle Baba allait glisser l'après-midi, prolongeait sans terme l'attente d'Amparo ; un bruit de déglutition, le vieil homme avait tiré d'une poche un flacon, le vidait pour se donner du courage et parce qu'il allait dans une minute recevoir de quoi remplir cent flacons. On crachait beaucoup aussi dans cette race, mais cela regardait la concierge. Ces manœuvres préparatoires permettaient à Amparo d'éviter le coup de sonnette qui eût averti Malena, et d'ouvrir avant que le personnage infernal eût appuyé sur le bouton. Elle refermait la porte derrière elle, pour que ne parvînt à l'appartement aucun écho du palier, et la lutte s'engageait sur le tapis brosse. Elle était incapable d'imaginer, et sa connaissance défectueuse du français lui interdisait le mensonge vraisemblable, mais elle répondait aux assiégeants par les défaites qui excusaient Madame auprès de ses amis habituels : « Madame est au golf — Madame est au Ritz — Madame est à Chambord » ; reconstituant ainsi sans égards pour son malheureux adversaire, le domaine sans péché que Malena avait perdu, et faisant repartir le coxalgique ou le mendiant à flacon vide plus pauvre du Ritz, du golf, de Chambord, et de toute richesse. Elle n'éprouvait aucune pitié ; la lente descente du cul-de-jatte refoulé par l'annonce que Madame était

aux courses de lévriers ne remuait en elle aucune fibre. Puis, après avoir défendu le tapis brosse pied à pied, contre toutes les insistances : — Quand revient-on du Ritz ? — Quand revient-on de Chambord ? et après être sûre que la porte de la cage s'était refermée, elle rentrait doucement dans l'appartement, avec son passé, comme une voleuse. Quelquefois, elle était devancée. Un insolent trouvait le moyen de prendre l'ascenseur. Ou bien un pas alerte et vif la devançait, quelqu'un montait les escaliers à doubles et souples enjambées, comme l'ami qui a oublié son parapluie, ou le commis de la fleuriste, ou le livreur des Galeries, arrivait à la sonnette avant elle, et quand elle ouvrait la porte, elle se trouvait en présence d'un grand jeune homme mince, élégant, mais dont elle n'osait regarder le visage. Souriant, il venait livrer une face rongée de lupus. Elle avait recours au remède extrême : — Madame est dans une clinique !... Elle combattait la maladie comme on combat le feu, par un contre-feu, par un contre-mal. Toujours souriant, l'autre ergotait : — Le concierge lui avait dit que Madame était là. Madame lui avait promis du travail. D'ailleurs il avait parlé avec le chauffeur de Madame. Le chauffeur avait dit qu'elle était là... Amparo se défendait tant bien que mal, parlant, comme Malena dans ses mauvais jours, non plus au visage de l'interlocuteur, mais à tout le reste du corps. — La concierge et le chauffeur avaient dû confondre avec la sœur jumelle de Madame. Elles se ressemblaient à s'y tromper. Le chauffeur d'ailleurs était idiot... Elle le connaissait c'était son mari ! Profitant de cette excuse maladroite, le lupus insistait, toujours poli et souriant : — N'était-ce pas plutôt la sœur jumelle de Madame qu'on transportait à la clinique ? Peut-être justement, à cause de cette ressemblance étrange, Madame la femme de chambre avait-elle confondu ? D'ailleurs cela lui suffirait :

Qu'on l'annonce à la jumelle !.. Par bonheur, Carlos Pio arrivait par l'ascenseur, comme les renforts de la Marne en taxi, et prenant de flanc l'importun le mettait en déroute. On l'entendait redescendre, d'un pas inhabituellement léger... Léger, pensait Amparo, à cause de sa tête... Une fausse tête, qui ne pèse pas ce que pèse une vraie... Une tête comme une noix gâtée. Si celui-là avait un frère jumeau, ils ne devaient plus guère sortir ensemble.

— Qu'est-ce qui arrive donc à Madame, ma brave Amparo ? disait Carlos Pio.

— Elle reçoit tous ses masques.

Car tous ces visiteurs étaient des masques pour Amparo. Leur défilé ne différait pas pour elle du cortège dangereux où une fois par an aimait se perdre Malena, à Montevideo ou à Rancagua, et où des hommes dissimulés par des masques la harcelaient et la pressaient : au carnaval. Au moment où l'importun prenait enfin Malena dans ses bras, Amparo surgissait, arrachait le masque et Malena dégrisée se trouvait en présence de son cousin ou de son laitier ; mais allez donc arracher un lupus, un visage de petite fille... Le plus grave est que ce carnaval était un carnaval de malheureux, et Amparo détestait le malheur, non en soi, — les malheureux sont très gentils, — mais parce qu'il porte malheur. Mais déjà, alertée par la sonnette, Malena surgissait.

— Va me chercher cet homme qui attend en bas.

L'homme lie de vin attendait en effet devant la maison, faisant les vingt pas de sa démarche charmante. Surprise, pour ceux qui marchaient derrière lui et admiraient sa taille, quand il pivotait vers eux allègrement.

— Elle n'ira pas, disait Carlos Pio. Tu ne te doutes pas de ce que ce visage est affreux.

— Justement. Je veux m'en douter. Amparo, envoie Baba le chercher.

— Baba ne verra pas cet homme.

— Que crains-tu pour ta fille ? Elle n'est pas enceinte à son âge ! criait Malena déchaînée. Vas-y toi-même ou je te chasse.

Carlos Pio essayait à sa façon, dans l'intervalle, de convaincre Malena.

— Crois-tu en Dieu, Malena ?

— Ce n'est pas à toi que je le dirai.

— En effet, tu ne me dis plus rien. Tu savais que Lagopède allait gagner à Auteuil, tu l'as joué et tu ne m'as rien dit. Pour en revenir à Dieu, si tu ne crois pas en lui, occupe-toi des pustuleux et des pauvres. Si tu crois en lui, laisse-lui ce soin, il est responsable. Ou alors imite les grands philanthropes ; ce sont ceux qui s'occupent le plus du malheur qui l'approchent le moins. Ils ne veulent pas plus le toucher que ceux qui s'occupent du pétrole ne veulent toucher le pétrole. Le malheur, la souffrance, ce sont des castes, des classes... Évidemment tu ne vas pas me dire ce que tu penses du mélange des classes.

— Tu ne parles jamais aux pauvres, aux malades ?

— Je leur parle gentiment, gaiement, sans familiarité, comme à des jardiniers, comme à des fournisseurs.

— Ils arrosent quelles fleurs pour toi ? Ils te fournissent quoi ? La satisfaction que tu as de toi-même ? Tu te crois beaucoup plus beau que ce malheureux qui est en bas, sans doute ?

— Tu peux nous comparer, je suis tout prêt.

Il était tout prêt en effet. Il faisait refluer toute sa beauté sur son visage. Sa tête de séduction était déjà prête avec les commissures des lèvres bien clouées, le regard bien doré, pour vaincre la tête au lupus. Il était prêt aussi à élargir le tournoi, à mettre ses deux cent millions de pesos face aux quarante sous du mendiant, ses onze Rolls en face de la voiture à âne du chiffonnier, ses mains, les plus belles d'Amérique, en face de tous

les moignons que pourrait recruter sa cousine. Mais Malena recevait l'homme dans le petit salon. Elle revenait d'ailleurs plus vite qu'on ne l'attendait, sans réclamer de concours, le visage extraordinairement blanc.

— Ma petite Baba, avait dit Carlos à Baba, utilisant pour séduire cet enfant de sept ans sa tête préparée, tu ne veilles pas sur Madame. A ton âge on a de l'invention. Trouve quelque chose.

Baba avait mûrement réfléchi et tenté sa chance : Madame ne voyait plus l'éléphant ni les oiseaux parce qu'ils n'étaient pas malades. Peut-être les bêtes souffrantes la ramèneraient-elles à l'ancienne humeur. De toutes les parties du monde affluèrent dans l'appartement des hardes harassées, des fauves à derrière paralysé. C'était l'époque où Baba apprenait à l'école le vocabulaire des cris des animaux. On juge du parti qu'elle en tira : un douloureux concert de chuintements, de trompètements, de rugissements s'éleva sur les pas de Madame. L'éléphant lui-même fut pris de névralgies contre lesquelles ni l'aspirine ni les danses indoues exécutées par Baba ne prévalurent. Le pauvre animal glapissait... non, barrissait à fendre l'âme. Mais Madame ne le voyait pas, ne l'entendait pas. De guerre lasse, Baba apporta même un animal non fabriqué par elle, un chat sinistré dont on s'expliquait mal l'accident : il louchait et sa patte était tordue. Madame ne voulut à aucun prix le voir. Elle ne croyait plus aux animaux, même vivants.

Le remède imaginé par Carlos Pio, d'accord avec Amparo, était assez différent. Il consistait à appeler contre cette agression des maux et des laideurs les visiteurs des temps heureux, à organiser une contre-attaque de marchands de tapis, de couturières. Tout ce qui était signalé à la colonie américaine en whisky rare, en liseuses de pensée, en occasions de ciboires

gothiques s'engouffra dans les escaliers de Malena ; tout un luxe à sa plus forte puissance, car les démarcheurs étaient ceux qui en avaient le mieux joui et le connaissaient le mieux, princes exilés, new-yorkaises entre deux crises. L'oncle du tsar et Seligmann se dérangèrent. Parfois deux soldats des deux forces adverses arrivaient ensemble à la sonnette.

— Qui êtes-vous ? demandait Amparo, qui manquait de psychologie et ne pouvait distinguer lequel entre ces deux pardessus si semblables dissimulait la maladie ou le trésor.

— Je viens du centre tuberculeux d'Oisans, disait le premier.

— Je suis le courtier en perles, disait le second.

Amparo opérait son choix sans détour.

— Madame ne reçoit pas les tuberculeux aujourd'hui. Elle reçoit les courtiers en perles.

— Très bien ! disait rapidement le courtier en perles qui s'engouffrait dans l'antichambre.

— Parfait, disait lentement le second visiteur. Et demain, est-ce ce qu'elle les reçoit ? Je ne suis à Paris que jusqu'à demain soir huit heures...

— Demain, Madame a son masseur.

— Toute la journée ?

— Toute la journée, jusqu'à neuf heures.

— Dites-lui de ma part qu'on va l'user. Ce sera dommage.

Il restait une minute devant la porte refermée. Amparo l'observait par le trou de la serrure : il n'était pas gai. Il ne savait pas que ces roulements et ces chocs qu'il entendait, ce n'était pas des roulements de perles, mais les billes de Baba qui jouait dans le couloir. Il ne se décidait à partir que parce qu'Amparo, de l'autre côté de la porte, était prise d'une quinte de toux. C'était vraiment bête de tousser devant celui-là.

Quand Malena apprenait ces désobéissances, elle entrait dans une grande colère :

— Tu vas quitter la maison à l'instant. Je suis la maîtresse ici.

— Tu ne l'es plus de toi, disait Amparo, qui reprenait le tutoiement dans ces dialogues cornéliens.

— Pourquoi cette tyrannie ? Qu'est-ce que je te dois ?

— Tu me dois la vie.

— Tu es ma mère maintenant ? C'est avec toi que mon père a couché ?

— Je t'ai nourrie de mon lait.

— Il était propre. J'ai eu des furoncles jusqu'à six ans.

— J'en ai encore, disait Baba entrée à l'improviste, mais rejetée avec plus de rapidité encore.

— Je t'ai sauvée de la typhoïde. J'ai passé trente nuits sans dormir.

— Tu me l'avais donnée en me laissant boire l'eau du puits, et tu as dormi. Tu me réveillais avec tes ronflements.

— Le jour de la revue, quand la bombe a éclaté, j'ai reçu en te cachant dans mes bras la ruade des chevaux de police.

— Personne ne conteste que tu aies la vie dure. Que veux-tu, en fin de compte ? Pourquoi as-tu laissé entrer cet Arménien avec ses perles ? Il t'a embrassée dans le cou ?

— Je veux que tu sois ce que tu étais.

— Qu'est-ce que j'étais ? Une égoïste, une idiote ?

— Oui, disait Amparo qui suivait son idée, belle et heureuse. Méfie-toi, tes paupières gonflent, au sortir du bain tes pieds sont durs. D'ailleurs tous ces gens que tu reçois, qui te dit que ce ne sont pas de faux pauvres, de faux malades. Le gouvernement les garantit ? Il garantit aussi les allumettes. Si j'avais cru bon de t'en

montrer de vrais, je te les aurais choisis, et dans ma famille. Alors tu aurais vu. Tu aurais vu le cousin Juan, s'il n'est pas plus tuberculeux que ceux d'ici; et ma sœur avec sa tumeur dans la tête, cette odeur qu'elle répand, et le petit Miguel, le bossu, qui a eu le pied écrasé par un rouleau à vapeur... Il n'a que l'œil droit et le rouleau est venu par sa gauche... Et Mercédès qui a la gale. Ils voulaient assez venir. Ils me l'ont assez demandé ; j'ai été obligée de leur dire que tu étais terrible avec les malades. Ils n'ont le droit que de te souhaiter ta fête, excepté Mercédès naturellement, à cause de la contagion. C'est moi qui leur écris le modèle des lettres. Quant à mon lait, je l'ai fait analyser voilà huit ans, pour Baba. J'ai donné une fiole à ce chirurgien Gosset qui vient dîner le Vendredi et qui nous envoie des œufs du jour. Il m'a dit qu'il avait du radium.

Il était regrettable que les Laboratoires du Professeur Gosset ne pussent analyser en cette minute les regards d'Amparo. Malena, émue, songeait aux lettres dictées par Amparo, à leur papier quadrillé, leurs dentelles, leurs fleurs, et aux phrases dans lesquelles la cancéreuse et l'écrasé annonçaient à Madame que tout allait très bien, que le temps était beau et que la moisson — en réalité saccagée par les sangliers — allait être aussi belle que la vendange — ruinée par les grêles depuis la fin Mars... Touchée, elle s'approchait d'Amparo pour faire la paix. Mais Amparo s'écartait. Elle n'était pas là pour recevoir les baisers adressés au cousin Juan, à Miguel et à Mercédès la galeuse.

Un beau jour cependant Amparo reprit confiance. Madame avait parlé d'acheter un tableau de Boudin. Ce qu'Amparo pouvait penser de Boudin et de ses peintures, là n'était pas la question ; mais elle avait remarqué que lorsque Malena achetait un Boudin, ou était sur le point d'acheter un Boudin pour ajouter aux cinquante-huit Boudin détenus par elle, ses entête-

ments cessaient. Boudin à peu près seul maintenant pouvait conférer à la semaine ce caractère de promesse qu'avaient autrefois pour Malena enfant les jours qui précédaient une excursion au lac de Nahuel Huapi ou le don d'un travesti Louis XV. Tous les Boudin précédents s'entassaient dans un placard, aussi poussiéreux que les flacons de médecine après la maladie, — mais le Boudin nouveau montait à l'horizon comme un doux astre qui répandait en tous lieux l'attendrissement et la docilité. Pour entretenir cet état de grâce, Amparo cessait d'être gouvernante et redevenait nourrice. Elle redonnait à Malena, sans que celle-ci s'en aperçût, tous les plats de son enfance : évidemment elle ne disposait plus du lait au radium, mais tout ce dont s'était nourrie la langueur et la gaieté de la jeune maîtresse reparaissait sur la table, les raviolis à la tomate, la morue à la biscaïenne, et cette fraise de veau qu'un seul tripier à Paris savait laver à l'argentine. Nourrice à nouveau, elle changeait les draps tous les soirs, préparait trois bains par jour, disposait sur tous les meubles du cabinet de toilette ces flacons de talc dont tiraient fraîcheur et calme toutes les articulations et jointures de Malena. Elle écartait les malheureux et les malades par le bien-être, la stérilisation, par les remèdes qui lui avaient permis d'écarter la rougeole et la scarlatine, les maladies elles-mêmes, et en effet cette perfection de service, cette tendresse des aliments amollissait Malena, l'arrachait à toute vocation de martyre, lui redonnait sa chair faible, et l'amenait malgré elle à cet état de bonheur, de sympathie où elle aimait acheter.

— Pourvu qu'elle achète le Boudin ! disait Amparo. Acheter un premier Boudin peut la conduire à l'achat d'un second. Et ainsi de suite. Avec un certain nombre de Boudin par an, on pouvait espérer voir revenir la vie satisfaite et régulière... Elle mettait dans la confidence José et Baba, qui eux aussi, pour ne pas rompre

le charme, ne se permettaient plus de libertés et devenaient des espèces d'êtres parfaits. José se décidait enfin à changer sa trompe d'auto dont la couleur violette irritait Malena, Baba à se laver les dents avant d'aller à l'école et les mains avant de se laver les dents. Est-ce que le Boudin est acheté ? demandaient-ils anxieusement dès leur retour de course ou de classe. Huit jours passaient, pendant lesquels des colères soudaines, des claquements de portes semblaient reculer aux calendes l'achat du Boudin, et où un sourire à José, une caresse à Baba le rendaient au contraire inévitable... — Le jour où elle l'achètera, pensait Amparo, elle prendra sûrement son petit Eaton avec jupe quadrillée ; c'est avec lui qu'elle a acheté le Capitaine Fracasse avec les dessins de Leloir... Elle disposait donc dans la garde robe le petit Eaton de façon qu'il n'y eût qu'à tendre le bras pour l'avoir. Il était pendu à sa patère comme un appât,... et, en effet, le soir du jour où Malena succomba et mit le petit Eaton, le Boudin arriva... On sonna vers sept heures, et c'était un boîteux qui apportait le Boudin ; on eût dit un repentir de toutes les forces mauvaises, qui s'étaient cotisées pour son achat. Pour une fois Amparo fit fête à l'infirme. Malena dîna en face du tableau posé sur la cheminée ; elle avait son humeur d'autrefois, elle fut contente qu'Amparo eût mis le chemin de table, eût sorti le service de vermeil ; elle repartit à dix heures non pour une conférence de chômeurs, mais pour le music-hall, toujours dans le petit Eaton ; et José et Baba eurent le droit de venir sur la pointe des pieds, et comme on va voir le nouveau-né, contempler le Boudin. Il fallait juste la palette complète pour le décrire. C'était, au bord d'une mer légèrement écumante, sous un ciel pommelé, trois femmes debout en crinoline blanche, noire, gris fer, coiffées de chapeaux de paille d'où s'échappaient des

rubans carmin, bleu et canari, et un monsieur âgé en pantalon beige et à nez rouge assis sur une chaise de plage verte. Le vent soufflait.

— Le vieux monsieur n'est pas poli, disait Baba. Il devrait se lever.

— Si ce sont ses filles, disait José, il aurait rudement tort.

— Comme le vent souffle ! disait Baba, sensible peu à peu à l'espace incommensurable de ces trente centimètres carrés. Regarde les rubans.

— Il ne soufflait peut-être pas, disait José. Tu ne connais pas les peintres ! Il a fait les rubans comme s'il soufflait.

— Le vent soufflait sûrement, affirmait Baba. Madame ne l'aurait pas acheté. Regarde la mer.

— C'est vrai, elle monte, disait José. Le vieux va être obligé de lever ses fesses. Quel empoté avec ses trois grues. S'il croit qu'elles vont lui porter sa chaise !

— La grue bleue sûrement, disait Baba. Elle a l'air si gentil.

Hélas, l'effet du Boudin dura quelques jours à peine ! On eût dit que son arrivée avait clos l'âge des visites de malades ou de malheureux ; mais d'autres dangers menaçaient la maison. Les visiteurs étaient particulièrement bien portants et actifs, puisque c'étaient les condamnés fraîchement libérés de prison, et les partisans du vote des femmes vers lesquels des camarades d'œuvres aiguillaient maintenant Malena. Souvent ils débarquaient de la prison même sur ce palier où ils trouvaient, miracle nouveau, quelqu'un qui empêchait d'entrer et non de sortir. Ceux qui étaient rasés dans la vie encore couverts de barbe, ceux qui étaient barbus en liberté encore rasés, ils combattaient avec acharnement pour cette réclusion d'une heure au milieu du luxe et près du Boudin. Amparo luttait maintenant sur le tapis brosse avec des lutteurs professionnels,

qui avaient renversé des agents, savaient grimper au long des gouttières, et auraient pu redescendre à bout de bras au rez-de-chaussée. Certains d'ailleurs l'annonçaient effrontément à Amparo : « Je sors à l'instant de prison » ; et en effet leurs costumes fraîchement déballés avaient des plis plus ou moins marqués selon qu'ils étaient restés une semaine ou un an à la garde-robe de l'économat. Certains, quand Amparo annonçait qu'elle était toute seule à la maison, que Madame était sortie, avaient de singulières hésitations. Ces mots provoquaient dans leurs regards un changement de lumière qui ressemblait fort à l'aube du crime. A certains autres qu'il paraissait particulièrement difficile de convaincre, Amparo ne répondait qu'en espagnol. Elle disait les premières phrases venues à son esprit, et qui n'avaient aucun rapport avec les questions : « Je suis née à San Felice de Guimbal. Mon père et ma mère étaient nés et morts le même jour à San Félice de Guimbal. A San Félice de Guimbal, les chèvres pondent des œufs de tortue... » Ces faibles armes suffisaient à lasser le futur assassin qui redescendait l'escalier en répétant ironiquement : à San Félice de Guimbal ! Pour lutter contre cette nouvelle invasion, Carlos Pio envoya des diseuses de bonne aventure et un mage. Les premières attendaient des heures dans la cuisine le retour de Malena. Amparo, pour les retenir, leur donnait sa recette pour la morue ; si Malena tardait, celle pour guérir les varices. Le mage avait prétendu attendre dans le salon et Amparo lui avait adjoint Baba pour le surveiller. L'entrevue avait mal commencé. Cet homme qui voyait tout n'avait naturellement pas vu l'éléphant. Quand de sa trompe il avait pris Baba et l'avait posée sur sa tête, le mage avait seulement remarqué tout haut qu'il était dangereux pour les petites filles de s'asseoir en tailleur sur les commodes. Mais quand il tira l'horoscope de Baba, à l'aide de son prénom et

de sa date de naissance, Baba s'aperçut qu'il savait lui aussi entrer dans la réalité : il la voyait saturnienne, dominant le monde, et son mariage serait en Asie le départ d'une ère nouvelle. Il lui offrit aussi cinquante centimes pour qu'elle lui procurât une lettre intime reçue par Madame. Baba appela Amparo qui le mit dehors, secondée par l'éléphant déchaîné.

Mais déjà Madame avait à faire avec des intrus que n'arrêtent pas les portes les mieux fermées. Son humeur changeait sans raison d'une minute à l'autre. On trouvait Madame dans des coins de l'appartement où jamais elle n'aurait eu l'idée de se tenir. Accoudée à la fenêtre de la lingerie, elle regardait longuement l'arbre du jardin caché qui dépassait la maison d'en face, et les larmes lui venaient aux yeux. Ses promenades aussi étaient nouvelles. Elle se faisait promener seule par José à Montsouris, à Ménilmontant, le long du Canal Saint-Martin, dans ce qu'Amparo appelait les coins, là où on ne va pas. José racontait que souvent elle ne descendait même point, ou qu'elle le laissait en station, et revenait toujours seule au bout d'une heure. Il l'avait une fois suivie ; elle s'était assise sur un banc entre deux petits acacias ; elle avait caressé les acacias... Ses promenades anciennes n'avaient plus d'objet : elle partait pour le golf sans clubs de golf. Elle partait en week end pour la mer sans costume de bain. Amparo la voyait avec appréhension prêter de la fenêtre ses cheveux au vent. Jusqu'à ce jour, jamais le vent n'avait osé toucher à sa coiffure impeccable. Voilà qu'elle n'était plus sûre ni du soleil, ni de la lune, ni de la nuit. Sous cette enveloppe anodine qui recouvrait pour elle le monde, l'instinct d'Amparo lui faisait deviner les points dangereux, comme sa main devinait le visage de Baba sous le drap dont l'enfant s'était recouverte... A la morsure quelquefois... Sous cette verdure de Montsouris, sous cette eau de la Villette

des visages se contenaient, avec leurs yeux, leurs lèvres et leurs dents, et le premier choc de Malena avec la nature était d'autant plus grave en effet que les conditions de sa vie l'avaient si longtemps retardé. Il n'y avait plus à en douter, c'était la lutte d'Amparo contre la nature qui commençait. A la maison, elle parvenait à la vaincre. Elle s'arrangeait pour fermer les persiennes avant le coucher du soleil, pour mettre en marche l'appareil de nettoyage électrique quand le vent se levait, et, si Baba revenait de l'école en annonçant la lune en plein jour ou quelque autre singularité du climat, Amparo lui installait un bain de pieds, seul moyen de la retenir sûrement à la cuisine. Elle apportait ses livres de menus au moment où Madame venait contempler l'arbre. Elle put même déconsidérer cet arbre ; elle avait été par hasard dans la cour où il poussait ; de ses branches tombaient des espèces de faînes dégoûtantes et cette dentelure sur les feuilles venait de troupeaux de chenilles. Madame le regarda moins. Les fleurs lui paraissant moins nocives que les arbres, Amparo dévalisa les fleuristes ; contre la nature et l'arbre pelé, elle mobilisa les roses, les lilas, jusqu'aux orchidées. Elle voulut un jour aller voir ce Canal Saint-Martin pour tâcher de découvrir un remède. José l'arrêta près de l'écluse et lui indiqua au loin le banc de Madame. Elle vit un vrai canal, qui coulait à ras le bord entre des maisons sordides, enjambé de passerelles. Elle n'éprouvait rien. Elle monta sur une des passerelles, vit un pêcheur prendre un poisson, n'éprouva rien encore. Une foule s'assemblait pourtant autour du pêcheur. Elle s'assit sur le banc de Madame. Là ce fut différent. Comme le soleil se couchait, comme l'eau devenait rouge, les maisons tièdes, Amparo éprouva une peine, une tristesse : cela n'avait rien à voir avec ses peines ordinaires, cela l'emportait loin de José, loin de Baba, elle en était honteuse comme si elle avait

bu. Elle caressa les petits acacias, ils la piquèrent jusqu'au sang, cela la remit un peu. Si José à son retour avait su lire dans les yeux, il aurait vu dans ceux d'Amparo qu'elle venait une seconde de s'écarter de la ligne droite qui va des berçeaux de San Félice de Guimbal au cimetière de San Félice de Guimbal. Mais Amparo était du moins mieux renseignée dans sa lutte. Elle habillait Madame plus élégamment, pour qu'elle eût honte de se promener dans des quartiers populeux. Elle lui donnait des commissions pour la Samaritaine, afin de l'arrêter dans son élan vers Ménilmontant. Elle lui demandait, quand le Jeudi était beau, de promener Baba, quand il était pluvieux, de l'emmener dans un Musée ; Baba ne connaissait pas le Trocadéro, la Tour Eiffel, le Musée Grévin. Des monuments, Amparo attendait beaucoup pour lutter contre les arbres et les astres. En fait, il s'agissait simplement de replacer tous les objets du monde à leur ancienne place, et Madame dans son ancien emploi du temps, de s'arranger pour que le soleil, pour Malena, se couchât sur l'Arc de Triomphe, que la lune se levât sur le Bois, que les orages éclatassent pendant le thé au Ritz. Malena ne sut jamais cette conjuration d'Amparo avec le musée Galliéra contre la neige et avec le Westminster contre l'éclipse... Mais tous les moyens sont permis à une petite nourrice galicienne de mener le combat où succomba Vigny.

C'est au moment où Malena espaçait ses vagabondages et ses périodes de tristesse qu'Amparo conçut la pire peur. Il lui sembla, à certains mots de sa maîtresse, que Madame s'approchait d'un spectacle qu'elle avait pu jusqu'ici lui éviter par la plus grande des chances, qu'elle voulait voir un mort. Elle ne voyait pas que la pensée de Malena s'approchait pour la première fois de la mort, de sa propre mort, d'une Malena étendue et exsangue. Le mois fut particulière-

ment menaçant. Riesel Leum, l'ami hollandais, se suicida à Chartres et miss Joan Benett mourut de la typhoïde à l'hôpital américain. Mais une grippe, savamment exagérée par Amparo qui lisait le thermomètre en ajoutant un plein degré, empêcha Malena d'aller même à leurs enterrements. C'était toujours cela de gagné. Le malheur voulut que José rentra un soir avec la fièvre et s'alita en claquant des dents. Le médecin ne s'engagea point. Au bout de huit jours il n'y avait plus à se le dissimuler. Le combat que menait José, rapetissé et maigri, avec des sueurs et des sauts de mouton, était un combat contre la mort. Un soir vint où il n'y eut plus guère d'espoir, et où la place même de troisième en éducation civique remportée par Baba sur ce sujet : En quoi consiste l'autorité paternelle, n'amena aucune détente dans la maison. — Le père, avait répondu Baba, corrige les erreurs de la civilisation et joue un rôle de premier ordre dans les déménagements... Maintenant, aidée de sa fille qui tentait vainement d'enfoncer une cuiller d'eau sucrée entre les mâchoires serrées du correcteur de la civilisation, Amparo essayait de s'habituer à ces deux pensées : José allait mourir et José allait être le premier mort que vît Madame. Le mettre aussitôt en bière, c'était s'obliger à commander la bière d'avance, c'était insulter Dieu. Impossible aussi de dire à Madame qu'il vivait encore jusqu'à la mise en bière. Le pis était que le pauvre José menaçait de faire un mort plus piteux encore qu'il ne l'avait été vivant. Avec sa barbe lamentable, — c'est ce que Baba avait le moins attendu d'une maladie, la barbe —, ses yeux sanglants, (les yeux du moins on ne les verrait pas), avec le bandeau autour de sa mâchoire qui donnait l'idée qu'il était mort d'un mal de dents et ce costume de paysan galicien où il était dans la vie même, — à ce que croyait Amparo, d'ailleurs à tort — emprunté et grotesque, il consti-

tuerait un spectacle infiniment plus lamentable que n'avaient dû l'être Joan Bennett et Riesel Leum. C'est évidemment chez Riesel Leum qu'elle aurait dû laisser Madame se précipiter. Le valet de chambre avait prétendu qu'il était plus photogénique encore dans la mort, car on l'avait photographié. Le pauvre José avait bien des qualités, comme chauffeur surtout, mais il n'était pas désigné pour faire l'ange de la mort. On avait beau le peigner, ses cheveux revenaient en deux cornes. La souffrance d'Amparo croissait en imaginant Malena devant ce mort cornu... Mais à l'aube, elle eut une consolation. José embellissait. Il n'avait plus cet air contraint d'un humble qui se débat avec un supérieur. Il n'était plus contracté, mais souple, sa maigreur lui donnait l'aisance de sa nouvelle condition ; au lieu de son français ridicule, il ne parlait plus qu'espagnol, et son silence éternel allait y gagner en noblesse ; rien n'empêchait qu'on le revêtît, non plus du costume galicien, mais de son uniforme de service, les cornes disparaîtraient sous la casquette à visière ; ses ongles étaient propres, ses dents blanches. Toute trace de nicotine, — il s'obstinait à fumer au-dessus de son moteur —, toute odeur d'essence avaient disparu de lui. C'était un chauffeur en apparence modèle qui allait quitter — pour ainsi parler — la terre. Amparo se demandait même si toute cette conscience, cette confiance qui émanaient maintenant de José ne valaient pas le trouble et l'incertitude que ne pouvaient manquer d'exprimer Miss Joan, toujours à la recherche dans la vie de son amant et de son mouchoir... Mais quand le médecin passa pour sa première visite, il révéla que José loin de mourir, était sauvé. Amparo descendit annoncer la nouvelle à Madame : il faudrait pardonner à José, il ne savait plus le français. En disant ces mots, elle s'évanouit, épuisée par quinze nuits de veille. Malena reçut dans ses bras un pauvre corps blanchâtre.

— Tu m'as fait peur, ma pauvre Amparo, je t'ai vue morte !

— Morte ? murmura Amparo. Comment étais-je ?

— Pas belle.

La vie est dure pour l'humble esprit familier qui essaye de défendre Madame contre la contagion du monde, le chantage de la nature, et la personne de la mort.

(A suivre) JEAN GIRAUDOUX

L'AIR DU MOIS

UNE SEMAINE A BERLIN

Peu de monde dans les théâtres, les cinémas, les restaurants, les magasins. Dans les rues passent sans arrêt des détachements de nazis, qui marchent et chantent sur un rythme puissant et parfait.

La pauvreté s'étend sur le monde. Le monde gras, nerveux, épicurien, affairé, que nous avons connu au début du siècle, maigrit, s'étiole et se raidit dans les liens de cent frontières, de cent ceintures douanières. L'Allemagne, ce beau monstre industriel qu'avait choyé le capitalisme international, gît là, hâve.

Alors, tout d'un coup, on déclare que la pauvreté, c'est très bien. On se met en rangs, quatre par quatre et l'on s'en va chantant. L'Allemagne hitlérienne chante à pleine gorge et s'enivre de son beau chant, et elle se vante de son ventre plat.

Le capitalisme a renoncé à son ambition d'économie universelle, de libre échange, de division du travail entre les nations, d'exploitation rapide et totale de toute la planète.

Peu à peu, il a perdu son audace, Les banques, les trusts sont devenus de grandes administrations qui ne bougent plus, d'où s'est retirée l'imagination, l'orgueil de conquérir le futur. Il n'y a plus que quelques escrocs qui remuent dans les coins.

Le capitalisme n'a pas osé pousser à fond dans la grande voie qu'il avait ouverte du libre-échange, de la concurrence. Il a renoncé à brasser le monde. Il n'a pas osé renverser les douanes — parce que les douanes, ce sont les patries.

Le capitalisme s'est effaré devant la lointaine et prodigieuse conséquence de son effort, ce qui était sa raison d'être, ce qui aurait été sa justification : l'Internationale. Chaque capitaliste a mis la main sur son cœur qui battait plus faible, et il a dit : ma patrie.

C'était donc vrai, quand un capitaliste mettait la main sur son cœur il disait : ma patrie.

Chaque capitalisme national se résigne à exploiter un petit socialisme d'État. M. Thyssen est commissaire du peuple pour l'industrie lourde, aux appointements de cent millions par an.

Avec ses cent millions dans sa poche, c'est un vaincu, qui se met à sa fenêtre, soulève le rideau et regarde passer les nazis qui chantent, charmants, étourdis, le ventre plat. Ceux-là, qui se disent socialistes, sont-ils aussi des vaincus.

DRIEU

STAVISKY

Panama avait un prétexte, Stavisky n'en a pas. C'est le scandale pur, et qui semble fait pour donner raison — à qui ? A Karl Marx, à Hitler, et à Charles Maurras à la fois. C'est la maigre chance de la République.

« Le grand ennemi des républiques, disait Benda, c'est Montesquieu : il a écrit quelque part que la démocratie était fondée sur la vertu. »

Par temps de scandale, les nouvelles deviennent négatives. L'on dit : « Dubarry n'est pas encore arrêté » ; et plus tard : « Dubarry ne s'est pas encore suicidé ».

« Rien que la vérité ! » dit aujourd'hui tel républicain qui s'écriait jadis : « Toute la vérité ! » Il a changé d'avis entre temps sur la Chambre, et craint que la vérité n'ait pas de fin.

Qui les disait mal élevés ? La séance du onze janvier s'est passée entre gentilshommes. A peine M. Chautemps avait-il parlé, qu'on le croyait.

M. Tardieu en profita pour établir qu'il n'avait jamais cessé d'être innocent, malgré la Ngoko-Sangha.

J'ai entendu Dalimier. Il était grave et solennel. Il avait le ton de l'innocence, et laissait entre deux mots un grand silence. « Et savez-vous ce que j'ai fait, Messieurs ? » Nous attendons. « Eh bien Messieurs, cette demande, je l'ai transmise sans re-com-man-da-tion. »

La gauche applaudit. La droite murmure. Je n'ai pas compris grand'chose. Il est vrai qu'on ne me demande rien.

Les ministres ont approuvé Dalimier. Et la Chambre les Ministres ; et le Sénat la Chambre. Il ne reste au pays qu'à approuver d'un coup Sénat, Chambre, Ministres et Dalimier. Tout lui montre la voie, où il ne s'engage guère.

Le plus grave scandale est dans la négligence, l'amollissement, le laisser-aller universels. Les violents jettent aujourd'hui feu et flamme pour obtenir quelques têtes de coupables. Faut-il même souhaiter qu'ils les obtiennent ? Ne s'endormiront-ils pas dans l'illusion que tout est rentré dans l'ordre ?

JEAN GUÉRIN

DURES EXTRÉMITÉS

On a dit, on a redit qu'entre les procédés stratégiques des hitlériens et des communistes allemands il y avait peu de différence. Les uns et les autres usaient des mêmes tactiques de rue. De telle sorte que leurs troupes sont devenues interchangeables et qu'après réussite les premiers ont pu absorber une bonne part des seconds. En cas de succès inverse, les communistes auraient sans doute absorbé les hitlériens.

C'est que la technique avait primé l'idéologie : le tour de main, le coup de main avaient pris le pas sur la doctrine. Quand il s'agit d'abattre, l'homme de main arrive bien vite à ne plus savoir au nom de quoi — et de qui. C'est là qu'intervient la pensée vigilante. Tout repose sur quelques caractères : les prêtres et les saints. Sans Lénine et Trotsky, la Russie serait gouvernée par sir Henry Deterding sous le nom bien slave d'un dictateur.

Si les caractères viennent à manquer, extrême-droite et extrême-gauche se touchent. L'hémicycle se raccorde en un cercle. Un cercle ? Disons un cirque.

A défaut de caractères, pour éviter le cirque il convient d'affermir le diamètre, qui est l'État.

PIERRE ABRAHAM

LE MONSTRE DU LOCH NESS ET HITLER

Plusieurs points d'intérêt.

D'abord, intérêt politique. Les Anglais ont besoin de monstres. Pour le *Times*, pendant presque toute l'année, le monstre avait été Hitler. Presque pas un jour ne se passait sans un article d'attaque ou un compte-rendu de monstruosités. Puis le vent — quel vent ? — a tourné. En une semaine, le *Times*

a tourné aussi. Pourquoi ces exaspérants Français ne s'entendent-ils pas avec Hitler ? Après tout, etc. Mais alors, le public n'aura plus de monstre ? La campagne du Loch Ness a coïncidé avec le changement de front. Le *Times* a publié un grand article en faveur de l'existence du monstre. La presse populaire, jusque-là railleuse, a aussitôt pris le monstre au sérieux. Remarquez que jusque-là, ce monstre n'apparaissait que l'été. Fin politique, il s'est mis à se montrer au milieu de l'hiver. Puis les Français ont fourni leur catastrophe de chemin de fer, et enfin l'affaire Stavisky. Ils ont ainsi repris leur fonction normale, qui est de fournir les Anglais de scandale. Et les Anglais pro-Allemands ont pu redevenir pro-Allemands, et oublier la monstruosité d'Hitler.

Ensuite, intérêt psychologique. Un monstre ? Il faut le protéger, ce monstre. Il pourrait lui arriver quelque chose. Le gouvernement a donné ordre à cinq policemen de veiller à la sécurité du monstre. Ceci est un des traits profonds ; une tendance essentielle anglaise est cet esprit de contradiction : il faut toujours protéger l'autre. C'est pour cela que l'Angleterre, dès l'Armistice, — et peut-être avant, qui sait ? — s'est mise à protéger l'Allemagne contre la France. De même elle protège le monstre contre les féroces habitants des rives du Loch. Ceci nous fait accuser les Anglais d'hypocrisie, de double jeu, d'équilibre européen. Mais non, c'est leur nature : protéger le monstre. Il est vrai que c'est une nature récente : du temps de Napoléon, ils n'ont pas protégé le monstre.

Enfin, intérêt zoologique. Vous savez que toutes les anguilles du monde naissent aux Antilles, sont apportées à l'état de larve en Europe par le Gulf Stream, ont une adolescence chaste parmi nous, et retraversent l'Atlantique — O athlètes ! — pour aller s'accoupler, aux Antilles. Et puis, on ne les revoit plus. Personne n'a jamais vu une anguille adulte, mariée, établie. Si le monstre du Loch était enfin une anguille adulte ? La proportion : larve à anguille = anguille à monstre est tellement tentante. C'est comme : Brandebourg à Kaiser = Kaiser à Hitler.

DENIS SAURAT

FAIT DIVERS ESPAGNOL

Un homme de mise modeste, une petite valise à la main, sort de chez lui et se dirige à pied vers l'arrêt du tramway. « Demain matin, j'arriverai à Medina del Campo, se dit-il. Une demi-heure après l'arrivée de mon train, celui de Pedro passe

en gare, je lui signerai son papier, et il me donnera l'argent. J'ai bien fait de prendre mon billet et de réserver ma place, il y aura probablement beaucoup de monde. Voyons, quelle heure est-il ? » Il lève les yeux. Onze heures vingt-cinq.

« Comment ? Mais, ma montre était donc arrêtée. Onze heures vingt-cinq. Dix minutes pour attraper le train et la gare est à l'autre bout de la ville ! » L'homme saute dans un taxi.

« Préparons déjà l'argent », pense l'homme, et il fouille ses poches. Rien. Pas un sou. Il a oublié tout son argent à la maison. Comment faire ? Il doit pourtant attraper ce train. Pas le temps de passer chez lui. Laisser un gage au chauffeur ? Non. Il n'acceptera pas. Ne pas payer le taxi : explications, commissariat. Et pendant ce temps le train partira. Il faut trouver de l'argent pour payer. A tout prix ! L'homme cherche, affolé. Toujours rien. Le taxi suit une ruelle obscure ; l'homme ne voit que le cou du chauffeur qui émerge d'un chandail. Il bondit, serre ce cou de toute la force de ses deux mains. Le chauffeur crie. Il serre davantage. Le chauffeur lâche le volant, la voiture monte sur le trottoir et s'arrête, le capot contre un mur. Pas une minute à perdre. L'homme plonge la main dans le veston du chauffeur et en retire le portefeuille.

« Mais pourquoi avez-vous étranglé et dévalisé ce chauffeur, demande le commissaire de police, à qui l'on a amené le criminel ?
— Comment ? répond l'homme, hagard. Mais pour pouvoir payer le taxi ! » L. G.

LECTURES

J'avise un taxi dont le chauffeur, à l'aise, les lunettes au bout du nez, le crayon à la main, est en train de lire. Il pose le bouquin sur la banquette et démarre. Cinquante ans, la casquette jusqu'aux oreilles, la moustache jusqu'aux dents, et l'accent qu'il faut pour traiter d'emmanchés les piétons. Je déchiffre le titre à travers la vitre : *Lettres sur les aveugles.*

L'été dernier, boulevard Pasteur, sur un banc, j'ai lié conversation avec une vieille femme. Elle m'a montré son cabas : des chiffons, un demi-litre, un croûton, une pomme... — Et ça ? Faites voir ». C'était *Le Banquet.*

J'étais ému.

— Il y a de belles photos, ai-je dit.

— Oui... C'est pas le plus intéressant.

Je brûlais d'interroger plus avant. Comment l'oser ? Elle tenait le livre entre ses mains, à plat, une chose à elle. Elle m'a parlé de ses rhumatismes : toujours dans un sous-sol humide à éplucher les légumes d'un restaurant. Pour ce qui est du casse-croûte, vous ne croiriez pas, faut tout apporter du dehors. Puis elle a ouvert Platon à la page marquée d'une corne, et n'a plus parlé.

Il y a des choses, on voudrait qu'elles nous étonnent. Mais non, elles sont naturelles. Et c'est plus tard, longtemps après, lorsqu'on y repense, qu'elles deviennent des surprises, de vraies surprises, incroyables, fraîches et toutes nues.

JEAN VAUDAL.

LES BALLETS JOOS

D'un point de vue absolu, tous les ballets et toutes les danses modernes, c'est non-sens prétentieux et ça m'embête. En vertu de la loi de renversement de la hiérarchie artistique qui joue dans notre stade de culture, la chorégraphie, qui devrait avoir la deuxième place dans l'ordre logique du Langage, a l'avant-dernière dans l'ordre de fait des Divertissements.

Aussi est-ce un grand plaisir de voir une troupe de Ballet qui, n'ayant pas la prétention de se ranger dans cette hiérarchie absolue, se contente de nous raconter des histoires, de raconter aussi, avec humour féroce, l'Histoire, sans autre prétention, par les moyens les plus simples et les plus directs.

Ils sont très sympathiques, ces gens. Pas de chichis. L'histoire des « Sept Chasseurs » est très amusante ; c'est un conte des frères Grimm, c'est aussi une suite animée de tableaux de « Kermesses » germaniques ; un conte mimé avec vie et humour, sans mouvements vides. « La Grande Ville » est aussi un « petit conte en trois scènes », que chacun peut suivre et goûter : les moyens d'expression sont les plus simples possibles, et si vous allez voir le spectacle dans le but maniaque d'étiqueter et de classifier, d'analyser les influences et les parts de l'expressionnisme, de l'impressionnisme, du pressecitronisme dans la cocographie, comme vous dites, vous n'aimerez pas ça. Ni le « Bal dans le Vieux Vienne » qui est une bonne caricature. Ni enfin « la Table Verte », la grande création de Kurt Joos, satire d'actualité toujours brûlante — puisqu'il y a toujours, comme dans les tableaux du ballet, des « Messieurs en noir » autour d'une Table Verte, des Profiteurs, des Victimes, des carnages et encore des Messieurs en Noir. « La Table Verte »,

toujours à cause de l'absence de hautes prétentions chorégraphiques, de la simplicité insistante des moyens d'expression et de l'entrain des danseurs, qui laissent rarement se produire ces trous, ces lenteurs, ces vides qui sont les ennemis mortels du ballet, a réellement une force pamphlétaire, de violents accents de colère, de dégoût et de sarcasme. Mais ici Joos touche à un écueil : c'est déjà une « grande composition ». Des éléments suspects (parfois un macabre trop extérieur, trop facile — une sentimentalité un peu superficielle) commencent à s'y glisser, encore timidement. J'espère qu'il en purgera ses prochaines créations, comme de toute forme d'expression bassement esthétique. Autrement ce serait dommage.

RENÉ DAUMAL.

PRODIGES MUSICAUX

Les enfants prodiges, paradoxes vivants, nous stupéfient ; mais non moins déconcertant en son genre, à mon avis, est le cas de ces « vieillards prodiges » qui, tels Emile Sauer que je viens d'entendre à l'O. S. P., s'avèrent parfaitement capables de nous donner un certain plaisir esthétique sans faire appel à notre indulgence. Sauer qui a déjà plus de soixante-quinze ans joue en somme comme il a toujours joué, avec la même élégance, la même netteté, la même vivacité ; ses doigts triomphent comme autrefois dans le perlé, et il exécute toujours aussi mal Beethoven, dont le Concerto en Mi bémol s'est dissous en de jolies phrases dénuées de signification. Entendre Sauer une soirée entière serait au-dessus de mes forces, mais on passe avec lui une demi-heure fort agréable en songeant que le piano est vraiment un bel instrument ; car Sauer qui n'a jamais été un grand artiste, est resté un pianiste délicieux. Inutile pour goûter son charme de se dire qu'il est un vieillard.

Le cas des enfants prodiges est tout différent : ils nous intéressent et parfois nous bouleversent pour autant que nous nous souvenons de leur âge ; c'est ce contraste qui fait la valeur psychologique de leurs exhibitions ; car, il faut bien le dire, la plupart d'entre eux jouent fort médiocrement. Or depuis quelques années nous en sommes submergés, et bientôt on nous les présentera à la mamelle. Dernièrement j'entendais chez Pasdeloup les Corma : Jocaste, huit ou dix ans, et Carlos, son frère, de deux ou trois ans plus âgé ; ils jouèrent ensemble le Concerto de Mozart pour deux pianos, puis Carlos exécuta du Chopin, de l'Albeniz. Jocaste fait l'effet d'un enfant sage

qui récite correctement sa leçon. Quant à Carlos, le jeu de cet adolescent, très doué sans aucun doute, offre déjà tous les défauts que donne l'expérience précoce de l'estrade : sentimentalité, affectation, recherche continuelle de l'effet. Si pour nombre de raisons les parents des « wunderkinder » ne peuvent vaincre leur ambition ou leur avidité, les associations de concerts ne devraient-elles pas s'entendre entre elles pour voyer à leurs études tous ces « moins de quinze ans » ?

B. DE SCHLOEZER

MARIANNE OSWALD

« La chanteuse la plus discutée de l'époque », prend-on soin de nous avertir. Non, la plus belle.

Et pourtant que de « bonnes raisons » pour la refuser ! (Sa personnalité agressive — antibeauté, antidiction, antivoix, antigrâce. Sa laideur accentuée). Mais la voilà avec ses cheveux rouges, son accent épouvantable, ses gestes d'automate. On est arraché d'un seul coup, happé par cette femme monstrueuse. Ah, qu'elle reste, qu'elle chante encore une autre de ses atroces chansons. Rien de plus mauvais que son interprétation de l'*Opéra de Quat' Sous*, mais il y a les *Bons Ménages*, le *Jeu de Massacre*... Je sais, la grâce bien parisienne de Lucienne Boyer, le charme intelligent de Marie Dubas, même le pathétique de Damia, c'est plus commode. La violence de Marianne Oswald gêne le spectateur, détruit ses petites idées toutes faites sur la chanson française. Marianne Oswald dans ses chansons les plus déchirantes ne fait appel ni à la pitié, ni à l'amour. Il est évident que tant de courage et d'indifférence exaspèrent un public toujours prêt à s'émouvoir aux récits de faciles détresses. Elle écarte d'un grand geste brusque tout appui. Il ne s'agit guère de « Parlez-moi d'amour », mais de violence, de meurtre, d'horreur d'être au monde.

GEORGETTE CAMILLE

UNE FEMME QU'A LE CŒUR TROP PETIT

Le sujet des pièces de Crommelynck est toujours le même : une passion s'empare du protagoniste et le domine jusqu'à la folie, que ce soit la jalousie de Bruno, l'avarice de Hormidas, la pureté de Carine. Ici, c'est le souci exagéré d'ordre, la crainte du risque, le mépris des valeurs irrationnelles qui s'exaspèrent chez Balbine, jusqu'à faire d'elle cette somnambule qui éveille chez ceux qui l'entourent les sentiments mêmes

qu'elle ne peut souffrir. L'activité de cette jeune femme charmante, douée de trop de bon sens et d'un équilibre trop assuré réduira, en vertu de l'implacable fatalité qui pèse sur les actions humaines, son mari au gâtisme, son valet au vol, sa servante au libertinage. Sa belle-fille n'échappera à cette influence qu'en se réfugiant dans un amour imaginaire : occasion pour Crommelynck de ramener sur la scène cette poésie à laquelle il reste fidèle et dont, sans lui, nous serions privés au théâtre depuis Musset. L'intervention du couple de domestiques vient à point nommé nous garder de perdre pied dans ce lyrisme et rappeler que l'existence la plus prosaïque sait faire la place qui convient à ces éléments troubles que l'orgueilleuse Balbine prétend ignorer.

Lorsque l'empire d'une passion s'accroît sans mesure sur un être humain, il n'est guère d'exemple que celui-ci parvienne à échapper à l'absurdité de ce conflit. Jusqu'ici les héros de Crommelynck ne faisaient pas exception à la règle commune. Pour quelque motif, l'auteur a voulu que Balbine recouvre par miracle la raison.

Aussi bien ce dénouement constitue la seule faiblesse d'une pièce qui, sinon, n'est pas moins belle que *Le Cocu Magnifique* ou *Tripes d'or*.

DENIS MARION

METRO AU STUDIO DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Un vrai spectacle de jeunes, monté et joué par de jeunes acteurs, dans un esprit jeune, c'est-à-dire vigoureux, animé, — mais pas très neuf. Il faut dire que la pièce ne prêtait guère aux innovations, et qu'après *Babbit*, *Les hommes préfèrent les blondes*, les roman de Vicki Baum, et ceux de Valentin Mandelstamm, toutes les satires de mœurs américaines nous donnent un peu l'impression du réchauffé ? Mais qu'importe ? Il reste de ce spectacle une impression de naturel, de vie, de vérité intenses, et bien des vieux acteurs pourraient venir demander à ces acteurs jeunes une leçon de sincérité.

Les scènes d'humour, de gaudriole, d'amusement, sont jouées par des acteurs qui s'amusent et nous amusent en s'amusant, contrairement à cette idée stupide, à ce vieux préjugé de théâtre, qui veut que le spectateur s'ennuie à partir du moment où l'interprète s'amuse. Les scènes dramatiques mordent en pleins nerfs.

J'attends maintenant de voir tous ces jeunes acteurs — et en

tête Jean Servais, G. L. Martin, Georges Jamin — en réaction avec des choses qui comptent et avec une pièce qui mérite d'être jouée, car on peut penser qu'il s'agit actuellement d'autre chose que de reproduire au naturel un bruit de métro ou de jouer, avec fraîcheur et adresse, des scènes ultra-quotidiennes, prises aux mœurs d'un autre continent.

ANTONIN ARTAUD

LA LOI DE LYNCH AUX AGRICULTEURS

Étudiants contre gangsters. Une suite de scènes atroces, réalisées avec la précision et la puissance qu'on connaît aux meilleurs films américains. Les dernières : le chef des gangsters suspendu au-dessus d'une fosse où grouillent les rats, tandis que les étudiants rient et crient à mort, ont une grandeur sauvage. L'homme est un loup pour l'homme, criminel ou non. La haine et la vengeance, ça s'appelle aussi bien devoir. « La jeunesse fait triompher l'héroïsme et la justice » dit un sous-titre. Elle couvre de ridicule — un peu trop aisément — policiers, juges, avec leurs hésitations et leurs livres. Pareil film lance une sorte d'appel. Cette jeunesse qui peut l'entendre, on souhaite qu'elle emploie son ardeur à poursuivre d'autres crimes que ceux des gangsters.

EUGÈNE DABIT

MADAME BOVARY AU CINÉ-OPÉRA

Les scènes essentielles en ont été intelligemment choisies. Toutes sont réalisées avec charme, avec esprit, dans une lumière intime, faite de blancs et de gris, dans un décor dont on n'a pas cherché à utiliser et souligner trop la couleur locale. Les personnages, malgré la justesse de leur jeu, n'ont pas l'épaisseur et les prolongements qu'on leur connaît dans le livre et ne semblent là que pour faire se dérouler l'histoire d'Emma. C'est elle qui touche, émeut, donne une raison secrète à ce film, bien qu'elle n'ait pas toujours le romantisme provincial, le mysticisme et la passion, du personnage de Flaubert. Devant ce film, chacun proposera sans doute sa solution. Celle qui nous est donnée ne manque pas de compréhension ni de saveur ; mais on souhaiterait y trouver aussi plus d'imprévu, plus de violence, et plus souvent la force grave et simplement humaine des scènes qui nous montrent la mort d'Emma Bovary.

E. D.

LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE, DE GRANOWSKY.

Le film : Granowsky, qui eut, paraît-il, du talent au théâtre, ne voit dans le cinéma qu'une occasion de faire de la belle photo. Il garde du roman de Pierre Louÿs ce qui peut servir de prétexte à faire galoper une centaine de jeunes femmes en maillot dans un décor méditerranéen. L'intrigue est réduite à néant, les scènes nouvelles qui s'y substituent sont au-dessous du médiocre, les acteurs jouent mal avec beaucoup d'ensemble. On paie de cinq quarts d'heure d'ennui trois belles images.

L'histoire du film : l'auteur de deux films, dont l'un est médiocre et l'autre mauvais, trouve sans difficulté des concours financiers assez importants pour réaliser une œuvre d'une ampleur exceptionnelle. En tournant successivement dans le Midi, à Vienne, à Epinay, mais toujours dans la pagaïe, il parvient à dépenser douze millions. Pour réunir les derniers, on dut, avant l'achèvement de la bande, obtenir des propriétaires de salles des acomptes sur la première location dans les grandes villes. Les kilomètres de pellicule qui avaient voyagé à travers toute l'Europe donnèrent le jour à trois versions : anglaise, allemande et française, d'aussi court métrage que de mauvaise qualité. La première représentation à Londres fut sans lendemain. On expliqua aux commanditaires que le public anglais n'avait réagi avec une violence aussi inaccoutumée qu'en représailles contre l'antisémitisme d'Hitler, parce que le rôle principal était tenu par l'Allemand Jannings. Les commanditaires, qui se trouvaient être juifs, ne se sentirent pas en droit de se plaindre d'une réaction de la solidarité israélite. Sans plus courir le risque d'une présentation publique, le film fut alors montré aux exploitants allemands : il paraît qu'on en rit encore, le soir, autour des tables de café, en buvant la bonne bière. Les commanditaires furent invités à maudire un peuple qui se privait de la vue d'un chef-d'œuvre et de la réalisation d'une bonne affaire, pour le seul motif que Granowsky fut le directeur du Théâtre Juif. Restait la France : après dix mois, un loueur acheta pour deux millions les droits d'exclusivité. Encore fallut-il lui consentir un prêt de quatorze millions, car cet homme avait précisément besoin d'argent. La première à Paris eut le succès que l'on sait. Ça, c'est du cinéma.

D. M.

AMÉDÉE DE LA PATELIÈRE AU SALON D'AUTOMNE

Amédée de La Patelière fut un fanatique des Musées : Rembrandt, Delacroix, Millet, hantaient ses jours et ses nuits. Ce fut aussi un peintre inspiré. Le Salon d'Automne plus qu'un autre salon, et cette année plus que d'habitude, montre à quel point la peinture ancienne inquiète les peintres de la jeune génération. Mais l'aveu de cette idolâtrie s'exprime habituellement moins par des visées équivalentes que par des pastiches, qui vont chez certains jusqu'à l'imitation de la patine et du triste jaunissement des tons. (Il y aura toujours un public pour goûter ces cuisines et des critiques gastronomes pour les défendre). La Patelière, âme noble, n'imagina jamais que le cœur pût trouver son compte à confondre ainsi l'exaltation traditionnelle devant les spectacles humains avec l'imitation maladroite des œuvres des Musées. Des moissonneurs dormant à l'ombre d'une meule, une femme pensive, deux amies envahies subitement par un triste pressentiment, une étable que semble visiter Dieu, sont des sujets vieux comme le monde et toujours actuels, pourvu que le peintre les ressente naïvement. Lui, en subissait la hantise jusqu'à l'hallucination. La pureté de ses sensations lui fit éviter de retrouver, en même temps que les sujets historiques, les moyens qui avaient déjà servi à les fixer.

Si son clair-obscur se développe selon des rythmes éprouvés, les objets qui les supportent affectent des formes inattendues, une disposition originale et se recouvrent d'une couleur authentique. Dans la mesure où l'harmonie préétablie le permet, ses arbres osent être verts, ses ciels bleus. Chez d'autres différemment impressionnés par le Louvre, ils seront pisseux, comme seuls le sont les tableaux du Louvre. C'est fort regrettable ; cela dénote une grande incompréhension des Maîtres qui peignirent aigre, trop vif, sachant que la peinture se fane comme les fleurs.

Une curieuse nature-morte, où rôdent des ombres inquiétantes, demeure un des rares témoignages d'un désir de La Patelière dont il faut vivement regretter que le temps ne lui ait pas été accordé de le réaliser. Il voulait peindre *Une éclipse*, un paysage désolé, avec des gens mornes et apeurés. C'était là un merveilleux sujet, d'esprit surréaliste et peut-être prémonitoire.

Je me demande si le public s'est aperçu qu'Amédée de La Patelière fut, avec Maria Blanchard, un des rares peintres hallucinés que nous ayons possédés.

ANDRÉ LHOTE

DESSINS DE PASCIN A LA GALERIE KROGH

Clara, *Nana*, *Lili*, *Zinette* et *Mireille*, filles et fillettes d'amour sans joie. Mulâtresses de maisons closes et maigrichonnes petites prostituées. Atmosphère d'érotisme. Solitude sans espoir de l'homme.

Dessin de Pascin, pessimiste, rageur ; graphisme de grand nerveux. Pascin ne mord pas, car mordre c'est pénétrer en pleine chair, il griffe. Tantôt nonchalant, il vagabonde au hasard des traits, subtil réseau convergeant au sexe, comme la parodie triste des gestes en quoi l'homme essaie d'oublier son mal de vivre. Vénus est la matrone entremetteuse.

Le dessin de Pascin est d'une habileté exceptionnelle ; extrêmement expressif dans les raccourcis, ces raccourcis qui sont un piment pour l'érotisme. C'est tout au long une grêle et lancinante « musique chinoise », un jardin des supplices morbides et de la hantise charnelle.

ROGER BRIELLE

J'EFFACE TOUT ET JE RECOMMENCE

Vous connaissez l'histoire qui... mais on ne peut pas la raconter ici : c'est une histoire d'étalon.

Histoire d'étalons aussi, la nécessité de modifier tout l'étalonnage de nos postes récepteurs. Étiez-vous à l'écoute dans la nuit du 14 au 15 janvier ? Le silence s'est abattu sur l'Europe à vingt-trois heures. En tournant les boutons, on ne croisait plus que les *souffles* des émetteurs, des souffles sans musique, creux comme des poumons vides. Cent-vingt postes européens haletaient là, dans l'attente.

Et puis, un couple après l'autre, ils ont commencé à s'éclaircir la voix sur les nouvelles longueurs d'onde. Bon terre-neuve, Bruxelles surveillait tous ces chiots, vérifiait les expérimentés, guidait les hésitants, rassurait les éperdus. Sur les deux heures du matin, Graz affolé demandait à Bruxelles de lui téléphoner... par fil. Rabat tonitruait des *Marseillaise* enrouées en réclamant Bruxelles sur l'air des lampions. Alger, lui, passait par Rome (il prononçait *Allo Roma* comme *Allo Bonnat*). On n'avait

oncques si bien entendu Limoges, fier de s'installer seul dans l'éther pour cinq minutes. Milan — attention délicate — chantait *les Gars de la Marine* en français avec l'accent italien. Il surgissait une station espagnole à chaque millimètre du cadran. Et les speakers allemands, sur fond de xylophone, annonçaient leur poste comme les chefs de trains annoncent, la nuit, les gares de campagne aux voyageurs mal éveillés.

Du haut de ses 1.724 mètres encore inchangés, Radio-Paris passait les résultats : communiqués du front de l'air. Les postes européens s'installaient dans leurs nouvelles positions par vagues, de demi-heure en demi-heure, sans résistance.

Indifférents à ces conjonctures lointaines, les téléphonistes russes et sibériens continuaient, distants d'un quart de terre, à échanger leurs impressions sur le second plan quinquennal. A l'autre extrémité du vieux continent, deux petites stations osaient seules poursuivre leur programme de jazz sur l'ancien réglage : Nice-Juan-les-Pins et Radio-Fécamp. Ah, Français légers et indociles ! Il est vrai qu'ils speakaient en anglais.

PIERRE ABRAHAM

NAVIGATION FLUVIALE

Par ces temps de dégel où l'on patinait encore, je suis allé voir l'Étang des Suisses. Il y avait des campements de fuyards — ils s'imaginent que le bout de l'étang est l'univers — et des feux de feuilles de platanes. Tout cela est des lointains. Les petits Versaillais, maintenant, parlent kabyle.

Une des choses les plus belles qu'il y ait en France, c'est une statue de Louis XIV faite par le Bernin. Louis XIV ne l'aimait pas, aussi la fit-il reléguer près de la petite-vitesse rive gauche-ceinture, tout au bout de l'étang. Le Bernin était venu à Versailles et dans la grande avenue, finalement, du palais royal, par voie d'eau, à cause de sa vessie, pour happer cette ressemblance. Le roi le chercha en vain — je ne sais dans quel buisson il avait disparu — le soir où sa venue fut signalée. Il le vit le lendemain à la messe. Le Bernin, à ce que l'on dit, s'inclina un peu, mais ne put répondre à ce que le roi disait à voix basse : d'abord parce qu'il n'aimait pas parler à l'église, ensuite parce qu'il ne savait pas un mot de français, ensuite, aurait-il même su cette langue et d'autres, c'eût été inutile, car le roi non seulement ne savait pas l'italien ni aucun de ses utiles et significatifs dialectes, mais il ne savait pas le français qui n'était pour lui que la langue de l'état. Lui ne parlait que l'obscur vaudois mélangé de celte que comprenaient mieux

ses furets que ses sujets. Il avait alors trente-deux ans et était dans toute sa force. Le Bernin était un vieillard adolescent.

Pourquoi Louis XIV n'aimait pas cette statue ? Parce que le Bernin, sans doute, insista sur le caractère au détriment de la beauté. Il aurait voulu être tout, lui qui était pas mal de choses. Du Bernin, l'on sait qu'il resta sur ses positions qui étaient celles d'un individualiste, comme était tout Italien et restera tout Italien tant que l'Italie sur cette planète occupera la place que lui assignent les géographies.

Très excitant, ce bout de l'étang de Versailles, au début pâle de Février.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

DICTATURE.

— Alors le Maire i dit comme ça : Mon vieux, t'as beau être mon copain, qu'il dit, tout de même, ta bidoche tu la vends trop cher. Le pauvre monde ne peut plus se nourrir : à preuve que moi qui suis le maire, je peux même pas en manger tous les jours!

— Si tu peux pas manger de la viande qu'il lui répond, le boucher, mange de la... Vous comprenez que c'est pas possible de répéter ce qu'il a dit... Mais c'thomme, ça l'avait froissé, comme de juste. Alors il s'en vint à la mairie et il mit donc le sceau sur un papier où toutes les choses étaient bien expliquées : il arriva après cela, qu'ayant loué une manière de boutique, il y installa un fameux commis. Il prend la viande, il la découpe, il la vend. Le cultivateur, il y gagne vingt sous par livre et le consommateur aussi ; y a toujours une foule si grande devant la porte que vous diriez le marché. Moi j'l'ai pas vu mais y a ben des gens qui me l'ont raconté... C'est-il comme ça que ça s'est passé ou c'est-il autrement, je ne saurais pas vous le dire, mais pour ce qui en est advenu dans la suite, c'est tout comme je vous l'ai expliqué... A mon sens... (ici le regard interrogateur et l'arrêt prudent de celui qui franchit la clôture et s'avance sur le terrain du voisin) ... ce qu'il a fait ce maire, c'est-i pas ce que vous appelleriez une « dectature ».

L. RIVIER

JANVIER

Le vent a dû la ramener par là. Elle pèse en tourtes sur les basses branches des pins. Des ronces, on ne voit plus que des arceaux aux feuilles déchirées ; et les balais des genêts s'affalent sous ses paquets dans de molles épaisseurs blanches.

Mais la neige enfouit moins les choses qu'elle ne les montre. S'en serait-on aperçu ? C'est à cette heure que le tilleul laisse tomber ses fruits. Leurs boules de cardon côtelé prennent une importance singulière, posées sur ce blanc. Si fins, si rustiques, les drôles d'objets, auxquels on n'imaginerait d'usage que dans quelque conte impossible de magie laponne.

Ailleurs, au milieu d'une place nue, comment ne pas regarder cette parcelle de papier jaunâtre ? Découpure enfantine, si petite que du bout du petit doigt on la couvre. On dirait l'image, ailes ouvertes, d'un de ces courts moineaux des buissons ; oui, la figure d'un oiseau arrêté en plein vol, et abattu là par l'hiver. C'est une graine de bouleau, apportée par le vent comme un signe dont on ne serait pas sûr de saisir le sens.

Plus loin que les haies, en renflements et vallonnements amortis sous ces neiges, s'étend la bosse des campagnes. Tant de bêtes invisibles s'y promenaient donc tous les jours ? Ces pattes fines, c'est d'une belette ; celles-ci, plus enfoncées, d'un lièvre — deux en verticale, deux en horizontale, à peu près comme un T ; celles-ci d'un rat, un cran sur la traînée de la queue qui fait crémaillère. A côté de chaque trace, celle d'un chien, en trèfle à quatre. Ces tirets marquent la promenade, queue ballante, d'une pie. — Les pattes d'oiseaux ont vraiment des empreintes inquiétantes, griffues, fourchues, plus grandes qu'on ne s'y attendait, toujours.

Ainsi s'en vont, en boucles de lettres démesurées, ces pointillés. Comment se fait-il qu'ils tracent tous de si belles courbes ? Pistes, amorces, maillons d'une chaîne qu'on voudrait remonter qui vous attirerait au diable, jusque vers ce ciel bas d'un gris gonflé au loin comme une vapeur de plomb immobile.

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de la « Nouvelle Revue Française » nous obligeant à livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant sa parution, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne le portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris, VIIIe.

QUE NOUS RÉSERVE 1934 ?

A première vue, l'année qui s'achève ne peut laisser que d'amers souvenirs à tous ceux qui ont eu foi dans la reprise économique et dans la renaissance de l'activité boursière. Pour un observateur superficiel, en effet, 1933 a vu tous les marchés se maintenir dans une activité presque absolue, les problèmes politiques et monétaires n'ont pas encore reçu les solutions désirables et la passivité est restée la note dominante dans l'esprit de tous les capitalistes comme de tous les épargnants qui ont usé et abusé de la thésaurisation pour sauvegarder leur patrimoine.

Mais pour celui qui réfléchit, qui fait appel à son expérience du passé et qui sait faire état de tous les indices qui s'offrent à sa perspicacité, la situation est loin de représenter un tableau aussi noir.

Des faits nombreux indiquent, au contraire, que l'année qui vient de finir a marqué une réelle amélioration sur 1932 et que, loin de piétiner dans l'inaction, le déficit et les pertes d'exploitation, nous remontons peu à peu la pente pour gagner chaque jour un peu de terrain sur la crise économique.

Pour s'en convaincre, il suffit tout d'abord de lire les rapports d'Assemblée qui ont rendu compte, au cours de 1933, des circonstances les plus caractéristiques de la vie de nos grandes entreprises industrielles. Tout en ne dissimulant pas les grandes difficultés actuelles, ces rapports sont unanimes à déclarer que le plus fort de la crise est depuis longtemps dépassé et que nous allons maintenant progressivement vers le mieux, c'est-à-dire vers une activité plus normale.

De plus, comparez les bénéfices d'une année à l'autre et surtout les cours cotés et vous verrez que beaucoup de Sociétés se sont tirées à leur honneur d'une situation des plus pénibles et que ce réveil d'activité encore timide a fait remonter la confiance du portefeuille de plusieur crans et que la bien grosse majorité des valeurs marque de belles plus-values sur les cours du début de l'année 1933.

Ne manquons pas également de noter que dans toutes les branches de

l'économie mondiale, tous les producteurs cherchent énergiquement des remèdes à la faiblesse désastreuse des prix. Des ententes se manifestent un peu partout pour éviter la surproduction, réduire les stocks et remonter les cours des matières premières à des niveaux rémunérateurs.

On a déjà obtenu, à ce point de vue, des résultats appréciables et il n'est pas douteux que 1934 verra se rouvrir l'ère des bénéfices pour toutes les industries intéressées à la production des métaux, du pétrole, du caoutchouc et, en général, de toutes les matières premières.

Voilà, n'est-il pas vrai, quelques indices d'amélioration qui prouvent que le travail d'assainissement effectué en 1933 n'aura pas été inutile. Nous entrons maintenant dans la phase active de réorganisation de la production et si rien ne vient contrarier cette lente évolution vers la prospérité, de nouvelles manifestations d'optimisme sont à prévoir sur tous les marchés et notamment à la Bourse.

Soyons donc prêts à en recueillir dès maintenant les heureuses conséquences, et, pour cela, recherchons sans tarder les titres de qualité qui peuvent mériter la confiance des capitaux de placement tant par leur valeur intrinsèque, que par leur rendement et leurs perspectives d'avenir.

Bourse de Londres. — Malgré les graves problèmes qui restent encore à résoudre sur le plan politique, l'optimisme continue à prévaloir au Stock Exchange bien impressionné par le redressement continu du commerce extérieur, de la situation budgétaire et de l'activité des industries locales.

L'Angleterre est ainsi la première Nation du Monde qui ait réussi à sortir de la crise et l'on comprend la faveur qui oriente de plus en plus les capitaux vers ses grandes valeurs nationales. 1934 sera très certainement une année de grande prospérité pour le marché anglais.

André Ply,
de la Banque de l'Union Industrielle Française.

PETIT COURRIER

A. M. 208. — Pour « l'East Rand » on envisage déjà au Stock Exchange la possibilité d'un dividende de 4 Sh. contre 2 Sh. 3 pour 1933. « L'East Geduld » présente un caractère particulier étant entrée en 1932 seulement en période productive.

R. F.

F.

. F.

nt de paraître :

al JANIN, chef de la mission française en Sibérie, commandant en chef des armées tchéco-slovaques, commandant en chef des troupes alliées en Sibérie. — **Ma Mission en Sibérie (1918-1920)** .... **24 fr.**

Des mémoires d'une importance historique considérable.

PH CROZIER, officier du 2e bureau de l'État-Major de l'armée, attaché au Cabinet du sous secrétaire d'Etat de la marine marchande, chef de mission en Allemagne et en Hollande pendant la guerre. — **Mes Missions secrètes (1915-1918).** Edition documentaire définitive...... **20 fr.**

« Crozier-Desgranges-Bell, industriel, officier, corsaire, est certainement la figure la plus représentative de la guerre secrète... » PAUL ALLARD.

LLISON-MORLEY. — Histoire des Borgia .... **25 fr.**

Un livre extraordinairement vivant qui nous reporte en pleine fièvre de la Renaissance italienne et montre le double aspect, cruauté et génie, du règne des Borgia.

venirs du prince Eulenburg. *Croisières à bord du « Hohenzollern »* (1889-1903). Préface de la princesse EULENBURG-HERTEFELD........ **25 fr.**

Ces souvenirs — lettres, extraits de Journal, etc... — sont à la fois un document d'histoire et un curieux document psychologique sur « l'Europe d'avant les peuples », sur un de ses principaux dynastes et sur ses courtisans.

OURAU. — John D. Rockefeller, roi des pétroles........... **18 fr.**

Cette biographie de l'homme d'affaires génial montre aussi l'œuvre du philanthrope et fait admirablement voir au lecteur les deux faces de ce véritable Janus des temps modernes.

RJAN OLSEN, maître de conférences à l'Université d'Oslo, explorateur chargé de missions par le Gouvernement norvégien. — **La Conquête de la Terre.** Histoire des découvertes et des explorations depuis les origines jusqu'à nos jours. Tome II .... **20 fr.**

« Personne ne pouvait mieux que l'explorateur Olsen décrire les exploits de ses grands prédécesseurs au cours des siècles, de tous ceux qui, peu à peu, découvrirent la terre. » *Le Moniteur de la Flotte.*

TARVER, professeur à l'Ecole royale de Canterbury. — **Tibère,** (42 avant J.-C.-37 après J.-C.) .... **30 fr.**

Une remarquable biographie de Tibère, la seule existant en langue française.

pionnage et le Contre-Espionnage pendant la Guerre Mondiale, d'après les Archives Militaires du Reich allemand. Préface du général P. von Lettow-Vorbeck.................................. **20 fr.**

Les Services Secrets allemand et austro-hongrois avant et pendant la guerre.

D BEY. — Histoire du Guépéou. La Police secrète de l'U. R. S. S. (1917-1933).. **20 fr.**

Le Service Secret le plus formidable du monde.

nal Intime de Nicolas II, Juillet 1914-Juillet 1918............... **18 fr.**

Un document unique. En quelque deux cents pages on voit s'accomplir un des plus tragiques destins qu'ait connu le monde.

pel :

GAUTIER, professeur à l'Université d'Alger. — **Genséric, roi des Vandales.** Prix de littérature coloniale 1933 .... **25 fr.**

Les Editions de France

20, Avenue Rapp — PARIS Tél. : Ségur 92-80 — 9

Edouard VII

et son temps

Le dernier livre de

André Maurois

est célébré par la critique

Tout cela est relaté avec une maîtrise où les dons de psycholo et d'écrivain de l'auteur viennent bien agréablement à la rescou de son solide travail d'historien.

MAURICE RECLUS (*Temp*

Réussite parfaite... C'est un véritable plaisir intellectuel que retire d'une telle lecture.

PIERRE DESCAVES (*Aveni*

Nos hommes politiques comme nos diplomates devront sans f comme sans cesse consulter ce livre.

MARIUS-ARY LEBLON

L'autorité de Maurois en France et son immense reputatio l'étranger viennent de cette étroite alliance de son talent et de objectivité... Talent généreux enveloppant et sans cesse renouvel

PAUL MORAND (*Mariann*

Sa peinture de nos hommes d'état et de notre politique marquée par une intime connaissance et une subtile intelligence sujet.

MORNING POST (*Londre*

La qualité dominante de M. André Maurois est la vie.

EDMOND JALOUX (*Excelsio*

Un vol. : **15** fr.

1er CONCOURS

ouvert par la

COLLECTION
ÉTECTIVE

entre tous ses lecteurs

du 20 JANVIER au 15 MARS



Voulez-vous

agner 3.000 francs

et devenir notre

collaborateur ?...

ez aux pages suivantes les conditions du concours

R. F.

Couverture
photographique
tirée en 4 couleurs
sous cellophane

LA

DÉT

f

	L'OMBRE SUR LE JARDIN, par G. BOCA
Le 20 janvier	**HASARD,** par J. DECREST
	LE CIMETIÈRE DES LÉPREUX, par Ed. LETAII
	L'ÉTRANGE MORT DE Mme DECANIS, par MA
	BOB KREITH PRÉVOIT TOUT, par O. SOYKA
Le 1er février	**QUATRE MORTS AU MANOIR,** par NEIL GC

Règlement du

Parmi les SIX
Volumes ci-dessus :

1re Question. — Quels sont, par ordre de préférence, les qu
romans que vous jugez les meilleurs ?

2e Question. — Quels sont, par ordre de préférence, les q
couvertures que vous jugez les plus réussies

3e Question. — Quels sont, par ordre de préférence, les qu
titres que vous jugez les mieux choisis ?

Pour la première question, la liste-type qui servira à classer les concurrents ser
minée par leurs suffrages de la manière suivante : le premier ouvrage de chaque li
ficiera d'une note de 5 points ; le second, d'une note de 3 points ; le troisième, d'
de 2 points : le quatrième, d'une note de 1 point. L'ouvrage qui, à la fin du dépou
du concours, totalisera le plus grand nombre de points sera classé le premier de
type : et ainsi de suite. — Le même procédé sera employé pour la 2e et la 3e ques
sont considérées comme des questions subsidiaires successives destinées à dépar
cas échéant, les concurrents qui seraient classés ex-æquo.

Pour chaque question, on considèrera comme la liste la meilleure après la l
celle dont les trois premiers volumes correspondront à la liste type, — puis celle
deux premiers volumes correspondront à la liste-type, — puis celle dont le
volume correspondra à la liste-type.

Le Concours-Referendum

DÉTECTIVE

est doté de plus de

7.000 francs de PRI

1er Prix : 3.000 francs en espè

2e Prix :	**800** frs	en espèces	
3e d°	**300** frs	d°	
4e d°	**200** frs	d°	
5e et 6e d°	**150** frs	d°	
7e au 10e d°	**100** frs	d°	

11° Prix : Un abonnement d'un an à VOILA et à MARIANNE, d'une valeur de . . . .

12e et 13e Prix : Un abonnement d'un an à DÉTECTIVE d'une valeur de . . . .

14e au 17e d° Un abonnement d'un an à VOILA d'une valeur de. . . . .

18e au 22e d° Un abonnement de 6 mois à VOILA et à MARIANNE, valeur. . . . .

23e au 28e d° Un abonnement de 6 mois à DÉTECTIVE, d'une valeur de . . . .

29e au 35e d° Un abonnement d'un an à MARIANNE d'une valeur de . . . .

36e au 45e d° Un abonnement de 6 mois à VOILA, d'une valeur de . . . .

46e au 60e d° Un abonnement de 6 mois à MARIANNE, d'une valeur de . . . .

60e au 100e d° Un volume du catalogue de la Librairie Gallimard, d'une valeur de . . . . . .

101e au 150e d° Le volume de la collection DÉTECTIVE qui paraîtra le 1er Mai.

Le Concours-Referendum **sera clos le 15 Mars 1934**

Les résultats du Concours seront publiés :
dans le N° de VOILA du 21 Avril ;
dans le N° de MARIANNE du 25 Avril ;
dans le N° de DÉTECTIVE du 28 Avril ;
dans le N° de la N. R. F. du 1er Mai ;
et affichés partout où la collection DÉTECTIVE est en vente

Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine

La Reine des Stations de Sports d'Hiver des Vosges

Quelle villégiature d'hiver avez-vous choisie cette année ?

Mais... celle dont le nom est sur toutes les lèvres, le Markstein avec ses immenses champs de neige, sa vaste patinoire, son grand tremplin de saut à ski, ses hôtels accueillants et confortables desservis par une ligne régulière d'auto-car au départ de Mulhouse.

Jusqu'à fin mars 1934, la Maison de France, 101, Champs-Elysées, Paris, la gare de Paris-Est et les principales gares de Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine délivrent des billets directs pour le Markstein comprenant les parcours en chemin de fer et auto-car.

Les gares qui délivrent ces billets directs assurent également l'enregistrement direct des bagages pour le Markstein jusqu'à concurrence de 50 Kgr. par personne.

Pour les sportifs qui désirent atteindre à ski les hauteurs du Markstein, des billets de fin de semaine à prix réduit sont délivrés pour les gares des Chemins de fer d'Alsace et de Lorraine les plus proches de cette grande station hivernale.

Renseignez-vous et consultez le bulletin d'enseignement d'Alsace et de Lorraine, 5, rue de Florence et à la Maison de France, 101, Champs-Elysées PARIS (8e).

F NOUVEAUTÉS

"Les Documents Bleus"

ıctavo — Notre temps

BERTRAND DE JOUVENEL

LA CRISE DU CAPITALISME AMÉRICAIN

ı VOLUME IN-8° CARRÉ.. .. .. **24 fr.**

EXTRAITS DE PRESSE

A cette analyse pénétrante qu'il donne d'un bout à l'autre de son ouvrage s phénomènes économiques, l'auteur ajoute souvent des commentaires poli- ues qui ne peuvent qu'être approuvés.

Excellent livre dont chacun devrait faire son profit.

O. W. *La Lumière,* novembre 33.

Ce livre ne décrit pas une nation, mais une institution, le capitalisme amé- :ain.

Bertrand de Jouvenel, dont il n'est pas besoin de dire a nos lecteurs l'abon- nte documentation, la sagacité, le sens critique impitoyable, et le non-confor- isme si sympathique qu'il apporte en tous ses travaux, est allé sur place étudier natomie et la psychologie de l'économie américaine. Nul pays n'est mieux itillé pour alimenter ce genre d'essai.

PIERRE PARAF. *La République,* 13-11-33.

Bertrand de Jouvenel vient de nous apporter une importante étude sous ce re : *La Crise du Capitalisme Américain.*

A la veille peut-être de la révolution que M. Bertrand de Jouvenel voit venir ıx Etats Unis, son livre rend un oracle dont il faudra se souvenir.

LUCIEN DESCAVES, *Le Journal,* 23-11-33.

M. Bertrand de Jouvenel a écrit un livre que devraient désormais consulter ous ceux qu'intéressent les grands problèmes économiques et po itiques de l'heure résente.

J. B. SVERAC, *Le Populaire,* 23-11-33.

Revenu d'Amérique, où il a beaucoup vu et beaucoup étudié, il publie ıjourd'hui un important ouvrage : *La Crise du Capitalisme Américain,* qui est, e loin, la meilleure étude parue sur ce passionnant sujet.

JACQUES CHABANNES, *Carnet de la Semaine,* 3-12-33.

F ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

. F.



APPRENEZ à relier vos livres chez vous. Quelle agréable occupation pour les soirées monotones et pluvieuses ! Quelle heureuse utilisation de vos loisirs ! Vous représentez-vous la joie et la légitime fierté que vous ressentiriez si vous pouviez montrer les œuvres de vos auteurs favoris reliées et décorées entièrement *de vos propres mains.*

Il ne tient qu'à vous de créer et d'exécuter des reliures dignes de professionnels et qui ne vous auront coûté qu'un peu de travail agréable et facile.

Notre cours par correspondance accompagné de notre reliure " **Créator** " vous permet d'obtenir en quelques mois des résultats qui vous étonneront vous-même et qui feront l'admiration de votre entourage.

Un passe-temps pour l'élite.

Nous comptons parmi nos adhérents une élite qui aime à relier ses auteurs préférés. Professeurs, avocats, médecins, etc., y trouvent un dérivatif apaisant et plein d'intéret. Des femmes et jeunes filles du meilleur monde sont heureuses de constituer ainsi une belle bibliothèque tout en décorant leur intérieur.

Reliez pour vos amis et rela

Non seulement vous relier propres livres, mais encore vous p gagner de l'argent en reliant po amis et relations. Vous apprendre à petit un métier agréable et rénumé Songez qu'une simple reliure tou classique, qui est couramment 15 à 20 frs ne vous reviendra qu'à 2

Belle brochure illustrée gra

Demandez notre brochure illustrée leurs " *Apprenez à relier* ". Elle indiquera comment en peu de temps pouvez devenir relieur expérimenté *(Joindre 1,50 pour frais d'envoi).*

INSTITUT ARTISANAL
DE RELIURE

28, Bd Poissonnière
PARIS

BON GRATUIT A DÉCOUPER A RECOPI

Veuillez m'adresser gratuitement et sans aucun en de ma part votre brochure : « Apprenez à Ci-joint 1 fr. 50 en timbres pour frais

Nom et prénom

Adresse

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
PAUL VALÉRY
de l'Académie Française

Le Tome III
paraître prochainement

Album de Vers anciens
La Jeune Parque. Charmes
Calepin d'un Poète